ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

VOLUME XIII

CAHIER III

P. GISCARD, G. DE MONTPELLIER, J. BESSON,
A. STOCKER, J. DE LA VAISSIÈRE

PSYCHOLOGIE ET PSYCHOLOGUES



GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS
ÉDITEURS A PARIS, RUE DE RENNES, 117
MCMXXXVII

PSYCHOGENÈSE DES HALLUCINATIONS

De nombreuses théories ont été émises pour expliquer la genèse des hallucinations. Nous n'avons pas l'intention d'en faire, au cours de l'étude présente, l'exposé et la critique. Une telle tâche nous entraînerait trop loin.

On craint toujours, en exposant la doctrine d'un maître, de la déformer, qu'on suive fidèlement son enseignement ou que, pour des raisons légitimes, on croie devoir s'écarter de lui.

D'ailleurs, en pathologie mentale comme en pathologie générale, l'expérience est seule souveraine. La psychiâtrie, comme les autres branches de la science médicale, ne connaît qu'un verdict décisif : celui des faits. Il faut donc recourir à un examen des faits de plus en plus approfondi si on veut apporter une contribution au problème de la genèse des hallucinations[1].

1. Bien que nous n'entrions pas dans l'exposé détaillé des théories psychiâtriques des hallucinations, nous donnerons l'indication bibliographique des principaux travaux publiés sur la question : ESQUIROL, *Mémoires sur les hallucinations* (1817), *in* « Maladies mentales » (1838). — *Discussion en 1855 à la Société médico-psychologique.* — TAMBURINI, *La théorie des hallucinations*, « Revue scientifique », janv. 1881.

Les hallucinations psycho-motrices verbales ont été isolées et décrites dans les études fondamentales de SEGLAS : *Les hallucinations psycho-motrices verbales*, « Progrès médical », 1888. — *L'hallucination dans ses rapports avec la fonction du langage,* « Progrès médical », 1888. — *Discussion au Congrès international*, « Médecine mentale », 1889. — *Dédoublement de la personnalité et hallucinations psycho-motrices*, « Société médico-psychologique », 1889. — *Les troubles du langage chez les aliénés*, 1892. — *Leçons cliniques*, 1895. — *Sur les phénomènes dits hallucinations psychiques,* « Compte rendu du Congrès international de Psychologie », 1900. — *Évolution des hallucinations* (avec BARAT), « Journal de Psychologie », 1913. — *Hallucinations psychiques et pseudo-hallucinations verbales*, « Journal de psychologie normale et pathologique », juillet-août 1914.

Une place à part doit être réservée à l'œuvre de CLÉRAMBAULT : DE CLÉRAMBAULT et PORCHER, *Automatisme mental et scission du moi*, « Société clinique de médecine mentale », av. 1920. — DE CLÉRAMBAULT, *Les psychoses hallucinatoires chroniques*, « Soc. de Médecine mentale », déc. 1923. — « Soc. de Médecine mentale », janv. 1924. — *Psychoses à base d'automatisme*, « Pratique médicale française », mai 1925 et juin 1926. — *Discussion à la Société Médico-Psychologique*, avril 1927, et au *Congrès de Blois*, 1927. — *Syndrome mécanique*

Une première constatation, qu'il est facile de faire bien souvent lorsqu'on interroge des hallucinés, c'est qu'il n'y a pas dans l'hallucination de sensation externe. On peut même dire que la sensation normale, véritable, au moment précis où elle se produit, empêche l'hallucination.

Lorsqu'on s'entretient avec un halluciné, si son attention suffisante lui permet de soutenir une conversation avec son interlocuteur, ses hallucinations cessent de se produire pendant qu'il écoute et répond normalement. Mais, si on interrompt l'interrogatoire du malade, si on l'abandonne à nouveau au flux de ses pensées, alors les hallucinations réapparaissent dans le champ de sa conscience.

Il faut, bien entendu, pour faire cette constatation, choisir un malade chez lequel les hallucinations soient constantes ou très fréquentes. Un malade n'ayant que de rares hallucinations épisodiques n'offrirait plus le même terrain à une telle expérience.

Voici, à titre d'exemple, le cas d'un de nos malades : Il s'agit d'un ancien receveur de l'enregistrement, L., qui, placé à l'Hôpital psychiâtrique de Lommelet depuis le 17 mai 1933, présente un délire politique et se croit persécuté par les communistes, par la franc-maçonnerie et s'intitule lui-même « républicain tricolore ». Son activité délirante, très riche, est sans cesse soutenue et alimentée par des hallucinations multiples, principalement auditives. Quand nous l'interrogeons, il nous suffit d'interrompre l'interrogatoire et de lui demander d'écouter ce que lui disent ses voix, pour obtenir une hallucination, dont le contenu est toujours en rapport avec son délire. Une première fois le malade entend la parole suivante, qu'il attribue à un de ses persécuteurs : « Je ne peux pas croire qu'il ait le culot de parler de son petit au docteur ». Ce malade

et conception mécaniste des psychoses hallucinatoires, « Annales médico-psychologiques », déc. 1927.

A l'heure actuelle les travaux de Claude et de H. Ey retiennent surtout l'attention : H. Claude et Ey, *Évolution des idées sur l'hallucination*, « Encéphale », mai 1932. — *Hallucinations, pseudo-hallucinations et obsessions*, « Annales Méd.-Psych. », oct. 1932. — *Les états hallucihatoires à type schizophrénique de l'encéphalite épidémique chronique et le problème des hallucinations*, « Enc. », juillet-août 1933. — *Les hallucinations psycho-motrices verbales et le problème général des hallucinations*, « Congrès de Lyon », 1934. — *Le problème de l'hallucination en 1855 et à l'état actuel*, « Annales Méd. Psych. », 1935.

prétend avoir eu un enfant de sa tante, une baronne qu'il dit être anarchiste (nous avons pu nous assurer que cette baronne existait réellement, mais qu'elle ne professait nullement des opinions aussi avancées). Il ajoute que le professeur Pilmann, directeur du « consortium des Antéchrists » à « science démone » a empêché, par des procédés spéciaux, cet enfant né en 1915 de grandir et que « ce petit en apparence a 3 ans au plus, avec des cheveux bouclés et blonds ». La voix entendue est évidemment une nouvelle manifestation de cette idée délirante de paternité coupable. Une seconde fois, un arrêt provoque l'audition des paroles suivantes, toujours attribuées aux persécuteurs : « Tu n'as rien à faire avec nous, on te tue si tu sors....... On ne veut plus causer et on s'en f. Car tu n'es qu'une sale vache et on va voir. » Enfin un troisième arrêt au cours d'une conversation permet au malade d'entendre la phrase suivante, dont les communistes sont les auteurs supposés : « Tu n'es pas un homme à dire la vérité du parti, on va te crever. » Ce même malade, pour se libérer de ce flux hallucinatoire qui déferle constamment, fait un résumé de son journal, l'apprend par cœur et le récite. Au moment où il accomplit cet exercice de mémoire et d'attention il n'a pas d'hallucinations.

Des constatations du même genre pourraient être faites souvent chez d'autres malades, s'ils consentaient à s'y prêter. Elles prouveraient que l'activité psychique sensorielle, verbo-motrice ou mnésique normale, lorsqu'elle accapare l'attention, arrête et empêche momentanément le processus hallucinatoire.

Il y a donc, dans l'hallucination, un certain fléchissement de l'attention qui l'occasionne souvent. Mais, chez d'autres malades, l'activité hallucinatoire est telle qu'elle interdit toute communication et toute conversation avec l'entourage. Cela est surtout fréquent chez ceux qui présentent des hallucinations psycho-motrices verbales et ne cessent de parler. Il est souvent impossible de s'entretenir avec eux, ou, s'ils répondent, leurs propos sont si décousus, si incohérents qu'on ne peut guère en tirer de renseignements sur le contenu de leur délire.

Chez ces hallucinés l'activité sensorielle normale persiste, ils entendent réellement ce qu'on leur dit et l'enregistrent. Mais ils ne peuvent accorder à cette activité une attention

suffisante. Il y a une une sorte d'antagonisme entre le processus hallucinatoire et l'activité sensorielle.

Il n'y a pas, à la base des hallucinations, des sensations déformées ou mal interprétées, dont la perception inexacte et erronée constituerait le fondement de la croyance à des objets extérieurs inexistants. L'hallucination est tout à fait différente de ces perceptions inexactes que, dans notre terminologie psychiâtrique nous appelons des *illusions* et qui existent, à certains moments, chez les hommes normaux. Il nous est arrivé à tous, un jour ou l'autre, de croire avoir entendu un son, une parole, alors que rien n'a frappé nos oreilles ; ou bien nous avons perçu un bruit peu distinct et nous nous sommes trompés sur sa nature et sur sa provenance. Dans l'obscurité d'une pièce, dans le demi-ombre d'un crépuscule, nous avons cru reconnaître des personnes ou des formes en réalité absentes et là encore nous avons commis une erreur, vite rectifiée d'ailleurs.

Ces illusions peuvent être fréquentes dans des troubles mentaux et coexister alors avec des hallucinations proprement dites. Dans les *délires oniriques* ou *délires de rêve* de la *confusion mentale*, les perceptions sont troublées et le malade n'a plus une notion exacte des objets et des personnes qui l'environnent. Mais cette coexistence des hallucinations et des illusions ne se retrouve pas dans les *délires hallucinatoires chroniques*, où les perceptions sont correctement enregistrées et l'orientation du sujet convenable. On l'observe seulement dans les *délires hallucinatoires aigus*, avec confusion mentale, des psychoses toxi-infectieuses.

D'ailleurs on ne constate pas, dans les délires hallucinatoires, de lésions des organes sensoriels. On n'a donc aucune raison d'attribuer la genèse des hallucinations à des perceptions externes qui seraient mal enregistrées.

Comment expliquer alors que l'hallucination, puisqu'elle est un phénomène purement interne dans son processus et dans sa cause, soit attribuée par le malade à l'action d'un agent extérieur et que l'halluciné croie fermement, sans la moindre hésitation, à l'existence d'un objet agissant sur lui? S'il n'y a pas de perception externe dans l'hallucination, comment admettre que le malade, dont les sens fonctionnent normalement,

confonde avec une sensation externe et prenne pour une perception réelle un état endogène, ne pouvant avoir ce caractère d'extériorité qui est le propre de la sensation vraie? Dans la réponse à cette question réside toute la solution du problème de la psychogenèse des hallucinations.

On peut remarquer tout d'abord qu'un bon nombre d'hallucinés savent distinguer leurs hallucinations de leurs perceptions normales. Ce fait est si connu en psychiâtrie qu'il peut sembler tout à fait inutile de le rappeler. Nous croyons toutefois qu'un tel rappel ne doit pas être omis si on veut élucider entièrement, autant qu'il est possible, la « psychogenèse » des hallucinations.

Dans les hallucinations auditives, le malade dit entendre des voix qui viennent de l'extérieur. Parfois il affirme qu'on lui parle d'une très grande distance et qu'il entend très distinctement. Mais si on le pousse par un interrogatoire serré, il précise que ces voix ne sont pas des voix ordinaires, qu'elles sont plus sourdes, moins fortes, bien que nettement perçues. Certains les comparent à des voix qu'on entendrait au téléphone. Le bruit fait par la voix est, d'après les déclarations des malades, « beaucoup plus faible qu'un bruit émis par les voix naturelles », un bruit « très atténué ». L'un d'eux ajoute : « Pour distinguer la voix, il faut avoir une bonne oreille.

D'autres malades comparent leurs voix à des pensées qu'on leur enverrait de loin. Ils disent qu'on fait sur eux des expériences de transmission de pensée. Certains distinguent deux sortes de voix, les unes qu'ils croient entendre par l'oreille et qui, disent-ils, résonnent plus fort, les autres, plus faibles, qu'ils croient entendre dans le cerveau.

Ces hallucinations, dont les malades font des pensées transmises à distance par leurs persécuteurs invisibles, ont été appelées *hallucinations psychiques* depuis Baillarger. On a voulu ainsi les distinguer des hallucinations auditives proprement dites. Mais l'expression paraît défectueuse, car toutes les hallucinations sont « psychiques ». D'ailleurs entre ces hallucinations psychiques et les hallucinations auditives proprement dites il n'y a que des différences de degré, les malades attribuant seulement à ces dernières une résonance plus accusée. Cette différence ne nous paraît pas de nature à autoriser la

classification de ces hallucinations en deux sortes de phénomènes distincts.

Nous n'emploierons pas ce terme d'hallucinations psychiques, puisqu'en dépit de son ancienneté classique il peut prêter à des confusions; et nous engloberons les « voix » et les « pensées transmises » sous une même rubrique, en les considérant comme des hallucinations auditives.

Les malades n'attribuent pas toujours aux hallucinations une sensorialité nette, puisqu'ils disent entendre dans le cerveau et non dans l'oreille. Mais cette absence de caractère sensoriel est surtout frappante dans le cas des hallucinations dites *psychomotrices verbales.*

Dans l'hallucination psycho-motrice verbale, il ne s'agit pas d'une parole entendue, mais d'une parole formulée et souvent prononcée par le malade, mais qu'il attribue à son persécuteur, à son influenceur. L'halluciné psycho-moteur soutient qu'un autre le possède, s'empare de ses organes vocaux et le fait parler malgré lui.

Un de nos malades se plaint d'être persécuté par les Allemands qui ont installé dans le voisinage une usine électrique. A l'aide de cette installation puissante, dont la nature est ignorée en France, ils font du « cinéma » dans la tête du malade et l'influencent.

« Je suis ventriloque, dit-il. Une dame et un monsieur parlent dans mon ventre. Ils font le cinéma dans ma tête. C'est difficile à faire comprendre, c'est toujours moi qui cause, et ce n'est jamais moi. Ils parlent dans ma bouche. Tout ce que je pense, ils me répétent ça tout de suite... Il y a toujours quelqu'un qui cause dans mon estomac, il me fait crier, il me fait faire tout ce qu'il veut ».

Les réponses faites par le malade sont interrompues souvent par des phrases qu'il prononce en haussant le ton de sa voix et qu'il attribue à son persécuteur. Nous soulignons ces phrases :

« Il dit: *Il y a du mal dans la carburation.......* C'est lui qui m'a fait dire ça..... Je suis s.... d, cochon, dég....s, depuis que je suis né à l'asile, et je n'ai plus aucune qualité. Il peut se moquer de moi comme il veut.... *Toi, t'es B... tu n'as rien fait..... Nous sommes les Allemands et nous n'avons pas peur de parler...* C'est une installation qui est montée et qui fait du cinéma. Un monsieur dit dans mon estomac : *En France, on ne sait pas si ce sont les Français qui tiennent l'installation ou si ce sont les Allemands....*

Tout le monde est mort en France. Personne ne sait rien, le curé ne sait rien.... Tu vois ce qu'il dit. Il dit : c'est l'honneur d'un homme.... Il dit : Je suis patron... Tu ne sais pas ce qu'il dit, Mr le Curé.... C'est toujours le même, il y a un homme qui parle... *Il ne dit rien, je dis..... Je suis le patron de la maison, je suis ingénieur, j'ai fait 700 avions... Ton père a dit de pas manger, de pas boire du tout... Il se débrouille, t'as qu'à te débrouiller.. On me dit : T'es pas capable de te marier* ».

Ce sont là des hallucinations psycho-motrices verbales saisies par intervalles au cours d'une conversation très décousue, ou plutôt au cours du soliloque presque ininterrompu du malade. Car il est très difficile d'obtenir des réponses d'un halluciné psycho-moteur.

Un autre malade nous déclare, au cours d'une conversation également très décousue, et nous croyons qu'il s'agit d'une hallucination psycho-motrice verbale, car il n'emploie pas la première personne : « Il (le malade) ne peut plus causer, c'est moi qui cause à sa place..... Il ne peut pas.... c'est-à-dire je cause à sa place ».

Un très beau cas d'hallucinations psycho-motrices a été cité récemment par J. de Tonquédec :

« Je me souviens, dit-il, d'une jeune fille parfaitement élevée, qui vint me trouver... Elle me parla fort poliment, au cours de la conversation la plus paisible, elle lâchait de temps en temps le mot de Cambronne ou d'autres mots aussi grossiers, me faisait un pied de nez, me tirait la langue, crachait, etc. Et elle s'en excusait toute confuse, me priant instamment de croire que tout cela ne venait pas d'elle, mais du « voyou » qui avait élu domicile chez elle et se servait de ses organes malgré elle [1] ».

Nous n'avons pas à examiner, dans l'étude présente, si les hallucinations psycho-motrices verbales sont réellement distinctes des hallucinations auditives verbales et si elles constituent une classe à part. Il nous suffit que les hallucinés psycho-moteurs prononcent les paroles hallucinatoires pour que nous ayons le droit de décrire spécialement leurs impulsions hallucinatoires verbales. Quand bien même on admettrait l'identité des processus qui sont à la base des hallucinations psycho-motrices verbales, il resterait à expliquer pourquoi, dans les secondes, il y a prononciation des paroles, tandis que dans les premières il y a un phénomène purement interne. On dira que certains proces-

1. *Études carmélitaines,* avril 1937.

sus hallucinatoires ont une impulsion motrice plus accusée et qu'elle aboutit à mettre en action les organes phonateurs. Mais cette théorie sent trop l'apriorisme; rien ne prouve qu'à deux symptômes différents corresponde un processus identique.

Quoi qu'il en soit de la dualité ou de l'identité des hallucinations verbales, il est sûr que les hallucinations psychomotrices verbales posent sous un nouvel aspect le problème de la psychogenèse des hallucinations. Dans ces hallucinations psycho-motrices, le malade n'allègue plus la présence d'un objet extérieur frappant ses sens, il a seulement la conviction d'un agent étranger intervenant en lui. L'hallucination psychomotrice verbale a toujours un caractère *xénopathique;* comme la plupart des autres hallucinations, elle est attribuée à autrui. Mais on voit qu'on ne pourrait en aucune façon lui appliquer la définition célèbre de l'hallucination : « perception sans objet ».

Le caractère xénopathique lui-même n'est pas absolument essentiel au trouble hallucinatoire. L'attribution de la parole entendue à l'action d'un agent extérieur est un phénomène secondaire à l'hallucination, une *explication délirante*[1]. Cette attribution est sans doute dans la plupart des cas immédiate et spontanée, il ne faudrait pas croire qu'elle est toujours le fruit de longues et savantes déductions. Elle n'en est pas moins une attribution explicative. D'ailleurs elle n'est pas absolument constante, certains malades se contentent de dire qu'ils assistent à une sorte de déroulement automatique et incoercible de leurs pensées. « Je pense trop », « Ma tête travaille trop », disent-ils. Faut-il voir dans ces phénomènes de *mentisme*, de *rumination mentale* des phénomènes radicalement différents des hallucinations? Nous ne le pensons pas. On rencontre les deux sortes de symptômes dans les mêmes syndromes cliniques et souvent même ils coexistent chez le même malade.

Ainsi le caractère primordial de l'hallucination réside dans la *passivité* du phénomène. L'hallucination est un phénomène imposé en quelque sorte à la conscience psychologique du malade et que cette conscience subit malgré elle. Elle est un

1. Voir l'étude de Capgras et Briom, *L'explication délirante*, « Annales Méd. Psych. », avril 1934.

automatisme psychologique. Elle est incoercible. Contre elle l'halluciné ne peut rien, si ce n'est indirectement en essayant de fixer son attention.

Sans doute, en faisant de l'hallucination un automatisme mental, en mettant l'accent avant tout sur son caractère de passivité, nous n'entendons pas restaurer dans tous ses détails la conception de G. de Clérambault, surtout dans certaines affirmations anatomo-pathologiques qui n'ont pas encore reçu la sanction des faits. Mais nous croyons qu'on ne peut nier l'automatisme et la passivité des phénomènes hallucinatoires.

Un de nos malades analyse très bien cet automatisme :

« Ça va mieux, dit-il, mes pensées sont plus stables qu'avant depuis que je suis ici. A des moments de gêne, j'ai conscience que mes pensées ne sont pas ordinaires. *Je manque du contrôle de mes pensées.* Je m'en aperçois par d'autres pensées qui résonnent, qui succèdent. Si j'essaie de retenir ma pensée, elle est formulée quand même, elle est involontaire. Je ne sais pas bien m'exprimer ; *c'est une pensée, mais dépourvue de contrôle.* Mes pensées sont dévoilées, voilà ce qui est délicat. Tout le monde connait mes pensées. Je vois que les gens causent de ce dont j'ai pensé sans parler. Au début j'observais, je faisais attention, je formulais une pensée, et aussitôt j'entendais des gens qui causaient au sujet de cette pensée. Aujourd'hui je peux penser plus calmement, je suis plus sûr de ma pensée. J'ai toujours pu arrêter ces pensées, mais cela revenait tout de suite après. Pour moi c'est du déséquilibre nerveux dans la tête, quelque chose comme des nerfs déplacés qui empêchent la concentration de la pensée. J'avais de la confusion dans la pensée. On aurait dit que je sentais l'air arriver dans la tête, que j'avais des fils qui étaient passés ici (il désigne son front) et qui arrivaient jusqu'au nez. Je n'ose pas dire cela, car cela ferait croire que je suis fou... Je crois que les viscères se sont lézardés devant (il montre son front) par la concentration de la pensée... Je dois déconcentrer pour être mieux... Je me demande si, embêté par mes pensées on ne m'aurait pas fait quelque chose... J'ai un peu plus de contrôle de mes pensées. On m'a fait sûrement quelque chose dans la tête et dans le nez, j'ai eu mes pensées dévoilées pour m'être trop concentré et elles n'avaient pas le don de plaire à certains. Je crois que j'ai été victime de quelqu'un ».

Les idées de persécution chez ce malade sont nettement secondaires à ses troubles d'automatisme mental, à sa perte de l'*autoconduction* de sa pensée (j'emploie à dessein l'expression de Mignard [1], car elle est justifiée par cet exemple). Ce

1. *L'unité psychique et les troubles mentaux*, Alcan.

malade répète avec insistance qu'il n'est plus le maître de sa pensée, qu'elle peut « dévier »; et il a des hallucinations auditives très nettes. Quand je lui demande s'il devine la pensée de ces interlocuteurs, il m'explique que ces personnes, tout en lui parlant d'un sujet banal, pensent, sans lui en parler, à des questions qui le concernent. Il affirme saisir « dans la vibration de la voix » la pensée de l'interlocuteur. « Sa pensée est étrangère à ce qu'elle dit, affirme-t-il, et je la devine à cause de la sensibilité de ma tête. C'est une pensée fortement pensée, en même temps qu'on cause d'autre chose. On dit une chose et on en pense une autre. La pensée est complètement étrangère à la conversation. La personne cause sur un sujet banal, mais sa pensée roule sur une chose qui me concerne. Les personnes qui me parlent connaissent bien des choses qui se sont passées dans ma vie. Je me demande si ce n'est pas une expérience qu'on a voulu faire avec ma tête ».

Ce malade a une façon tout à fait spéciale d'exprimer et de décrire ses hallucinations auditives. Quand il dit avoir deviné la pensée de son interlocuteur à cause de la sensibilité de sa tête, cela signifie qu'au moment même où il entendait, d'une façon normale, des paroles banales de son interlocuteur, il a perçu, par une sorte d'hallucination auditive semblable à une hallucination psychique du type Baillarger, une pensée qu'il a prise pour la pensée de cet interlocuteur se rapportant à lui. Cette pensée était la sienne propre, automatique, anarchique, incontrôlée, involontaire, s'imposant à sa conscience impérieusement. C'est précisément ce caractère impérieux de l'hallucination, de la pensée automatique, qui est à l'origine de son attribution à autrui. Chez ce malade l'hallucination peut s'enchâsser dans la conversation normale ou la suivre de très près, de telle façon que le malade dit avoir perçu, deviné dans la vibration de la voix la pensée de l'interlocuteur. Mais il ne confond pas la parole normale avec la parole ou plutôt avec la « pensée » hallucinatoire. Ce cas très intéressant nous prouve que l'hallucination (et il s'agit ici en réalité d'une hallucination auditive verbale) est tout à fait différente de la sensation normale. Elle n'a pas, en dépit de toutes les affirmations des malades sur l'extériorité de leurs voix, un caractère sensoriel. Elle est une pensée, une image, du

malade, issue de sa conscience, s'imposant à lui comme étrangère et causée par autrui. Mais elle est purement intérieure. Elle n'a rien d'analogue à une sensation mal interprétée ou déformée. Les déclarations des malades ne doivent pas nous induire en erreur. S'ils croient percevoir des injures dans les chants des oiseaux par exemple, cela indique qu'au moment où le chant de l'oiseau est entendu normalement et non déformé, une hallucination auditive, d'origine purement endogène, vient doubler la perception externe du chant. Il n'y a pas là interprétation déformante du chant, mais simple coexistence d'une sensation externe non pathologique et d'un automatisme mental pathologique, d'une hallucination du langage intérieur. Le malade rapproche sans doute les deux phénomènes. Mais ce n'est pas par un processus interprétatif qu'il attribue au chant des oiseaux une signification injurieuse. Cette attribution est la conséquence d'une hallucination à contenu injurieux doublant la perception du chant.

L'hallucination, automatisme mental interne, n'a rien de commun avec l'interprétation délirante d'une perception normale.

Les hallucinations visuelles du délire hallucinatoire chronique sont habituellement des visions floues, un peu vaporeuses. Elles n'ont pas le caractère de réalité des sensations normales. Le malade les attribue cependant à l'intervention d'un agent étranger, il soutient qu'on se livre sur lui à des expériences de télévision. Un de nos malades, qui présente un syndrome hallucinatoire banal, avec écho de la pensée (« Il y a quelqu'un ici, dit-il, qui connaît ma pensée et répète tout ce que je pense »), dit qu'on provoque chez lui des visions. On lui fait voir des photos de personnes qui sont à Boulogne. Il met ses mains devant ses yeux et dit :

« Je vois deux personnes là-bas au bout. Il y en a une qui est couchée, il y a quelqu'un qui regarde à la fenêtre. Maintenant ce sont des arbres. Là il y a beaucoup de monde dans une grande salle. Ils sont nombreux..... Je ne vois jamais rien d'invisible. Il faut que je ferme les yeux. Alors je vois comme si c'était naturel : des autos, des personnes, n'importe quoi. Ce n'est pas aussi net que vous ».

Il entend aussi une parole qui vient de Boulogne.

« Il (le persécuteur) envoie même des choses très malhonnêtes, des imprécations contre la Sainte Vierge. Il ne parle pas aussi fort, mais aussi net que vous. Il connaît Boulogne, ça c'est certain parce qu'il a parlé de la digue... Je ne sais s'il a quelque chose pour se faire entendre. C'est une voix qui s'est mise au courant des méchancetés qu'on m'a faites. Quelquefois je n'ai pas besoin d'écouter, ça m'arrive directement. C'est une parole qui parle tout le temps quand je veux écouter. Quand je joue avec mes camarades, quand je ne fais pas attention, je ne l'entends pas. Parfois j'entends sans même y faire attention ».

Le malade affirmant qu'il a seulement des hallucinations visuelles aux moments où il ferme les yeux, je lui commande de les fermer et de me dire ce qu'il voit. Il déclare apercevoir deux arbres, et, au milieu des deux arbres, un trou. « On dirait des arbres, dit-il, mais je ne peux pas me rendre compte bien au juste si ce sont des arbres... ». Il répète avec insistance que s'il ouvre ses yeux, il ne voit jamais rien.

Un autre de nos malades compare ses hallucinations visuelles à des vues cinématographiques qu'on projetterait dans l'espace, mais qui, n'ayant pas d'écran pour les recevoir, seraient moins nettes que des vues cinématographiques ordinaires.

L'hallucination visuelle des délirants chroniques n'a donc pas la netteté et la précision des sensations visuelles, et un de nos malades n'a ces visions que s'il ferme les yeux. Nous constatons pour les hallucinations visuelles, comme pour les hallucinations auditives, une sorte d'antagonisme entre les perceptions normales et le processus hallucinatoire. Il semble que l'hallucination visuelle requière parfois des conditions spéciales pour apparaître.

Normalement, quand nous réfléchissons, nous utilisons des images auditives, visuelles, motrices. Dans l'hallucination, ces images s'imposent à la conscience psychologique avec un caractère d'impériosité. Il n'est pas au pouvoir de l'halluciné de ne pas avoir d'hallucinations. Il ne peut suspendre que momentanément le processus hallucinatoire en fixant son attention, lorsque l'intensité de son automatisme imaginatif n'est pas telle qu'elle l'empêche de la fixer. La vie psychique de l'halluciné n'est qu'une trame d'inflorescences hallucinatoires, entrecoupée par des actes psychiques normaux ; et chez certains hallucinés l'automatisme mental est si prédominant, si absorbant, qu'il

interdit toute occupation sociale, comme aussi toute relation avec l'extérieur.

Chez un de nos malades atteint d'hallucinations psycho-motrices verbales, nous pouvons observer cette impériosité de l'automatisme. Nous avons pu constater un phénomène tout à fait curieux. Lorsqu'il vient de prononcer une phrase, souvent, par une impulsion verbale automatique, il répète les derniers mots ou les dernières syllabes à voix basse, alors qu'il a dit la totalité de la phrase sur un ton normal. Il nous raconte un voyage qu'il a fait en Amérique en 1921 et dit (nous soulignons les mots répétés par lui) : « Je débarquai le 15 mai *à Cherbourg* pour arriver le 26 au matin *chez moi*. Je repartis *le 6 juin*, je rembarquai *à Anvers* pour arriver *à Québec*. J'étais *passager* avec ma finance. Je fis la traversée *à mes frais*. J'empruntai de l'argent *à ma soeur*. Au mois de février 1922 ma dette était *payée* ». Quand nous demandons au malade pourquoi il répète certains mots, il nous explique qu'on le pousse à les répéter. « C'est peut-être l'écho, dit-il.... C'est la répercussion de la parole.... On est étreint... par ses partisans... ça rejaillit.... La parole a un écho... Il me semble que c'est la pression que mes partisans me font ». Il ajoute : « Mes adversaires, je les ai doucis... je les ai *domptés par la douceur* (nous soulignons toujours les mots répétés une seconde fois)... Ils n'ont plus le pouvoir de me faire souffrir.. J'ai eu toute une série de douleurs que j'ai surmontées grâce *à mon activité*. Je constate qu'ils n'ont plus le pouvoir de le faire..... Mal de tête par exemple... *des furoncles*.... des *plaies sous les pieds* ». S'il parle seul pendant la journée, c'est « pour doucir sa suite, pour satisfaire leur curiosité ». « J'ai des chéris que j'adore. Je leur explique tout, je n'omets rien, je détaille tout ». Ces personnes lui répondent « par la pensée ». « C'est à ma parole que leur pensée répond ».

La répétition à voix basse d'une façon automatique de certaines paroles prononcées à voix haute — généralement il s'agit des derniers mots de chaque membre de phrase — nous paraît être un exemple de l'automatisme mental caractéristique de l'état hallucinatoire.

On objectera à cette doctrine de l'automatisme mental qu'elle n'a pas reçu de fondement anatomo-pathologique indiscutable. Mais il faut se garder d'une critique qui serait facilement

injuste. Sans doute il n'y a pas lieu de retenir les outrances de la théorie de Clérambault. Mais on aurait grandement tort de nier la possibilité d'une lésion cérébrale à la base de l'hallucination. La physiologie cérébrale est trop riche et trop complexe pour qu'il nous soit interdit de chercher dans quelque altération encéphalique le *primum movens* des troubles hallucinatoires.

Bien que l'hallucination ait pour condition un certain fléchissement de l'attention et la substitution de l'activité automatique à l'activité psychique normale, il ne s'ensuit pas que, chez un homme normal, il soit possible, par un procédé de suggestion, de provoquer une hallucination véritable. Les visions, les hallucinations hystériques, pithiatiques, si elles existent, ne peuvent être de véritables hallucinations. Car la volonté est sans action directe sur la production des hallucinations pathologiques. La cause du processus hallucinatoire ne peut être qu'une cause organique, totalement indépendante du vouloir et des procédés d'autosuggestion ou d'hétérosuggestion.

Tout ce que peut la volonté, c'est provoquer indirectement des hallucinations chez un sujet déjà halluciné en le plaçant en état de réceptivité hallucinatoire. On n'a jamais créé, par un procédé de suggestion, un seul cas de psychose hallucinatoire chronique. Les hallucinations dites hystériques doivent être rangées parmi ces faux symptômes qui résultent d'observations médicales erronées, comme d'ailleurs toutes les manifestations du pithiatisme. Nous avons par suite le droit de négliger dans notre étude ces conceptions périmées de l'enseignement médical qui n'ont rien de commun avec la psychiâtrie véritable.

L'hallucination ne peut avoir pour cause qu'un trouble de l'activité cérébrale en rapport avec une lésion organique. Ce qui prouve combien ce désordre est primitif et causal, c'est que le délire est lui-même postérieur à l'éclosion des hallucinations et tend à l'expliquer, à lui donner un sens.

Chez un de nos malades, un délire hallucinatoire chronique systématisé a débuté de la façon suivante. Un beau matin, B... chef de chantier dans la construction en bâtiments, s'est réveillé dans un état étrange, avec cénesthésie désagréable. Il se sentait « congestionné » et pour ainsi dire « électrisé »

dans son lit. Il ne comprenait pas ce qui se passait. A ces hallucinations cénesthésiques et tactiles se joignirent rapidement des hallucinations auditives communes : il entendait un bruit confus. Puis bientôt à ces hallucinations à bruits indifférenciés se mêlèrent des « voix » plus précises, énonçant des paroles en apparence assez banales et commentant ses actes. Il ne pouvait pas fumer une cigarette sans entendre en même temps un interlocuteur invisible qui disait : « Il fume une cigarette ». B... crut reconnaître dans cette phrase la voix d'un de ses camarades, chef d'équipe, assez jaloux de lui. Par un raisonnement explicatif, B... soupçonna ce chef d'équipe de le persécuter et l'accusa d'avoir agi sur lui en l'électrisant, en l'« isolant », en le rendant sensible à des émissions radiophoniques spéciales. Car les hallucinations auditives devenaient de plus en plus nombreuses, incessantes : c'était toute une floraison de paroles, de conversations entendues à distance.

« Ils me parlent, déclarait-il, de gendarmerie, d'architectes, de toutes sortes de choses. Le commissaire s'est servi de moi pour savoir ce qui passe contre moi. C'est un conducteur de travaux qui fait cela par jalousie. Il y a une communication entre eux et moi. A force d'agir sur moi à l'aide de l'électricité, ils m'ont vidé de toutes mes matières vitales. Ainsi ils m'ont isolé et maintenant j'admets tous les fluides qu'ils ont accaparés. Ils émettent et je récepte. Ils ont établi des panneaux spéciaux pour émettre des ondes. J'ai un sifflement continu dans les oreilles, j'ai été obligé de les boucher. Ils ont sondé tout mon corps, repéré tous mes organes. Ils ont cherché à me paralyser, ils m'ont fait entendre dès le début qu'ils me conduiraient à la folie et à la mendicité ».

Ce délire, alimenté constamment et enrichi chaque jour par des hallucinations nouvelles, s'est systématisé autour d'un thème principal. Le chef d'équipe, ayant voulu le supplanter, a cherché à agir sur lui d'une manière spéciale, puis, avec une astuce incroyable, a déjoué toutes les entreprises de la justice et de la police, que B... a alertées et qu'il a accablées de plaintes continuelles. Mais le chef d'équipe a réussi à obtenir les connivences du commissaire de police « qui ne fait pas ce qu'il doit ». Magistrats, autorités, tout est corrompu par la bande persécutrice. Les lettres sont interceptées et on se sert des uns et des autres pour étouffer l'affaire.

Ainsi, chez ce malade, le délire a eu pour point de départ

les troubles hallucinatoires eux-mêmes. Surpris par ses troubles cénesthésiques, il n'a su d'abord comment les expliquer. Puis ses hallucinations auditives lui ont fourni l'explication que sa conscience a embrassée et qui peu à peu, sous l'influence de raisonnements et aussi avec l'appoint d'hallucinations nouvelles, s'est systématisée autour d'un thème central. L'idée délirante de persécution ou de grandeur n'est pas toujours la résultante d'un raisonnement. Elle surgit souvent dans le champ de la conscience, affirmée, introduite, et imposée par une hallucination auditive. Mais elle répond fréquemment à une préoccupation antérieure, à une interrogation ou à une hésitation du malade. On ne délire qu'avec ce qu'on a, de même que dans le rêve on ranime et on combine d'une manière nouvelle des souvenirs anciens. L'hallucination du délire chronique, comme les hallucinations du rêve, reflète les dispositions psychiques du malade. Mais, dans les délires chroniques, à l'opposé du rêve, les perceptions externes sont correctes, et il n'y a aucun signe de confusion mentale.

L'état hallucinatoire est une sorte de rêve éveillé, dans lequel des images viennent s'imposer à la conscience. Ce rêve est interrompu par les occupations, par les conversations, par tous les actes normaux du malade. Il nous arrive à tous de rêvasser, de laisser aller notre imagination au gré de ses souvenirs, de laisser flotter notre attention. Alors apparaissent parfois dans notre esprit les idées, les conceptions les plus étranges, dont le caractère anormal nous surprend ensuite, lorsque nous y réfléchissons. Comment, se dit-on, ai-je pu avoir telle idée? L'idée délirante imposée à la croyance par l'hallucination n'est pas différente. Mais l'incoercibilité de l'image hallucinatoire, la force impérieuse avec laquelle elle agit dans la conscience en conditionnent le caractère xénopathique. L'attribution à l'intervention d'un agent étranger d'une image purement interne et endogène ne peut être expliquée et légitimement admise sans un recours à l'hypothèse d'un automatisme mental. L'esprit ne crée pas tout un monde d'hallucinations sans l'appoint d'images et de paroles s'imposant à sa conscience. Sans doute les délires hallucinatoires ne sont pas les seuls délires; il y a les délires passionnels, dont le délire de revendication est le plus remarquable exemple. Mais, dans ces

délires passionnels, l'activité délirante, soutenue par une affectivité puissante, a une systématisation et une logique que la plupart des délires hallucinatoires ne comportent pas. Le délire hallucinatoire, fruit d'un dérèglement psycho-imaginatif et psycho-verbal, d'un automatisme anarchique de souvenirs anciens et d'images, de paroles intérieures nouvellement combinées, a bien souvent une incohérence, une absurdité qui contrastent avec les déductions raisonnantes des revendicateurs quérulants, avec leur logique procédurière et leurs récriminations échafaudées sur des motifs paraissant quelquefois vraisemblables. Un délire hallucinatoire ne peut donc être l'aboutissement de tendances constitutionnelles, puisque le seul délire dont le point de départ réside dans des prédispositions affectives comporte une systématisation autrement étoffée. Les idées délirantes du délire hallucinatoire le plus systématisé n'ont pas cet enchaînement déductif; et on sait que les délires hallucinatoires systématisés sont assez rares.

Dans deux sortes de cas on peut constater que la mobilité du délire hallucinatoire est en rapport avec la richesse de l'automatisme mental.

1° Dans certains délires paranoïdes se rapprochant de la *forme fantasque* décrite par Kraepelin dans la démence précoce, on note des idées délirantes multiples, mobiles, contradictoires. L'ensemble fait penser souvent au *délire d'imagination* décrit par Dupré. Nous avons eu assez souvent l'occasion d'interroger des malades présentant ce syndrome et nous avons pu constater que le point de départ de ces convictions si mobiles, de ces idées de grandeur multiples et changeantes résidait dans les hallucinations de ces malades.

Par exemple l'un d'entre eux affirme avoir donné à quatre reprises sa démission de Pape. Quelques jours plus tard il est maire de Saint-Pétersbourg. Il fait tourner la mappemonde terrestre. Il est en même temps président du Sénat et président de la Chambre des députés. Si on lui demande comment il a appris tout cela, il répond qu'il le sait par la radio : comprenons qu'il a des hallucinations auditives et que toutes ces idées de grandeur mobiles et contradictoires lui ont été inculquées par des affirmations hallucinatoires.

L'idée de grandeur du délire chronique n'est pas une

croyance issue d'un raisonnement. Elle surgit au cours d'une hallucination. Tous ceux qui croient être Jeanne d'Arc, Jésus-Christ, le maître de l'univers, le généralissime des armées françaises, etc., n'auraient jamais ajouté foi à de telles absurdités s'ils ne les avaient pas reçues de leurs hallucinations. L'idée de grandeur du délire chronique a toujours quelque chose d'absurde et d'incohérent. Il est inutile d'y chercher une logique savante dont le cerveau de ces délirants est incapable.

2° Dans les délires hallucinatoires épisodiques, qu'on appelait autrefois des *bouffées délirantes* et qu'on rangeait parmi les manifestations paroxystiques de la dégénérescence mentale, on peut observer que les idées délirantes sont conditionnées par l'apparition des hallucinations et disparaissent avec elles. Dans les délires chroniques proprement dits, on voit des phases d'exacerbation pendant lesquelles le malade se montre extrêmement agité. Ces crises d'agitation coïncident avec une recrudescence des phénomènes hallucinatoires. Dans l'intervalle, les hallucinations semblent plus rares. Quelquefois même elles paraissent cesser complètement pendant l'intervalle des crises. Rien n'empêche d'admettre que les syndromes hallucinatoires aient des périodes d'exacerbation. Le délire chronique hallucinatoire n'a pas toujours cette évolution fatalement progressive qu'on lui attribue généralement. Il peut évoluer par périodes, rétrocéder pour réapparaître plus tard. Dans certains délires hallucinatoires on observe une véritable périodicité. Il est vrai que dans l'intervalle des crises la guérison n'est jamais complète.

La notion de l'incurabilité du délire chronique doit être pratiquement maintenue. Mais faut-il établir une ligne de démarcation absolument nette entre les bouffées délirantes hallucinatoires et certains cas de délire chronique dans lesquels les crises d'agitation intermittentes alternent avec de longs intervalles pendant lesquels la rémission paraît considérable, sinon complète? Nous ne le pensons pas.

Nous croyons donc devoir conclure à l'origine organique, quoique purement endogène, des hallucinations. En disant que l'origine des hallucinations est purement endogène, nous entendons que les hallucinations n'ont pas pour fondement un trouble de la perception, qu'elles résultent de la prédominance

d'images internes imposées à la conscience par un automatisme impérieux et anarchique. Le problème de la psychogenèse des hallucinations ne peut être résolu sans un recours à l'anatomie pathologique. Nous savons que les délires aigus, dans lesquels les hallucinations sont nombreuses, ont pour substratum des lésions toxi-infectieuses du cerveau. Or les hallucinations du délire aigu ne sont pas, en substance, différentes des hallucinations des délires chroniques. Les conceptions délirantes des psychoses toxi-infectieuses aiguës, lorsqu'elles présentent une certaine systématisation, sont comme une ébauche des conceptions plus achevées des délires chroniques. Mais, si on met à part la prédominance des hallucinations visuelles dans les délires toxi-infectieux et la très grande fréquence des signes de confusion mentale qui font défaut dans le délire chronique, il n'y a pas, entre les deux grandes variétés de délires hallucinatoires, de différence essentielle permettant d'attribuer des pathogénies diverses à des symptômes de même nature.

Dans beaucoup de cas de démence précoce, on observe des hallucinations. Les lésions anatomo-pathologiques de cette maladie mentale excellemment chronique par son évolution ont été décrites par M. Marchand[1]. Klippel et Lhermitte avaient autrefois signalé des altérations cérébrales dans la démence précoce.

Ce que nous venons de dire permet de comprendre que toute théorie philosophique tendant à nier ou à restreindre le rôle du cerveau dans la conservation des images et des souvenirs nous paraît inévitablement en opposition avec les données de la pathologie mentale. On peut contester que la doctrine bergsonienne ait eu sur l'évolution des recherches psychologiques une influence heureuse. « N'est-ce point vraiment, a dit Lhermitte, par trop réduire l'activité cérébrale que de

1. L. MARCHAND, *La démence précoce symptomatique d'encéphalite*, « Annales Méd. Psych. », 1930. — MARCHAND, Mme BONNAFOUS-SÉRIEUX et ROUART, *Syndromes de démence chez des sujets ayant présenté des affections organiques du cerveau*, « Soc. Méd. Psych. », 10 déc. 1931. — MARCHAND, Mme BONNAFOUS-SÉRIEUX et ROUART, *Otite, mastoïdite, état méningé, syndrome hébéphréno-catatonique*, « Soc. Méd. Psych. », 10 mars 1932. — MARCHAND, FORTINEAU et Mlle PETIT, *Syndrome de démence précoce post-traumatique*, « Soc. Méd. Psych. », 11 av. 1935. — MARCHAND, FORTINEAU et Mlle PETIT, *Syndrome de D. P. Réactions syphilitiques positives*, « Soc. Méd. Psych. », 11 juillet 1935.

limiter ses expressions à des phénomènes moteurs réels ou virtuels, comme le veut Bergson »[1] ? R. de Sinéty a émis la même opinion : « M. Bergson a bien osé soutenir que le cerveau était uniquement un centre de mouvements réflexes analogue aux autres parties de l'axe cérébrospinal et qu'il ne jouait aucun rôle comme organe de la vie psychique. Il s'est trouvé des philosophes pour lui faire écho, mais en clinique personne n'a tenu compte de vues aussi dangereusement fantaisistes »[2]. Tout en sachant gré à Bergson d'avoir combattu le déterminisme et tout en évitant d'interpréter d'une façon excessivement rigide sa doctrine extrêmement souple, nous ne pouvons progresser, dans l'explication des grands symptômes de la psychopathologie, qu'en nous inspirant d'une doctrine plus complète, faisant à l'activité cérébrale une part plus grande dans l'élaboration de la pensée.

Dr Pierre Giscard,
Médecin des Asiles.

Lille.

1. *Les fondements biologiques de la psychologie*, p. 3.
2. *La direction des psychopathes*, recueilli dans *Psychopathologie et direction*. p. 10.

A PROPOS DE LA MÉTHODE EN PSYCHOLOGIE ANIMALE

Depuis une quarantaine d'années environ, la psychologie scientifique compte une spécialisation dont le développement a été extrêmement brillant : la psychologie animale. Cette spécialisation a donné lieu à un nombre de travaux impressionnant; les traités de psychologie générale lui font aujourd'hui une place de plus en plus grande; des traités spéciaux commencent à lui être entièrement consacrés. Qu'y trouve-t-on? Quel est l'objet et le but de ces recherches? En répondant à ces questions, nous voudrions essayer de préciser le sens et la portée du travail caractérisant cette nouvelle discipline.

On peut dire, si l'on veut, que ces études s'adressent au psychisme animal, dans le double but de nous révéler quelque chose de ce monde si voisin du nôtre et d'éclairer en même temps, par comparaison, notre psychisme humain. Le problème des caractéristiques essentielles et de la distinction de l'homme et de l'animal — intéressant le philosophe à un si haut degré — est lié à cette étude. Seulement, les difficultés naissent lorsqu'il s'agit de préciser la notion de « psychisme » animal et de faire le choix de la méthode de travail. On se heurte immédiatement au problème de la définition du psychisme en général, c'est-à-dire au problème de l'objet de la psychologie scientifique.

La psychologie animale est ainsi — et cela est logique — à la remorque de la psychologie humaine. Or, comme on le sait, l'objet de la psychologie humaine a été défini de deux manières bien différentes, que d'aucuns affirment même être irréductibles. Selon les uns, la psychologie est la science de ces phénomènes de vie intérieure qui constituent notre personnalité individuelle et dont nous sommes les spectateurs uniques : monde de la perception et des images, des sentiments, des

désirs et des vouloirs. La méthode propre d'une telle science est évidemment l'introspection. Toutefois, au stade de simple observation de soi-même par soi-même, on ne peut guère encore parler de science au sens plein du mot. Pour être scientifique, en effet, une connaissance doit être communiquée; le contenu de notre vie intérieure doit donc être de quelque manière extériorisé pour pouvoir franchir le seuil du domaine de la science. C'est l'action (verbale ou non verbale) qui va être le mode d'extériorisation; mais pour extérioriser, c'est-à-dire traduire les événements du monde intérieur en langage objectif, l'action doit nécessairement les exprimer sous forme de *symboles*, puisqu'elle ne peut en aucune façon les reproduire dans leur réalité individuelle et subjective qui reste inexprimable. La communication sera réalisée dans la mesure où ce symbolisme sera compris, c'est-à-dire dans la mesure où les symboles utilisés seront liés de manière identique aux événements symbolisés du monde intérieur dans deux consciences. La condition dernière d'une communication de ce genre est, par conséquent, l'existence de consciences semblables. Ainsi donc, dans cette conception, c'est l'action qui va être l'objet d'étude, mais l'action revêtue de son caractère symbolique, c'est-à-dire de sa signification pour la conscience qui l'observe. En interprétant l'action des autres à la lumière de notre propre vie intérieure, nous construisons le monde de la vie intérieure en général, c'est-à-dire la psychologie humaine.

Pour d'autres cependant, la psychologie humaine n'est pas la science qui va de l'action à la vie intérieure; elle est la science qui s'arrête à l'action; la science de l'action comme telle, et ceci est tout autre chose. Il s'agit ici d'expliquer l'action, la conduite ou le comportement, au même titre que n'importe quel événement du monde physique, non pas sans doute — et ceci distinguera la psychologie d'autres disciplines biologiques — dans ses éléments constitutifs derniers, mais dans le caractère global et unitaire que nous lui attribuons en tant qu'observateurs humains. Cette explication sera faite sur le modèle de celle des sciences naturelles : on s'efforcera de déterminer les conditions de l'action, c'est-à-dire les différentes variables dont l'action peut être regardée comme une *fonction*. Ces variables, conditions de l'action, seront nécessairement

des entités abstraites, qui ne sont pas objet d'expérience, introduites pour rendre raison des comportements observés. Elles seront parfois désignées sous le même nom que certaines des activités subjectives dont nous avons une expérience plus ou moins claire et immédiate en nous (ex. le besoin, la mémoire, l'imagination, l'intelligence, etc.); mais, il ne faut pas s'y tromper, l'identité est purement nominale : les processus sont d'une nature radicalement différente.

La psychologie est donc une science à laquelle on peut assigner un double objet; pour certains, cette dualité n'a qu'un caractère historique, l'un ou l'autre des points de vue devant être abandonné comme illusoire ou irrecevable; pour d'autres, et nous sommes de ceux-là, les deux points de vue doivent être considérés comme débouchant dans le domaine de la science, mais par des voies bien différentes. Laquelle de ces voies la psychologie animale va-t-elle emprunter? La réponse ne semble faire aucun doute : celle qui mène à l'action et s'y arrête. En effet, l'animal possède très certainement une vie intérieure — et nous entendons par là l'ensemble des excitations, images, besoins, tendances, appétitions dont il est le siège, mais qu'aucun observateur extérieur ne peut apercevoir — mais il ne peut en aucune manière l'extérioriser *symboliquement*, non pas qu'il manque de moyens d'expression (le langage verbal pouvant parfaitement être remplacé par un langage de geste plus grossier), mais parce que la *conscience* lui manque : pour pouvoir extérioriser symboliquement un événement de vie intérieure, il faut avoir assisté en spectateur à cet événement, c'est-à-dire s'en être dissocié, comme l'historien se dissocie de l'événement qu'il narre. L'animal vit ses états, mais ne se les oppose pas; c'est la raison pour laquelle il ne pourrait les extérioriser symboliquement : ce n'est pas seulement le langage qui lui fait défaut, mais la possibilité du langage.

Seulement — et il nous faut ici revenir, pour la compléter, sur l'analyse faite plus haut — l'action, dans le cas de l'homme, ne mène pas seulement à la vie intérieure par son caractère symbolique; l'action dans beaucoup de cas, accompagne la vie intérieure comme l'envers d'un tableau en accompagne l'endroit : ce sont deux faces d'un phénomène unique. L'émotion de peur, par exemple, est à la fois un comportement extérieur bien

caractérisé (agitation générale, pâleur du visage, tremblement, etc.) et un déroulement d'événements intérieurs. Mais alors, dans la mesure même où elles sont liées, l'une de ces faces — celle qui fait partie du monde extérieur — pourra être prise pour le *signal* de la présence de l'autre — celle que l'on ne peut observer du dehors. L'action possède ainsi, à côté de son caractère symbolique, un caractère de signal : elle n'est plus alors une traduction, mais un simple accompagnement; elle annonce la vie intérieure comme la fumée annonce le feu.

Assurément, cette fonction signalisatrice de l'action — comme d'ailleurs aussi la fonction symbolique — n'est perçue directement qu'en nous-mêmes : c'est parce qu'en nous la conscience voit en même temps les deux faces qu'elle aperçoit leur rapport. C'est donc uniquement dans la mesure où d'autres organismes seront semblables au nôtre que ces valeurs fonctionnelles de l'action pourront être appliquées en dehors de nous. Lorsque, chez deux organismes semblables, l'action présentera des caractères identiques, on pourra en inférer que les vies intérieures le sont également. Tel est le principe d'analogie, sur lequel est basée l'utilisation de l'action comme moyen d'atteindre la vie intérieure. Remarquons que l'identité des caractères d'une action déterminée, c'est-à-dire d'un comportement particulier, ne suffit pas à légitimer l'inférence; il faut de plus que les organismes, c'est-à-dire, si l'on veut, l'ensemble du comportement, soient par ailleurs semblables : la valeur de l'inférence dépend du degré de ces deux similitudes.

On aperçoit immédiatement les limites de validité de la méthode. En psychologie humaine, cette méthode pourra être appliquée dans beaucoup de cas; elle a d'ailleurs rendu et est destinée à rendre encore de très grands services. C'est la méthode des romanciers, et le succès de leurs analyses est un témoignage en faveur du procédé. Peut-on l'utiliser en psychologie animale ? Oui, sans doute, mais répondre affirmativement, c'est aussi bien souligner la valeur restreinte de cette utilisation. Si l'on oppose la psychologie animale à la psychologie humaine c'est que comme organisme, c'est-à-dire par son comportement général tout au moins, l'animal peut être distingué de l'homme. Les conditions d'application du principe d'analogie se trouvent déjà de ce fait singulièrement limitées. Si le

psychologue — qui est un homme — observe une conduite animale très semblable à sa propre conduite dans des conditions similaires, que vaut l'inférence au sujet de la similitude des vies intérieures? Il est bien difficile de donner à cette question une autre réponse que celle-ci : la valeur de l'inférence est mesurée par le degré même de différence séparant l'homme de l'animal. La méthode est donc ici d'un usage délicat ; elle doit être dans chaque cas critiquée avec soin, et, au risque de manquer le problème de la « compréhension » de l'animal, on ne peut que recommander la prudence dans son utilisation.

Le point de vue le plus sûr sera donc ici celui d'une étude de l'action pour elle-même. On renoncera ainsi, sans doute, à « comprendre » la conduite animale sur le modèle de la conduite humaine; on tentera simplement de l'expliquer suivant le schéma des explications en usage dans les sciences naturelles, c'est-à-dire en ramenant cette conduite à des conditions déterminantes élémentaires et abstraitement définies. Mais, de cette façon, le but pratique de la science est atteint : une explication de ce genre permet de prévoir et d'agir. Il serait puéril de minimiser la valeur de ce travail. Entendue dans le sens que nous venons de voir, la psychologie animale peut aborder un grand nombre de problèmes, parmi lesquels certains sont liés de très près aux préoccupations des philosophes; tels sont, par exemple, les problèmes de la distinction de l'animal et de l'homme (problème de la connaissance abstractive), de l'animal et du végétal (problème des différentes formes de mémoire), de l'organisme et de l'inorganique (problème de la vie), en tant qu'ils sont posés par l'étude des comportements. D'autres problèmes encore, dont la solution déborde le cadre de la vie animale comme telle, peuvent être envisagés de ce même point de vue : le problème de l'instinct et celui de l'apprentissage notamment.

Si théoriquement la distinction des deux points de vue est absolue, il est cependant loin d'en être ainsi dans la pratique. En dépit d'affirmations de principe très nettes, la plupart des psychologues de l'école du « *Behaviorism* » ne s'en tiennent pas strictement aux termes de la méthode qu'ils préconisent. Ils laissent s'infiltrer dans leur terminologie certaines expressions et certains concepts qui ne peuvent avoir de sens que dans la

mesure où ils se réfèrent à un aspect d'expérience subjective. C'est en tant qu'observateurs humains, en effet, qu'ils définissent un comportement par son caractère « global »; l'unité de ce comportement, comme d'ailleurs celle de la « situation » qui le conditionne, n'existe que pour eux. Les concepts de tendance, d'effort, de recherche, de but, de besoin, si répandus dans la littérature actuelle des travaux de psychologie animale, font tous appel plus ou moins directement à l'une ou l'autre forme d'expérience immédiatement vécue : ils sont le témoignage de l'irruption de la méthode subjective dans le domaine de la psychologie du comportement. Est-ce un mal? Nous ne le pensons pas. Sous les réserves d'application du principe d'analogie notées plus haut, le procédé consistant à éclairer la conduite animale à la lumière de la conscience humaine, peut utilement compléter l'observation objective; les indications qu'il fournira concernant l'existence et la nature de phénomènes plus ou moins semblables à certains de ceux dont se compose notre vie intérieure n'auront assurément qu'une valeur limitée; mais, une connaissance approchée n'est-elle pas préférable à l'ignorance? L'analogie des conduites pèse de tout son poids sur nos interprétations; pourquoi en rejeter l'influence? Au nom de quel principe scientifique faudrait-il complètement « désanthropomorphiser » la psychologie animale? Du point de vue de la prévision de l'action, le langage de la pyschologie subjective sera d'ailleurs souvent le seul possible. Puisqu'il nous rend service, pourquoi ne pas l'employer, au moins jusqu'au moment où l'analyse objective nous permettra d'y substituer les termes d'un vocabulaire plus spécifique? Ne soyons pas trop exigeants; soyons-le d'autant moins que nos visées séparatistes n'ont certainement pas ici le droit d'être absolues.

Gérard de Montpellier.

Louvain.

CONTRIBUTION
A L'ÉTUDE DU « MIMÈME MANUEL »

INTRODUCTION

En 1923, M[lle] Angels Garriga a fait, au laboratoire de psychologie de Barcelone, quelques expériences, encore inédites, sur la mémoire des dessins (dessins noirs sur blanc). Il s'agissait de savoir si un dessin était retenu avec plus de facilité lorsqu'il était appris par la seule vision ou lorsqu'à la vision on joignait le geste manuel. Les expériences portèrent sur deux groupes de sujets : l'un de sept enfants, élèves d'une classe Montessori et l'autre de huit jeunes filles, étudiantes en psychologie. Les résultats ne furent pas très nets pour ce dernier groupe; par contre, les enfants parurent nettement avantagés par l'accompagnement du geste manuel.

Ces expériences étaient demeurées à l'état embryonnaire; il nous a paru intéressant de les reprendre. Ayant à donner un titre à notre étude, nous avons tout d'abord choisi le suivant : « Recherches expérimentales sur la contribution de l'image musculaire à la mémoire des formes ». Par image musculaire nous entendions l'ensemble des images qui correspondent aux sensations dues aux contractions musculaires ou aux mouvements d'une partie quelconque de l'organisme.

Mais, au cours de nos expériences, nous nous sommes aperçu que la notion d'image musculaire, ainsi comprise, n'exprimait pas l'objet précis de notre étude.

Supposez que, les yeux fermés, vous suiviez plusieurs fois de la main le contour d'un objet. Ce contour s'inscrit en vous grâce à une série de mouvements dont vous pouvez prendre conscience. Si maintenant, abandonnant l'objet, vous laissez rejouer dans vos muscles les mécanismes ainsi montés,

vous obtiendrez avec plus ou moins d'exactitude l'enregistrement manuel primitif et vous pourrez, en outre, percevoir ce que nous avons appelé une image musculaire.

Or, ce n'est pas cette image qui importe dans la mémoire des formes; c'est, au contraire, l'enregistrement manuel et son rejeu. Lorsqu'elle existe — ce qui n'arrive pas toujours — l'image musculaire est, tout au plus, un accessoire et un adjuvant.

Nous suivions alors les cours de M. Marcel Jousse à l'École d'Anthropologie et au Laboratoire de Rythmo-Pédagogie. Nous avons compris que le terme de « mimème manuel », employé par lui, offrait à la fois l'avantage d'être précis et celui de coïncider exactement avec l'objet de nos recherches.

« Pour tout observateur du dehors, dit M. Marcel Jousse, l'Homme est un complexus de Gestes. Nous appelons Gestes tous les mouvements qui s'exécutent dans le composé humain. Visibles ou invisibles, macroscopiques ou microscopiques, poussés ou esquissés, conscients ou inconscients, volontaires ou involontaires, ces Gestes n'en accusent pas moins la même nature essentiellement motrice. Ce n'est pas l'échelle de visibilité normale qui doit servir de base à l'étude objective de la Psycho-physiologie de la Gesticulation humaine. Cette échelle de visibilité est sans cesse variable, selon les agencements de nos lentilles grossissantes et selon la disposition plus ou moins ingénieuse de nos appareils enregistreurs et amplificateurs » (Jousse (M.), *Méthodologie de la psychologie du geste :* (I) *Le style manuel;* « Revue des Cours et Conférences », 15 mai 1931, p. 204).

Le mimème n'est qu'un ensemble de gestes ainsi entendus, ensemble complexe et synthétique que l'on peut considérer abstraction faite de l'élément conscient.

Les mimèmes se différencient suivant les parties de l'organisme qu'ils affectent. Lorsque nous regardons un dessin, nous montons en face de lui un système de gestes oculaires, en en suivant les contours et les lignes; c'est ce système que nous appelons mimème oculaire. De même, nous pouvons traduire le dessin en gestes manuels, en entendant par gestes manuels tous ceux qui s'expriment par la main et par le bras; nous l'enregistrons sous forme de mimème manuel. Ce

mimème comprend non seulement les gestes globaux par lesquels il nous est manifesté, mais encore la multitude des gestes de moindre amplitude qui le conditionnent. Lorsque nous le rejouons, nous obtenons de nouveau, d'une manière plus ou moins fidèle, l'ensemble gestuel primitif.

En fonction de ces données, l'objet de nos recherches se précise et s'éclaire; qu'étudions-nous, en effet, sinon la contribution du mimème manuel à la mémoire des formes?

Avant de rapporter en détail les résultats auxquels nous sommes parvenu, nous tenons ici à exprimer toute la reconnaissance que nous portons à ceux qui nous ont permis de mener à bien nos expériences : M. Georges Dwelshauvers et M. Marcel Jousse, dont les conseils éclairés et bienveillants nous ont soutenu durant tout notre travail.

PREMIÈRE PARTIE

Technique générale des expériences.

Nos recherches ont porté sur trois groupes de sujets :

1° un groupe de 13 adultes, étudiants en philosophie,
2° un groupe de 12 enfants normaux, tous, sauf un, dans leur neuvième année,
3° un groupe de 6 enfants déficients.

Voici en quoi ont consisté les expériences. Nous avons composé des séries de deux dessins que nous nous sommes efforcé de rendre équivalents par leur nombre d'éléments et par leur complexité. Chacun de ces dessins était présenté au sujet pendant un temps déterminé ; bien entendu, ce temps était le même pour les deux dessins d'une même série. Pour apprendre le premier dessin de chaque série (nous le désignerons par la lettre I), le sujet se tenait immobile; pour mémoriser le second (nous le désignerons par la lettre M), il s'efforçait, tout en le regardant, de le dessiner le plus exactement possible dans l'espace, avec sa main droite. Nous lui recommandions de ne pas se borner à en suivre les lignes d'un mouvement lent et continu, mais à le traduire en une série de mouvements précis, possédant chacun une unité. Ces mouvements étaient répétés tant que durait la présentation.

Dans les deux cas, le sujet devait, au bout d'un intervalle de dix secondes, reproduire de mémoire la figure qu'il venait d'enregistrer. Dans les expériences sur les déficients, nous n'avons pu empêcher des fluctuations de deux à trois secondes.

Le temps de reproduction n'a été noté que dans les expériences sur les adultes.

Les sujets étaient avertis que nous ne tenions pas compte du fini du tracé, mais des proportions, du nombre des éléments et des positions respectives de ceux-ci.

Dans les expériences sur les adultes et sur les enfants normaux, les dessins à apprendre étaient établis sur des rectangles de papier blanc de 200^{mm} × 155^{mm}. Ils étaient présentés à plat ou inclinés, en vue de la plus grande commodité du sujet, mais à une distance telle que celui-ci pût embrasser d'un seul coup d'œil la totalité de leur surface, de manière à réduire au minimum les mouvements oculaires.

Les expériences sur les déficients ayant été faites collectivement, les figures étaient tracées au tableau à une très grande échelle. Les enfants étaient répartis dans la classe sur une profondeur de 4^{m},50. Nous avons eu soin de nous assurer que tous voyaient bien.

Pour réduire au minimum le nombre d'erreurs possibles en raison de la seule inhabileté manuelle des sujets, nous avons fait enregistrer, non pas les formes d'objets réels, mais celles de dessins très simples, faciles à reproduire par conséquent. Tous nos sujets, enfants et adultes, étaient peu entraînés au dessin.

Voici l'échelle de correction que nous avons adoptée :

Tout d'abord, nous avons décomposé chaque figure en ses éléments et nous avons multiplié par deux le nombre de ceux-ci pour obtenir la valeur maxima attribuée au dessin.

En second lieu, nous avons retranché :

— 2 points pour chaque élément complètement déformé, pour chaque élément ajouté et pour chaque élément omis ;

puis, suivant l'importance de la faute,

— 1/2 point ou 1 point pour chaque faute de proportion,

— 1/2 point ou 1 point pour chaque déformation partielle,

— 1/2 point ou 1 point pour chaque erreur de position.

Un même élément pouvant présenter plusieurs fautes, nous avons additionné les points à retrancher pour chacune de celles-ci, sans toutefois dépasser un total de deux points.

DEUXIÈME PARTIE

Expériences sur des adultes.

Toutes ces expériences ont été faites au laboratoire de psychologie de l'Institut Catholique de Paris. Treize étudiants en philosophie y ont pris part.

I. Les dessins présentés.

Nous avons divisé en trois groupes les dessins que nous avons donnés à apprendre :

— le groupe A comprend les dessins directement significatifs ;

— le groupe B comprend les dessins constitués par un ensemble de formes géométriques simples ;

— le groupe C comprend les dessins résultant soit de la superposition de deux zigzags, soit de la réunion d'un certain nombre d'angles.

Les figures présentées sont reproduites ici réduites d'un tiers pour le groupe A et de moitié pour les groupes B et C.

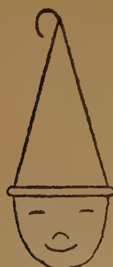
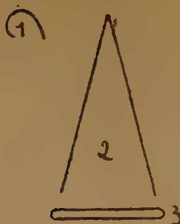
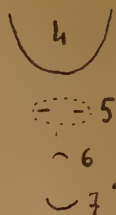
Le chiffre arabe placé au bas de chaque figure, à côté de la lettre I ou de la lettre M, indique, à l'intérieur du groupe, le numéro d'ordre de la série à laquelle le dessin appartient.

Nous indiquons, à la suite de chaque dessin, la manière dont il se décompose en éléments, la valeur maxima qui lui est attribuée et son temps de présentation.

Dans le groupe C, les véritables éléments sont les angles ; nous n'avons numéroté les côtés que pour la plus grande commodité du relevé.

Par exception, pour obtenir la valeur maxima de la première série de ce groupe, nous n'avons pas considéré les angles, mais les droites. Nous avons agi ainsi afin de ne pas exagérer la valeur de ces dessins. Nous avons accordé un point par droite.

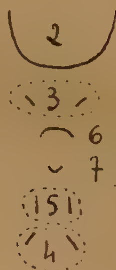
Groupe A

Dessin 1 I

Nombre de points attribué : 14
Temps de présentation : 45″

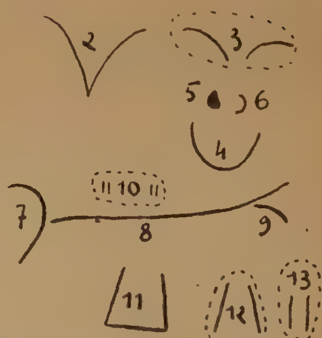




Dessin 1 M

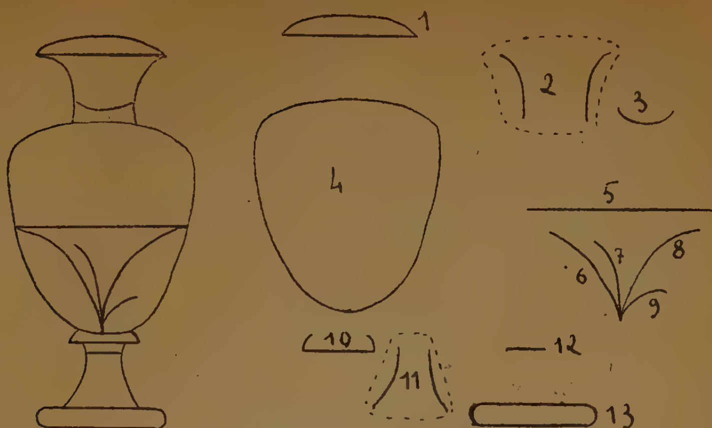
Nombre de points attribué : 14
Temps de présentation : 45″





Dessin 2 I

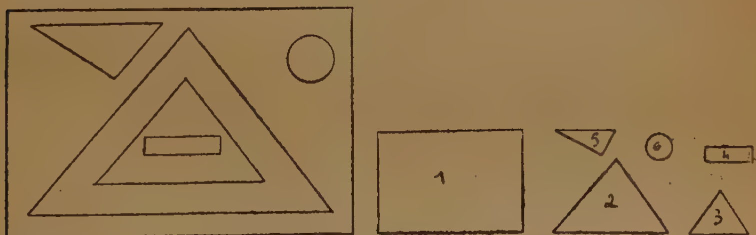
Nombre de points attribué : 26
Temps de présentation : 45″



Dessin 2 M

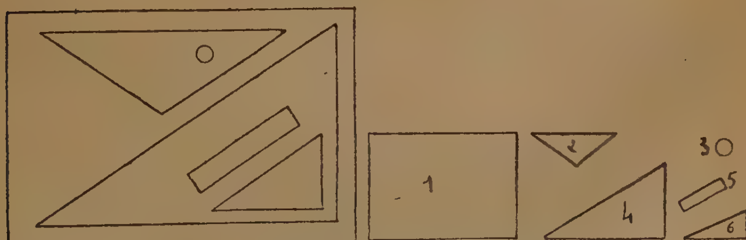
Nombre de points attribué : 26
Temps de présentation : 45″

Groupe B



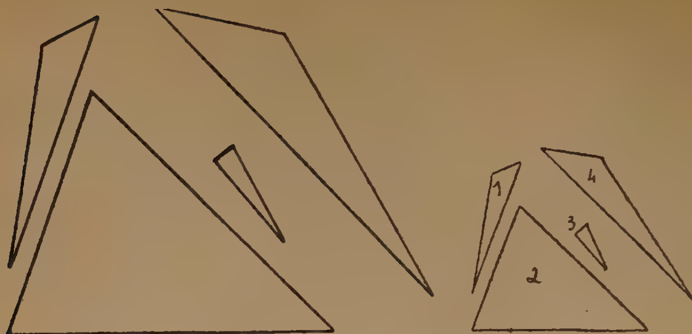
Dessin 1 I

Nombre de points attribué : 12
Temps de présentation : 30″



Dessin 1 M

Nombre de points attribué : 12
Temps de présentation : 30″



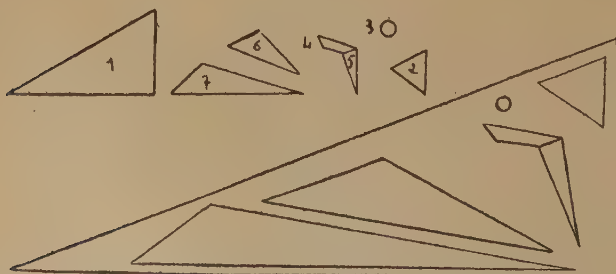
Dessin 2 I

Nombre de points attribué : 8
Temps de présentation : 30″



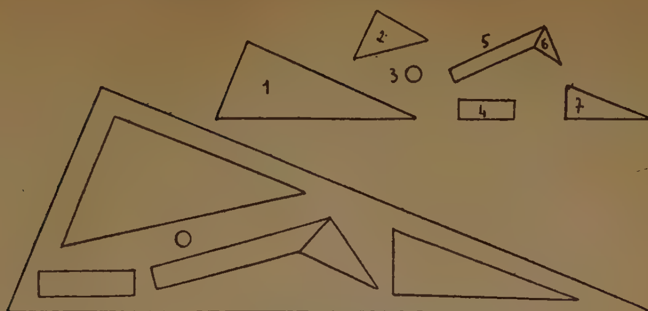
Dessin 2 M

Nombre de points attribué : 8
Temps de présentation : 30″



Dessin 3 I

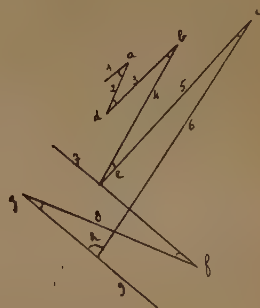
Nombre de points attribué : 14
Temps de présentation : 45″



Dessin 3 M

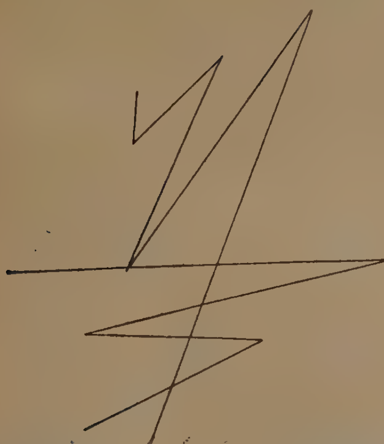
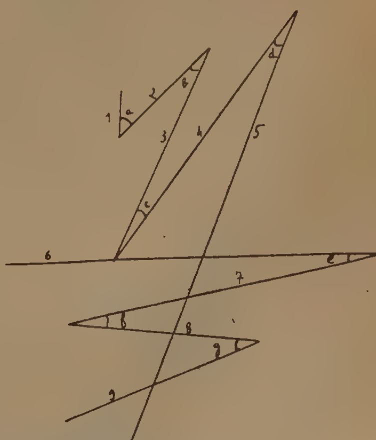
Nombre de points attribué : 14
Temps de présentation : 45″

Groupe C

Dessin I I

Nombre de points attribué : 9
Temps de présentation : 45″

Dessin I M

Nombre de points attribué : 9
Temps de présentation : 45″



Dessin 2 I

Nombre de points attribué : 10
Temps de présentation : 60″



Dessin 2 M

Nombre de points attribué : 10
Temps de présentation : 60″

II. Résultats des expériences.

Dans la colonne marquée G, nous avons mis le signe +, le signe — ou le signe = suivant que la reproduction était plus grande, plus petite ou de même grandeur que le dessin présenté. Nous n'avons pas mis ces indications pour les figures 3 I et 3 M du groupe B, parce que les feuilles mises à la disposition des sujets, n'en permettaient qu'une reproduction réduite (de 1/10e environ).

Dans la colonne marquée R, nous avons noté le temps de reproduction en secondes.

Nous avons noté :

— dans la colonne marquée P, le nombre de points à retrancher pour les fautes de proportion ;

— dans la colonne marquée F, le nombre de points à retrancher pour les déformations ;

— dans la colonne marquée P*o*, le nombre de points à retrancher pour les erreurs de position ;

— dans la colonne marquée O, le nombre de points à retrancher pour les omissions ;

— dans la colonne marquée A*j*, le nombre de points à retrancher pour les éléments ajoutés ;

— dans la colonne marquée T, le total des points à retrancher ;

— dans la colonne marquée V, le nombre de points attribué.

Dans « l'examen de la reproduction », les chiffres et les lettres désignent les éléments.

Dans le groupe C, nous avons compté ensemble les déformations et les fautes de proportion, parce qu'il était difficile de les distinguer les unes des autres.

Nous avons déterminé le rendement de chaque reproduction en calculant le pourcentage de sa valeur par rapport à la valeur maxima du dessin.

Nous donnerons plus loin le tableau de ces pourcentages.

Sujet G.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	6 et 7 trop grands — 7 déformé	+	100	1	1	0	0	0	2	12
1 M	Très bonne reproduction	=	110	0	0	0	0	0	0	14
2 I	3 complèment déformé — 7 déplacé — 4 omis	=	120	0	2	0,5	2	0	4,5	21,5
2 M	1, 2 et 10 un peu déformés — 12 omis	—	115	0	1,5	0	2	0	3,5	22,5

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	1 et 2 un peu déformés — 3 trop grand	=	110	0,5	1	0	0	0	1,5	10,5
1 M	2 et 5 trop grands	=	72	1	0	0	0	0	1	11
2 I	3 trop petit — 4 un peu déformé	=	81	0,5	0,5	0	0	0	1	7
2 M	2, 3 et 4 un peu déformés — 4 déplacé	=	81	0	1,5	0,5	0	0	2	6
3 I	4 déformé — 5 trop petit		60	0,5	1	0	0	0	1,5	12,5
3 M	7 trop grand — 2 trop petit — 2 et 6 un peu déformés — 3 omis		65	1	1	0	2	0	4	10

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	*a*, *b* et *c* trop grands — 4 trop petit — 7 mal placé.	=	38	2	0,5	0	0	2,5	6,5
1 M	3 trop court — 6 mal placé — 1 élément ajouté	=	72	0,5	0,5	0	2	3	6
2 I	*c* un peu déformé — 1 et 5 trop petits — 4 et 7 trop longs — *b* mal placé	=	100	2,5	0,5	0	0	3	7
2 M	*a*, *b* et *c* omis — *d* et *e* un peu déformés et mal placés	=	79	1	1	6	0	8	2

Mlle G. a l'impression d'avoir été gênée par le geste manuel. Elle n'a jamais eu recours à lui, d'une façon consciente, lors des reproductions.

Sujet H.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	2 un peu déformé — 6 mal placé — 1 élément ajouté.	=	25	0	0,5	0,5	0	2	3	11
1 M	6 un peu déformé — 7 complètement déformé — 5 mal placé.............	=	38	0	2,5	0,5	0	0	3	11
2 I	4 trop petit — 1 et 11 un peu déformés — 2, 5, 6 et 13 mal placés — 7 inversé	=	45	0,5	1	3	0	0	4,5	21,5
2 M	1, 2 et 10 trop grands — 11 trop large. — 4 trop petit — 3, 4, 10 et 11 un peu déformés — 6, 7, 8 et 9 complètement déformés — 12 omis	+	50	2,5	10	0	2	0	14,5	11,5

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	3 trop grand — 5 trop petit.	=	104	1	0	0	0	0	1	11
1 M	2 et 6 trop petits — 5 mal placé — 1 élément ajouté.	—	85	1	0	0,5	0	2	3,5	8,5
2 I	1 et 2 un peu déformés — 4 déformés — 1 et 3 mal placés.................	—	29	0	2	1	0	0	3	5
2 M	2 et 4 trop petits — 2 et 4 un peu déformés — 3 et 4 mal placés — 1 et 2 inversés	—	55	1	1	3	0	0	5	3
3 I	2, 4 et 5 trop petits — 4 et 5 un peu déformés — 6 complètement déformé — 3 mal placé — 7 omis.		45	1,5	3	0,5	2	0	7	7
3 M	7 trop petit — 1 et 2 déformés — 5 complètement déformé		55	0,5	4	0	0	0	4,5	9,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	c trop grand — 4 trop petit — 9 trop long.........	=	15	1,5	0	0	0	1,5	7,5
1 M	3 trop court.............	=	19	0,5	0	0	0	0,5	8,5
2 I	*a* et *b* un peu déformés — 2, 4, 6 et 7 trop courts — *c* et *d* mal placés.........	=	31	3	1	0	0	4	6
2 M	*a* et *e* un peu déformés — *c* et *d* complètement déformés — 4 trop court..	—	30	5,5	0	0	0	5,5	4,5

Mlle H. a une excellente mémoire visuelle. Le geste manuel l'a gênée, dit-elle, au cours de la mémorisation et elle s'est efforcée de l'oublier lors de la reproduction.

Sujet B.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	3 trop court.............	—	22	0,5	0	0	0	0	0,5	13,5
1 M	6 trop grand............	+	50	0,5	0	0	0	0	0,5	13,5
2 I	2 complètement déformé — 11 déformé — 12 et 13 mal placés.............	—	60	0	3	1	0	0	4	22
2 M	1 trop petit — 10 et 11 un peu déformés — 12 omis.	—	50	0,5	1	0	2	0	3,5	22,5

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	1, 4 et 5 un peu déformés..	—	53	0	1,5	0	0	0	1,5	10,5
1 M	2 trop petit.............	—	55	0,5	0	0	0	0	0,5	11,5
2 I	1, 2 et 3 un peu déformés..	—	40	0	1,5	0	0	0	1,5	6,5
2 M	2 et 3 un peu déformés — 3 inversé.............	—	26	0	1	1	0	0	2	6.
3 I	4 et 5 trop petits — 4 et 6 un peu déformés.......		56	1	1	0	0	0	2	12
3 M	1 un peu déformé — 3 omis.		69	0	0,5	0	2	0	2,5	11,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	3 trop court — 7 mal placé.	=	26	0,5	0,5	0	0	1	8
1 M	*f* un peu déformé..........	—	17	0,5	0	0	0	0,5	8,5
2 I	*b* déformé et mal placé — *c* très mal placé........	=	28	1	1,5	0	0	2,5	7,5
2 M	*d* un peu déformé et mal placé — 2 trop long.....	=	31	1	0,5	0	0	1,5	8,5

Le sujet B. a l'impression d'avoir été aidé, dans la mémorisation, par la présence du geste manuel; il considérait chaque dessin comme un certain ordre à suivre et il le voyait se construire progressivement devant ses yeux.

Sujet Br.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	P*o*	O	A*j*	T	V
1 I	6 complètement déformé — 2 mal placé..........	—	30	0	2	0,5	0	0	2,5	11,5
1 M	2 un peu déformé — 7 complètement déformé — 3 et 4 mal placés.........	=	24	0	2,5	1	0	0	3,5	10,5
2 I	1 et 2 un peu déformés — 6 déformé — 11, 12 et 13 complètement déformés — 10 mal placé — 4 omis — 1 élément ajouté....	—	63	0	8	0,5	2	2	12,5	13,5
2 M	2 et 11 trop petits — 4 un peu déformé — 3, 6, 7, 8, 9 mal placés — 1 élément ajouté	—	87	1	0,5	2,5	0	2	6	20

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	P*o*	O	A*j*	T	V
1 I	1 et 2 un peu déformés — 1 élément ajouté.......	—	70	0	1	0	0	2	3	9
1 M	5 trop petit — 1 un peu déformé — 2 déformé — 3 mal placé — 1 élément ajouté	—	65	0,5	1,5	0,5	0	2	4,5	7,5
2 I	2 et 3 un peu déformés — 1 mal placé............	—	86	1	0	0,5	0	0	1,5	6,5
2 M	2, 3 et 4 déformés — 2 inversé	—	65	0	3	1	0	0	4	4
3 I	4 et 5 un peu déformés — 7 complètement déformé — 2 inversé...........		135	0	3	1	0	0	4	10
3 M	7 déformé — 2 inversé....		51	0	1	1	0	0	2	12

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	P*o*	O	A*j*	T	V
1 I	*b* un peu déformé — 4 trop court — 6 et 9 trop longs.	—	18	2	0	0	0	2	7
1 M	3 trop court.............	—	20	0,5	0	0	0	0,5	8,5
2 I	*b* un peu déformé — 9 trop court — *c* inversé......	=	29	1	1	0	0	2	8
2 M	1 et 4 trop courts — 7 trop long — *c*, *d* et *f* mal placés	—	35	1,5	1,5	0	0	3	7

Le sujet Br. déclare que le geste manuel l'a aidé à retenir les formes en lui donnant l'impression de la continuité et de la vie. Il a conscience d'avoir été gêné dans ses reproductions par son manque d'entraînement au dessin.

Sujet D.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	2 un peu déformé — 6 mal placé	—	24	0	0,5	0,5	0	0	1	13
1 M	Bonne reproduction......	=	30	0	0	0	0	0	0	14
2 I	12 et 13 un peu déformés — 2, 3, 8 et 9 mal placés — 3 inversé..............	=	60	0	1	3	0	0	4	22
2 M	11 trop petit et un peu déformé — 5, 6, 7, 8 et 9 mal placés — 1, 2, 3, 12 et 13 omis............	=	45	0,5	0,5	2,5	10	0	13,5	12,5

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	2 un peu déformé.........	=	37	0	0,5	0	0	0	0,5	11,5
1 M	4 déformé — 5 mal placé — 1 élément ajouté — 2 trop petit	—	49	0,5	1	0,5	0	2	4	8
2 I	4 trop petit — 1 et 2 un peu déformés — 1 inversé — 4 déformé	—	37	0,5	2	1	0	0	3,5	4,5
2 M	3 un peu déformé — 2 déformé — 3 mal placé — 1 inversé...............	—	29	0	1,5	1,5	0	0	3	5
3 I	5 et 7 trop petits — 5 un peu déformé — 6 et 7 déformés..............		51	1	2,5	0	0	0	3,5	10,5
3 M	5 trop petit — 2 un peu déformé — 1 déformé — 3 mal placé — 7 inversé.		45	0,5	1,5	1,5	0	0	3,5	10,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	1 trop long — 6 trop court 7 mal placé.............	—	27	1	0,5	0	0	1,5	7,5
1 M	3 et 5 trop courts — 6 mal placé	—	20	1	0,5	0	0	1,5	7,5
2 I	*b* déformé — *c* un peu déformé — *e* un peu déformé — *b* et *c* mal placés — *d* inversé..............	=	30	2	2	0	0	4	6
2 M	*c* un peu déformé — 1 et 6 trop courts — *b* et *d* inversés.................	=	32	1,5	2	0	0	1,5	6,5

Nous n'avons pas d'introspection du sujet D.

Sujet F.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	6 mal placé.............	—	48	0	0	0,5	0	0	0,5	13,5
1 M	1 un peu déformé — 3 mal placé................	—	67	0	0,5	0,5	0	0	1	13
I 2	4 trop grand — 11 trop petit — 3 et 13 déformés — 2, 4, 5 et 6 mal placés. 7 omis................	=	145	1	2	2	2	0	7	19
2 M	6 très mal placé — 3, 7, 8 et 9 mal placés — 12 omis.	—	65	0	0	3	2	0	5	21

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	5 inversé...............	—	62	0	0	1	0	0	1	11
1 M	2 trop petit.............	—	65	0,5	0	0	0	0	0,5	11,5
2 I	2 trop grand — 3 trop petit — 3 déformé — 2 inversé.	=	65	1	1	1	0	0	3	5
2 M	2 un peu déformé — 1, 2, 3 et 4 inversés...........	=	56	0	0,5	4	0	0	4,5	3,5
3 I	4, 5 et 7 trop petits — 1 un peu déformé — 3, 4 et 5 mal placés — 4 inversé.		53	1,5	0,5	2,5	0	0	4,5	9,5
3 M	2 et 6 un peu déformés — 5 mal placé — 5 et 7 inversés.................		93	0	1	2,5	0	0	3,5	10,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	*e* trop ouvert — 7 trop court.	=	68	1	0	0	0	1	8
1 M	*b* et *d* trop ouverts — 4 trop court — 6 mal placé — *a* omis..............	=	60	1,5	0,5	2	0	4	5
2 I	*d* déformé — 9 trop court — *b* mal placé.........	=	44	1,5	0,5	0	0	2	8
2 M	*c* et *d* déformés — *b* un peu déformé — 2 trop long.	=	30	3	0	0	0	3	7

Le sujet F. à l'impression d'avoir été gêné par le geste manuel. Il a intellectualisé le plus possible les dessins qu'il a appris.

Sujet Go.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	1 un peu déformé — 7 déformé	—	17	0	1,5	0	0	0	1,5	12,5
1 M	1 et 2 un peu déformés...	+	20	0	1	0	0	0	1	13
2 I	3 complètement déformé — 7 déformé — 11 trop grand — 4 omis.......	=	36	0,5	3	0	2	0	5,5	20,5
2 M	1, 6, 7 et 10 déformés — 4 et 11 un peu déformés — 5, 8, 9 et 12 mal placés.	+	43	0	5	2	0	0	7	19

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	1 et 2 un peu déformés.....	=	26	0	1	0	0	0	1	11
1 M	2 trop petit — 1 un peu déformé — 3 mal placé — 5 omis................	=	23	0,5	0,5	0,5	2	0	3,5	8,5
2 I	1 un peu déformé — 4 déformé	=	22	0	1,5	0	0	0	1,5	6,5
2 M	2 et 3 un peu déformés....	=	30	0	1	0	0	0	1	7
3 I	5 trop petit — 1 et 5 un peu déformés..............		33	0,5	1	0	0	0	1,5	12,5
3 M	5 trop petit — 1 un peu déformé		31	0,5	0,5	0	0	0	1	13

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P-F	Po	O	Aj	T	V
1 I	*f* un peu déformé — 7 trop court	+	17	1	0	0	0	1	8
1 M	*d* un peu déformé.........	=	13	0,5	0	0	0	0,5	8,5
2 I	*d* complètement déformé — 4 trop court — *c* et *e* omis	=	20	2,5	0	4	0	6,5	3,5
2 M	*c* un peu déformé — 1 et 4 trop courts — *a* et *b* mal placés.................	=	10	1,5	1	0	0	2,5	7,5

Nous n'avons pas d'introspection du sujet Go.

Sujet Ha.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	2 et 3 un peu déformés....	=	9	0	1	0	0	0	1	13
1 M	5 mal placé...............	+	8	0	0	0,5	0	0	0,5	13,5
2 I	1, 2 et 3 un peu déformés — 11, 12 et 13 complètement déformés — 2 et 3 mal placés....................	—	110	0	7,5	1	0	0	8,5	17,5
2 M	1 et 2 trop petits — 1, 4 et 10 un peu déformés — 2 et 11 déformés — 6 complètement déformé — 7 8 et 9 mal placés — 12 omis..................	=	53	1	5,5	1,5	2	0	10	16

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	4 et 5 trop petits.........	—	24	1	0	0	0	0	1	11
1 M	2 trop petit — 1 et 4 un peu déformés — 5 très mal placé	—	33	0,5	1	1	0	0	2,5	9,5
2 I	1 et 3 un peu déformés — 2 inversé..............	—	24	0	1	1	0	0	2	6
2 M	4 trop petit — 3 un peu déformé — 4 mal placé...	—	13	0,5	0,5	0,5	0	0	1,5	6,5
3 I	4 et 5 trop petits — 1 et 7 un peu déformés		26	1	1	0	0	0	2	12
3 M	5 trop petit — 1 déformé — 2,5 et 6 un peu déformés		26	0 5	2,5	0	0	0	3	11

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P-F	Po	O	Aj	T	V
1 I	*c*, *e* et *f* un peu déformés — 3 et 5 trop courts........	+	24	2,5	0	0	0	2,5	6,5
1 M	*a*, *c*, *d*, et *f* un peu déformés — 4 beaucoup trop court — *g* mal placé — 1 élément ajouté...........	—	25	3	0,5	0	2	5,5	3,5
2 I	*c* un peu déformé — 6, 7 et 10 trop courts — *c* et *d* mal placés..............	—	28	2	1	0	0	3	7
2 M	*a* un peu déformé — 1,6 et 8 trop courts — *c* très mal placé	—	27	2	1	0	0	3	7

Le sujet Ha. a eu l'impression que le geste manuel l'a gêné. Il a appris les figures surtout par intellectualisation.

Sujet de M.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	6 un peu déformé — 3 mal placé..................	+	31	0	0,5	0,5	0	0	1	13
1 M	2 trop petit..............	+	37	0,5	0	0	0	0	0,5	13,5
2 I	1 et 2 complètement déformés — 3 déformé — 7 et 12 mal placés — 2 éléments ajoutés..........	—	82	0	5	1	0	4	10	16
2 M	1 6 et 8 trop petits — 1,10 et 11 un peu déformés — 12 omis................	—	100	1,5	1,5	0	2	0	5	21

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	1 et 5 un peu déformés — 5 inversé..............	—	53	0	1	1	0	0	2	10
1 M	2 complètement déformé — 6 trop grand...........	—	61	0,5	2	0	0	0	2,5	9,5
2 I	4 un peu déformé........	—	45	0	0,5	0	0	0	0,5	7,5
2 M	1 et 4 un peu déformés — 3 complètement déformé — 1 inversé...........	—	54	0	3	1	0	0	4	4
3 I	4 et 5 trop petits — 1,4 et 6 un peu déformés — 3 mal placé..............		64	1	1,5	0,5	0	0	3	11
3 M	2 et 5 un peu déformés....		59	0	1	0	0	0	1	13

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P-F	Po	O	Aj	T	V
1 I	*c* déformé — 4 et 7 trop courts.................	—	50	2	0	0	0	2	7
1 M	3 trop court.............	—	74	0,5	0	0	0	0,5	8,5
2 I	*a* et *b* un peu déformés — 6 et 10 trop courts — *b* mal placé — *c* et *d* très mal placés............	=	79	2	2,5	0	0	4,5	5,5
2 M	*a* un peu déformé — *b* et *d* déformés — 4, 8 et 10 trop courts — *d* inversé.	=	43	4	1	0	0	5	5

Le sujet de M. a l'impression que le geste manuel lui est indifférent. Pour reproduire les dessins, il s'est surtout servi de l'image visuelle.

Sujet N.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	2 un peu déformé........	=	20	0	0,5	0	0	0	0,5	13,5
1 M	5 mal placé..............	=	21	0	0	0,5	0	0	0,5	13,5
2 I	4 trop petit — 2, 7, 8 et 13 un peu déformés — 11 déformé	—	27	0,5	3	0	0	0	3,5	22,5
2 M	1 trop petit — 1 et 10 un peu déformés — 12 déformé	=	30	0,5	2	0	0	0	2,5	23,5

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	2 un peu déformé........	—	35	0	0,5	0	0	0	0,5	11,5
1 M	1 et 2 un peu déformés....	—	30	0	1	0	0	0	1	11
2 I	4 trop petit — 1 et 4 un peu déformés..............	—	27	0,5	1	0	0	0	1,5	6,5
2 M	2 trop grand — 2 et 3 un peu déformés — 3 inversé — 4 mal placé....	—	27	0,5	1	1,5	0	0	3	5
3 I	4 et 5 mal placés — 3 omis.		31	0	0	1	2	0	3	11
3 M	6 trop petit — 2 un peu déformé — 3 mal placé..		39	0,5	0,5	0,5	0	0	1,5	12,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	3 beaucoup trop court — 6 trop long...............	—	16	1,5	0	0	0	1,5	7,5
1 M	3 et 9 trop courts — 5 beaucoup trop court — 6 très mal placé..............	—	14	2	1	0	0	3	6
2 I	2 trop court — *c* mal placé — *d* omis..............	—	13	0,5	0,5	2	0	3	7
2 M	*c*, *d* et *e* un peu déformés — 1 trop long — 4 trop court. — *c* et *e* mal placés......	=	22	2,5	1	0	0	3,5	6,5

Le sujet N. a eu l'impression d'être gêné par le geste manuel. Il a surtout intellectualisé les figures qu'il a apprises.

Sujet R.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	6 complètement déformé — 4 mal placé — 7 omis...	—	21	0	2	0,5	2	0	4,5	9,5
1 M	6 un peu déformé........	—	21	0	0,5	0	0	0	0,5	13,5
2 I	4 trop grand — 1 un peu déformé — 3, 11, 12 et 13 complètement déformés — 2 et 8 mal placés — 7 omis................	=	50	0,5	8,5	1	2	0	12	14
2 M	2 trop petit — 4 trop grand — 3 un peu déformé — 11 inversé — 12 mal placé	=	57	1	0,5	1,5	0	0	3	23

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	3 trop grand — 5 trop petit et inversé	≠	50	1	0	1	0	0	2	10
1 M	Très bonne reproduction...	—	48	0	0	0	0	0	0	12
2 I	3 trop petit et un peu déformé	≠	38	0,5	0,5	0	0	0	1	7
2 M	4 un peu déformé — 1 et 4 mal placés............	—	30	0	0,5	1	0	0	1,5	6,5
3 I	5 déformé — 6 un peu déformé — 3, 4 et 5 mal placés		36	0	1,5	1,5	0	0	3	11
3 M	2 6 et 7 trop petits — 7 déformé		44	1,5	1	0	0	0	2,5	11,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	4 trop court..............	—	13	0,5	0	0	0	0,5	8,5
1 M	3 trop court — 6 mal placé.	—	15	0,5	0,5	0	0	1	8
2 I	*e* un peu déformé — 8 trop long — *b* mal placé — *c* inversé	=	43	1	1,5	0	0	2,5	7,5
2 M	*c*, *d* et *e* un peu déformés — 1 trop long — 4 trop court *c* et *e* mal placés.........	=	22	2,5	1	0	0	3,5	6,5

Le sujet R. a été plutôt gêné par le geste manuel. Il a l'impression que celui-ci aide à retenir le nombre des éléments, grâce au rythme du mouvement, mais non leur forme ou leur position.

Sujet S.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	6 un peu déformé.........	=	43	0,5	0	0	0	0	0,5	13,5
1 M	2 trop grand — 4 un peu déformé — 3 mal placé.	=	38	0,5	0,5	0,5	0	0	1,5	12,5
2 I	3 déformé — 2, 11, 12 et 13 complètement déformés — 5 et 6 mal placés — 2 éléments ajoutés......	+	68	0	9	1	0	4	14	12
2 M	2 trop petit — 2 déformé — 4 un peu déformé — 5 et 6 mal placés — 3, 7, 9, 10 et 12 omis.............	—	65	0,5	1,5	1	10	0	13	13

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	6 trop grand — 1 un peu déformé	—	58	0,5	0,5	0	0	0	1	11
1 M	5 et 6 trop grands — 4 un peu déformé — 3 mal placé — 5 très mal placé.	—	51	1	0,5	1,5	0	0	3	9
2 I	1, 2, 3 et 4 un peu déformés — 4 mal placé.........	—	68	0	2	0,5	0	0	2,5	5,5
2 M	2 un peu déformé — 3 et 4 déformés — 2 inversé — 1 élément ajouté.......	—	43	0	2,5	1	0	2	5,5	2,5
3 I	5 et 6 trop petits — 1 complètement déformé — 4 un peu déformé — 3 mal placé		36	1	2,5	0,5	0	0	4	10
3 M	5 trop petit — 1 un peu déformé — 5 mal placé....		33	0,5	0,5	0,5	0	0	1,5	12,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	3, 5 et 6 trop courts......	—	30	1,5	0	0	0	1,5	7,5
1 M	4 et 5 trop courts — *f* un peu déformé — *e*, *f* et *g* inversés................	—	33	1,5	3	0	0	4,5	4,5
2 I	5, 6 et 7 trop courts — *b* un peu déformé — *b*, *c* et *d* mal placés.............	=	42	2	1,5	0	0	3,5	6,5
2 M	*a* et *b* un peu déformés — 1, 3, 5 et 10 trop courts *b* et *d* mal placés.......	—	28	3	1	0	0	4	6

Le sujet S. a eu l'impression d'être gêné par le geste manuel dans son travail de mémorisation; il s'efforçait de l'oublier lors des reproductions.

Sujet V.

Groupe A.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	3 trop petit — 5 mal placé.	=	30	0,5	0	0,5	0	0	1	13
1 M	1 un peu déformé — 7 complètement déformé — 5 mal placé..............	=	27	0	2,5	0,5	0	0	3	11
2 I	3 trop petit — 1 un peu déformé — 3 et 7 déformés — 11, 12, 13 et 14 complètement déformés — 3, 5 et 6 mal placés — 3, 4 et 9 omis.........	—	60	0,5	10,5	1,5	6	0	18,5	7,5
2 M	1 trop petit — 1 et 4 un peu déformés — 2 et 11 déformés — 6, 7, 8, 9 et 12 omis..................	=	87	0,5	3	0	10	0	13,5	12,5

Groupe B.

	Examen de la reproduction	G	R	P	F	Po	O	Aj	T	V
1 I	1 un peu déformé........	=	53	0	0,5	0	0	0	0,5	11,5
1 M	2 trop petit et un peu déformé — 5 et 6 omis....	+	66	0,5	0,5	0	4	0	5	7
2 I	2 trop petit — 1 et 4 un peu déformés — 3 et 4 mal placés............	—	68	0,5	1	1	0	0	2,5	5,5
2 M	3 un peu déformé — 4 déformé — 1 mal placé — 3 inversé..............	—	47	0	1,5	1,5	0	0	3	5
3 I	1 déformé — 5 et 6 un peu déformés — 3 mal placé.		65	0	2	0,5	0	0	2,5	11,5
3 M	5 trop petit — 2 un peu déformé — 5 mal placé....		63	0,5	0,5	0,5	0	0	1,5	12,5

Groupe C.

	Examen de la reproduction	G	R	P–F	Po	O	Aj	T	V
1 I	4 et 6 trop courts — *f* un peu déformé — 6 très mal placé..............	+	65	1,5	1	0	0	2,5	6,5
1 M	3 et 5 trop courts — *g* un peu déformé — 6 très mal placé — 1 élément ajouté	—	24	1,5	1	0	2	4,5	4,5
2 I	10 trop court — *b* et *c* complètement déformés — *d* inversé..............	—	43	4,5	1	0	0	5,5	4,5
2 M	1 trop court — 7 trop long — *a*, *b* et *d* mal placés — *c* omis.................	=	28	1	1,5	2	0	4,5	5,5

Durant les premières expériences, le sujet V. a eu l'impression d'être gêné par le geste manuel; ensuite, il en a pris l'habitude, mais il ne croit pas en avoir retiré une aide positive pour la mémorisation des formes. Il avait très peu d'images visuelles et procédait surtout par intellectualisation.

III. Examen des résultats.

1. *La contribution du mimème manuel à la mémoire des formes.*

Nous allons d'abord reproduire ici le tableau des pourcentages des valeurs attribuées aux reproductions de chaque sujet.

TABLEAU I.

Groupe A.

DESSINS	G.	H.	B.	Br.	D.	F.	Go.	Ha.	deM	N.	R.	S.	V
1 I	85,7	78,5	96,4	82,1	92,8	96,4	89,2	92,8	92,8	96,4	67,8	96,4	92,8
1 M.......	100	78,5	96,4	75	100	92,8	92,8	96,4	96,4	96,4	96,4	89,2	78,5
2 I........	82,6	82,6	84,6	51,9	84,6	73	78,8	67,3	61,5	86,5	53,8	46,1	28,8
2 M.......	86,5	44,2	86,5	76,9	48	80,7	73	61,5	80,7	90,3	88,4	50	48
Groupe B.													
1 I........	87,5	91,6	87,5	75	95,8	91,6	91,6	91,6	83,3	95,8	83,3	91,6	95,8
1 M.......	91,6	70,8	95,8	62,5	66,6	95,8	70,8	79,1	79,1	91,6	100	75	58,3
2 I........	87,5	62,5	81,2	81,2	56,2	62,5	81,2	75	93,7	81,2	87,5	68,7	68,7
2 M.......	75	37,5	75	50	62,5	43,7	87,5	81,2	50	62,5	81,2	31,2	62,5
3 I........	89,2	50	85,7	71,4	75	67,8	89,2	85,7	78,5	78,5	78,5	71,4	82,1
3 M.......	71,4	67,8	82,1	85,7	75	75	92,8	78,5	92,8	89,2	82,1	89,2	89,2
Groupe C.													
1 I........	72,2	83,3	88,8	77,7	83,3	88,8	88,8	72,2	77,7	83,3	94,4	83,3	72,2
1 M.......	66,6	94,4	94,4	94,4	83,3	55,5	94,4	38,8	94,4	66,6	88,8	50	50
2 I........	70	60	75	80	60	80	35	70	55	70	75	65	45
2 M.......	20	45	85	70	65	70	75	70	50	65	65	60	55

Calculons maintenant, pour chaque série et pour chaque groupe, les différences de rendement. Nous désignerons par le signe + les séries où le rendement a augmenté lorsqu'est intervenu le mimème manuel, par le signe — celles où il a, au contraire, diminué et par le signe = celles où il n'a pas changé.

Nous obtenons le tableau suivant :

TABLEAU II.

	Séries	G.	H.	B.	Br.	D.	F.	Go.	Ha.	de M.	N.	R.	S.	V.
Groupe A...	1	+ 14,3	=	=	— 7,1	+ 7,2	— 3,6	+ 3,6	+ 3,6	+ 3,6	=	+ 28,6	— 7,2	— 14,3
	2	+ 3,9	— 38,4	+ 1,9	+ 25	— 36,6	+ 7,7	— 5,8	— 5,8	+ 19,2	+ 3,8	+ 34,6	+ 3,9	+ 19,2
Groupe B...	1	+ 4,1	— 20,8	+ 8,3	— 12,5	— 29,2	+ 4,2	— 20,8	— 12,5	— 4,2	— 4,2	+ 16,7	— 16,6	— 37,5
	2	— 12,5	— 25	— 6,2	— 31,2	+ 6,3	— 18,8	+ 6,3	+ 6,2	— 43,7	— 18,7	— 6,3	— 37,5	— 6,2
	3	— 17,8	+ 17,8	— 3,6	+ 14,3	=	+ 7,2	+ 3,6	— 7,2	+ 14,3	+ 10,7	+ 3,6	+ 17,8	+ 7,1
Groupe C...	1	— 5,6	+ 11,1	+ 5,6	+ 16,7	=	— 33,3	+ 5,6	— 33,4	+ 16,7	— 16,7	— 5,6	— 33,3	— 22,2
	2	— 50	— 15	+ 10	— 10	+ 5	— 10	+ 40	=	— 5	— 5	— 10	— 5	+ 10

A première vue, ce tableau semble assez déconcertant. Dans chaque série, le résultat de l'expérience où entre le mimème manuel est tantôt supérieur et tantôt inférieur au résultat de l'expérience où il n'intervient pas; de plus, aucun sujet n'a obtenu exclusivement des + ou des —.

Avant de poursuivre l'examen de ces données, il importe de faire ici quelques remarques. Tout d'abord, pour apprendre les formes que nous leur avons présentées, les étudiants en philosophie, qui se sont prêtés à nos expériences, les ont beaucoup intellectualisées. Or, il est possible et même probable, qu'en dehors de toute action du mimème manuel, le degré de perfection de cette intellectualisation n'ait pas toujours été le même pour les deux dessins qui constituent une série ; il a donc pu se produire des différences de rendement, qui ont une cause étrangère à celle que nous voulons étudier.

En second lieu, malgré tout le soin et toute la précision que nous avons apportés à la correction des reproductions, il serait chimérique de prétendre que les valeurs attribuées par nous soient parfaitement objectives ; des erreurs sont à craindre.

Par ailleurs, ces erreurs, même légères, peuvent entraîner des variations de rendement relativement considérables, de l'ordre de 6 à 9 %, car, dans le pourcentage, elles se trouvent multipliées par un coefficient assez élevé.

En fonction de toutes ces données, nous conviendrons de ne considérer comme significatives que les différences de rendement supérieures à 10 %.

Nous allons maintenant, à partir du tableau II, établir pour chaque sujet la somme algébrique des différences de rendement.

Tableau III.

	G.		H.		B.		Br.		D.		F.		Go.		Ha.	
	+ 22,3	— 85,9	+ 28,9	— 99,2	+ 25,8	— 9,8	+ 56	— 60,8	+ 18,5	— 65,8	+ 19,1	— 65,7	+ 59,1	— 26,6	+ 9,8	— 58,4
Somme ...	— 63,6		— 70,3		+ 16		— 4,8		— 47,3		— 46,6		+ 32,5		— 49,1	

	de M.		N.		R.		S.		V.	
	+ 53,8	— 52,9	+ 14,5	— 44,6	+ 83,5	— 21,9	+ 21,7	— 99,6	+ 36,3	— 80,2
Somme....	+ 0,9		— 30,1		+ 61,6		— 77,9		— 43,9	

Les données de ce tableau sont assez nettes. Elles nous permettent de distinguer trois groupes parmi les sujets.

Un premier groupe comprend B., Go., et R. Ces trois sujets, surtout R., témoignent, semble-t-il, d'une aide appréciable apportée par le mimème manuel dans l'ensemble des expériences où il est intervenu.

Un deuxième groupe comprend Br. et de M. A ne considérer que la somme globale, on serait tenté de dire que le mimème manuel leur a été indifférent, mais il faudrait alors expliquer leurs fortes variations de rendement, tantôt en plus et tantôt en moins.

Un troisième groupe réunit enfin les huit sujets qui restent, c'est-à-dire : G., H., D., F., Ha., N., S., et V. Ici, le mimème manuel paraît avoir occasionné, d'une façon générale, une gêne assez indiscutable.

Dans le tableau III, nous avons relevé séparément la somme des + et celle des —. Calculons maintenant, pour chaque sujet la différence de rendement moyenne, d'une part pour l'ensemble des séries dans lesquelles le rendement a augmenté lorsqu'est intervenu le mimème manuel et, d'autre part, pour l'ensemble des séries dans lesquelles le rendement a, au contraire, diminué.

Nous obtenons le tableau suivant :

Tableau IV.

	G.	H.	B.	Br.	D.	F.	Go.
+	+ 7,4	+ 14,5	+ 6,4	+ 18,6	+ 6,2	+ 6,4	+ 11,8
—	— 21,5	— 25	— 4,4	— 15,2	— 32,9	— 16,4	— 13,3

	Ha.	de M.	N.	R.	S.	V.
+	+ 4,9	+ 13,4	+ 7,2	+ 20,9	+ 10,8	+ 12,1
—	— 14,7	— 17,6	— 11,1	— 7,3	— 20	— 43,9

Ces résultats confirment, dans l'ensemble, ceux auxquels nous étions parvenu après l'examen du tableau III.

Dans le premier groupe de sujets, B. n'obtient qu'une

différence moyenne de + 6, 4 en faveur du mimème manuel, ce qui est peu, surtout si l'on considère que B. a obtenu dans une série une différence de rendement nulle, dont nous ne pouvons tirer, par conséquent, aucune indication positive. Go. présente lui aussi des moyennes assez déconcertantes ; il faut noter cependant que dans cinq séries sur sept, il accuse un avantage en faveur du mimème manuel et que la différence de — 20,8, qu'il a fournie dans la série 1 du groupe B, est peut-être anormale. Seul R. confirme pleinement nos précédentes conclusions.

Dans le deuxième groupe, les différences moyennes de Br. et de M. ne nous permettent pas de résoudre les difficultés soulevées par l'examen du tableau III.

Dans le troisième groupe, les huit sujets obtiennent des différences négatives appréciables allant de — 11,1 à — 43,9; au contraire, leurs différences positives sont beaucoup plus faibles : cinq sont inférieures à 10 % et, par conséquent, ne sauraient être considérées comme significatives ; les autres sont de + 10,8, de + 12,1 et de + 14,5, mais ne permettent pas de conclure d'une façon nette, qu'il y a eu dans certaines expériences une aide apportée par le mimème manuel.

Essayons de résumer les constatations que nous venons de faire. Tout d'abord, aucun sujet, semble-t-il, n'a été constamment aidé ou constamment gêné par la présence du mimème. De plus, tous les sujets présentent une ou plusieurs séries pour lesquelles la différence de rendement est nulle ou si petite qu'on peut la considérer comme telle ; l'adjonction du mimème a donc été sans effet, à supposer, bien entendu, que les autres conditions n'aient pas changé. Lorsque l'on rencontre des différences considérables, elles sont presque toujours négatives ; un seul sujet R. semble vraiment faire exception à cette règle.

Pour la majorité des étudiants qui se sont prêtés à nos expériences, l'adjonction du mimème manuel paraît donc n'avoir contribué à peu près en rien à la mémoire des formes, mais, au contraire, avoir produit souvent une gêne réelle et avoir entraîné une diminution sensible du rendement. Telle est la conclusion d'ensemble qui se dégage de nos recherches et telle est également l'impression générale des sujets.

2. *La grandeur des reproductions.*

Au point de vue de la grandeur des reproductions, aucune tendance générale ne semble pouvoir être décelée, si ce n'est, peut-être, celle de reproduire en plus petit les dessins du groupe B. (Nous parlons des dessins des deux premières séries, puisque ceux de la troisième ont toujours été reproduits moins grands, pour la raison que nous avons indiquée).

TROISIÈME PARTIE

Expériences sur des enfants normaux.

Ces expériences ont été faites dans un établissement d'enseignement secondaire

Elles ont porté sur douze enfants de la classe de septième. Tous étaient dans leur neuvième année, sauf l'un d'eux, D. qui avait douze ans. Nous avons choisi ces enfants en dehors de toute considération d'ordre scolaire ; nous avons simplement pris les sujets les moins intimidables, de manière à opérer dans les meilleures conditions.

Dans ces expériences, nous avons suivi la technique générale que nous avons déjà indiquée.

I. Les dessins présentés.

Nous avons fait apprendre deux séries de dessins dont nous donnons ci-dessous une reproduction réduite du tiers pour la première série et de moitié pour la seconde série.

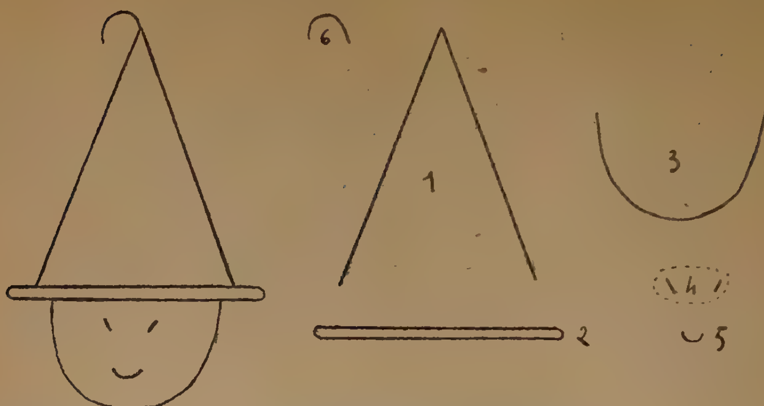
Comme précédemment, nous désignerons chaque figure par la lettre I ou par la lettre M et nous indiquerons la suite des éléments dont elle est composée.

Première Série



Dessin 1 I

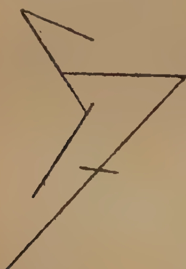
Nombre de points attribué : 12.
Temps de présentation 30".

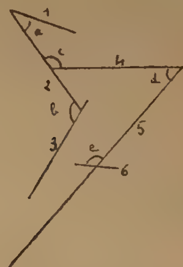


Dessin 1 M

Nombre de points attribué : 12.
Temps de présentation : 30″.

Deuxième Série

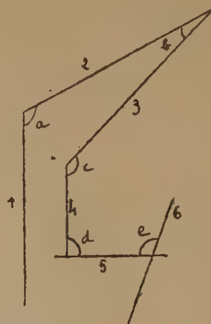




Dessin 2 F

Nombre de points attribué : 10.
Temps de présentation : 45″.





Dessin 2 M

Nombre de points attribué : 10.
Temps de présentation : 60″.

II. Résultats des expériences.

Nous employons ici les mêmes abréviations que dans le relevé des expériences faites sur les adultes.

Pour les reproductions de la deuxième série, nous avons réuni les fautes de forme et celles de proportion, parce qu'il était difficile de les distinguer les unes des autres.

Sujet A.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	*Aj*	T	V
1	I	3 mal placé — 2 un peu déformé — 1 élément ajouté	+	0	0,5	0,5	0	2	3	9
1	M	5 un peu déformé — 3 et 4 mal placés — 1 élément ajouté...........	=	0	0,5	1	0	2	3,5	8,5
2	I	*d* un peu déformé — *a* et *c* inversés...........	=	0,5		2	0	0	2,5	7,5
2	M	*a* un peu déformé — 1 trop court — 4 trop long — 5 mal placé............	=	1,5		0,5	0	0	2	8

Sujet B.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	*Aj*	T	V
1	I	6 trop petit — 1 un peu déformé — 3 complètement déformé........	—	0,5	2,5	0	0	0	3	9
1	M	1 trop petit...............	—	0,5	0	0	0	0	0,5	11,5
2	I	5 trop court — *a* déformé — *c* très mal placé......	—	1,5		1	0	0	2,5	7,5
2	M	*b* un peu déformé — 5 trop long....................	=	1		0	0	1	0	9

Sujet D.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	*Aj*	O	T	V
1	I	1 et 2 un peu déformés — 2 et 4 mal placés.......	—	0	1	1	0	0	2	10
1	M	5 un peu déformé — 4 mal placé — 2 omis — 1 élément ajouté...........	=	0	0,5	0,5	2	2	5	7
2	I	4 trop court — 2 mal placé — *b* omis.............	—	0,5		0,5	2	0	3	7
2	M	1 trop court — *a* un peu déformé — *e* déformé — 5 mal placé — 1 élément ajouté..................	—	2		0,5	0	2	4,5	5,5

Sujet Dev.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	2 déformé — 3 et 5 complètement déformés — 6 inversé.	—	0	5	1	0	0	6	6
1	M	6 un peu déformé.........	—	0	0,5	0	0	0	0,5	11,5
2	I	5 trop court — 2 et 6 mal placés — *a* omis.........	—	0,5		1	2	0	3,5	6,5
2	M	2 trop court — 5 trop long — *c* un peu déformé — 5 mal placé............	—	1,5		0,5	0	0	2	8

Sujet F.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	5 trop long — 3 et 4 compltèement déformés — 6 mal placé..............	=	0,5	4	0,5	0	0	5	7
1	M	6 un peu déformé — 1 mal placé	—	0	0,5	0,5	0	0	1	11
2	I	4 trop long — *b* un peu déformé — 6 mal placé — *c* omis................	—	1		0,5	2	0	3,5	6,5
2	M	*b* et *e* un peu déformé — 5 mal placé............	—	1		0,5	0	0	1,5	8,5

Sujet Fo.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	2 trop grand — 3 et 4 complètement déformés — 2 mal placé — 6 très mal placé.	=	0,5	4	1,5	0	0	6	6
1	M	1 beaucoup trop petit et un peu déformé — 4 complètement déformé — 3 mal placé.............	—	1	2,5	0,5	0	0	4	8
2	I	*a b c* et *d* complètement déformés..............	—	8		0	0	0	8	2
2	M	*b* un peu déformé — *a, c* et *d* complètement déformés	—	6,5		0	0	0	6,5	3,5

Sujet H.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	2 trop petit et mal placé..	—	0,5	0	0,5	0	0	1	11
1	M	4 mal placé...............	=	0	0	0,5	0	0	0,5	11,5
2	I	*b*, *c*, *d* et *e* omis..........	=	0		0	8	0	8	2
2	M	1 et 6 trop courts — *e* déformé	=	2		0	0	0	2	8

Sujet J.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	2 mal placé..............	—	0	0	0,5	0	0	0,5	11,5
1	M	1 trop petit et un peu déformé.	—	0,5	0,5	0	0	0	1	11
2	I	*c*, *d* et *e* omis.............	=	0		0	6	0	6	4
2	M	6 trop court — *b* complètement déformé — 5 mal placé — *c* omis.........	—	2,5		0,5	2	0	5	5

Sujet M.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	2 déformé — 3 et 5 un peu déformés — 2 mal placé — 3 très mal placé — 1 élément ajouté.........	=	0	2	1,5	0	2	5,5	6,5
1	M	1 beaucoup trop petit — 1 et 2 un peu déformés..	—	1	1	0	0	0	2	10
2	I	4 trop long — *d* un peu déformé	—	1		3,5	0	0	4,5	5,5
2	M	3 mal placé — *a*, *b* et *c* inversés — 5 et 6 mal placés *c* omis...............	≐	0		1	2	3	3	7

Sujet Mi.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	1 un peu déformé — 3, 4 et 5 complètement déformés — 2 mal placé.....	=	0	6,5	0,5	0	0	7	5
1	M	4 complètement déformé — 1 et 2 mal placés — 1 élément ajouté.......	=	0	2	1	0	2	5	7
2	I	*a* inversé — *b*, *c* et *d* omis..	=	0		1	6	0	7	3
2	M	*a* et *b* omis — *c* un peu déformé — 5 mal placé...	=	0'5		0,5	4	0	5	5

Sujet S.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	1 trop petit — 2 un peu déformé — 2 et 4 mal placés	=	0,5	0,5	1	0	0	2	10
1	M	1 trop petit — 6 un peu déformé — 4 complètement déformé	=	0,5	2,5	0	0	0	3	9
2	I	3 beaucoup trop court — *a* un peu déformé..........	=	1,5		0	0	0	1,5	8,5
2	M	*b* omis — 6 mal placé.....	=	0		0,5	2	0	2,5	7,5

Sujet V.

Série		Examen de la reproduction	G	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	3 mal placé..............	—	0	0	0,5	0	0	0,5	11,5
1	M	Très bonne reproduction..	=	0	0	0	0	0	0	12
2	I	4 et 5 trop courts — 2 très mal placé.............	—	1		1	0	0	2	10
2	M	6 trop court.............	—	0,5		0	0	0	0,5	9,5

III. Examen des résultats.

1. *La contribution du mimème manuel à la mémoire des formes.*

Nous allons d'abord déterminer le rendement de chaque reproduction en établissant le pourcentage de sa valeur par rapport au nombre de points maximum attribué au dessin.

Voici le tableau d'ensemble des rendements :

Tableau I.

		A.	B.	D.	Dev	F.	Fo.	H.	J.	M.	Mi.	S.	V.
Série 1.....	I	75	75	83,3	50	58,3	50	91,6	95,8	54,1	41,6	83,3	95,8
	M	70,8	95,8	58,3	95,8	91,6	66,6	95,8	91,6	83,3	58,3	75	100
Série 2....	I	75	75	70	65	65	20	20	40	55	30	85	80
	M	80	90	55	80	85	35	80	50	70	50	75	95

Ce tableau est, par lui-même, très significatif; des douze enfants examinés, huit présentent une augmentation de rende-

ment dans les deux expériences où est intervenu le mimème manuel ; deux ont obtenu, au contraire, un rendement moindre et deux ont fourni des résultats de sens opposés.

Calculons maintenant les différences de rendement, en continuant à nous servir des signes + et —, et faisons-en, pour chaque sujet, la somme algébrique.

Nous obtenons le tableau suivant :

Tableau II.

	A.	B.	D.	Dev.	F.	Fo.	H.	J.	M.	Mi.	S.	V.
Série 1.	— 4,2	+ 20,8	— 25	+ 45,8	+ 33,3	+ 16,6	+ 4,2	— 4,2	+ 29,2	+ 16,7	— 8,3	+ 4,2
Série 2.	+ 5	+ 15	— 15	+ 15	+ 20	+ 15	+ 60	+ 10	+ 15	+ 20	— 10	+ 15
Somme.	+ 0,8	+ 35,8	— 40	+ 60,8	+ 53,3	+ 31,6	+ 64,2	+ 5,8	+ 44,2	+ 36,7	— 18,3	+ 19,2

Sur les huit sujets qui n'ont que des différences positives, six ont les deux différences supérieures à + 15; quant aux deux autres, il ne faut pas se méprendre sur leur cas; la différence de + 4,2 qu'ils présentent chacun dans la première série provient simplement de ce qu'ils ont déjà fourni un excellent rendement dans l'expérience où le mimème manuel n'est pas intervenu; la série était trop facile pour eux. Nous pouvons donc considérer toutes les différences positives comme étant significatives.

D. et S. présentent deux différences négatives. Celles de D. sont nettes; celles de S. le sont beaucoup moins.

Quant à A. et à J., leurs différences de rendement, de sens opposés, sont trop petites pour permettre de conclure soit à une aide, soit à une gêne apportée par la présence du mimème manuel.

Si nous calculons maintenant, pour les sujets ayant fourni des différences de rendement de même sens, les différences de rendement moyennes, les chiffres obtenus confirment ce que nous venons de dire.

TABLEAU III : différences de rendement moyennes.

A.	B.	D.	Dev.	F.	Fo.	H.	J.	M.	Mi.	S.	V.
»	+ 17,9	— 20	+ 30,4	+ 26,6	+ 15,8	+ 32,1	»	+ 22,1	+ 18,3	— 9,1	+ 9,6

Comme nous l'avons déjà dit, il ne faut pas se méprendre sur l'ordre de grandeur de la différence moyenne de V. Quant à la différence de rendement de + 4,2, obtenue par H. dans la première série, elle a été compensée par une différence beaucoup plus importante dans la seconde série.

Nous pouvons conclure : des douze enfants examinés, huit paraissent nettement aidés par le mimème manuel pour mémoriser les formes; un seul, D., paraît gêné d'une façon appréciable; quant aux trois autres : A., J. et S., la présence du mimème semble leur être indifférente.

2. *La grandeur des reproductions.*

D'une façon générale, on peut dire qu'A., H., M. et S. reproduisent les dessins à la même échelle; que B., D., Dev., F., Fo., J., et V. les reproduisent plus petits. Aucun des enfants ne les reproduit plus grands. On ne peut rien dire de précis au sujet de M.

QUATRIÈME PARTIE

Expériences sur des enfants déficients.

Ces expériences ont été faites dans une école d'arriérés de la banlieue parisienne. Elles ont porté sur six enfants déficients de neuf à quatorze ans.

Nous avons suivi la technique que nous avons déjà indiquée.

I. Les dessins présentés.

Nous avons fait apprendre quatre séries de deux dessins.

La première et la deuxième séries sont celles que nous avons employées dans les expériences sur les enfants normaux.

La troisième et la quatrième sont empruntées aux expériences sur les adultes (première série du groupe B et première série du groupe C).

II. Résultats des expériences.

Huguette

Série		Examen de la reproduction	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	6 mal placé............	0	0	0,5	0	0	0,5	11,5
1	M	1 un peu déformé —4 mal placé — 6 inversé....	0	0,5	1,5	0	0	2	10
2	I	*c* déformé — *d* un peu déformé...............	1,5		0	0	0	1,5	8,5
2	M	*b* déformé — 5 mal placé — *c* inversé.........	1		1,5	0	0	2,5	7,5
3	I	2 trop petit — 5 mal placé.	0,5	0	0,5	0	0	1,	11
3	M	2 mal placé — 4 omis...	0	0	0,5	2	0	2,5	9,5
4	I	2 et 4 trop petits — *e* très mal placé — 1 élément ajouté..............	1		1	0	2	4	5
4	M	3 et 5 trop petits.......	1		0	0	0	1	8

Huguette est une enfant arriérée de 12 ans. Ses reproductions sont de grandeur moyenne (nous entendons par reproduc-

tions de grandeur moyenne celles dont la plus grande dimension est de 6 à 9^{cm}).

Simone

Série		Examen de la reproduction	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	2 mal placé — 5 complètement déformé......	0	2	0,5	0	0	2,5	9,5
1	M	1 un peu déformé — 4 mal placé — 6 inversé.	0	0,5	1,5	0	0	2	10
2	I	*c* un peu déformé — 3 très mal placé	0,5		1	0	0	1,5	8,5
2	M	5 mal placé — 1 élément ajouté	0		0,5	0	2	2,5	7,5
3	I	2, 3 et 4 omis.........	0	0	0	6	0	6	6
3	M	2, 5 et 6 trop petits — 4 complètement déformé — 5 et 6 mal placés..	1,5	2	1	0	0	4,5	7,5
4	I	6 trop court — 7 mal placé — *f* et *g* inversés — 2 éléments ajoutés...	0,5		2,5	0	4	7	2
4	M	3 trop court — *e* mal placé — 1 élément ajouté.	0,5		0,5	0	2	3	6

Simone (9 ans 1/2) a une légère arriération mentale. Ses reproductions sont grandes (nous appelons grandes reproductions celles dont la plus forte dimension est de 10 à 14^{cm}).

André

Série		Examen de la reproduction	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	1 trop petit — 3 complètement déformé — 2 et 6 mal placés......	0,5	2	1	0	0	3,5	8,5
1	M	4 complètement déformé — 6 omis...........	0	2	0	2	0	4	8
2	I	*d* un peu déformé — *c* mal placé — *b* omis...	0,5		0,5	2	0	3	7
2	M	5 mal placé............	0		0,5	0	0	0,5	9,5
3	I	1 un peu déformé — 3 et 5 omis...............	0	0,5	0	4	0	4,5	7,5
3	M	4 et 5 déformés — 2 et 6 complètement déformés — 3 omis........	0	6	0	2	0	8	4
4	I	*a*, *b*, *c*, *f* et *g* déformés — — 6 très mal placé — 1 élément ajouté.....	5		1	0	2	8	1
4	M	La reproduction a une valeur nulle.........	»		»	»	»	»	0

André a 12 ans. Son arriération mentale, qui est profonde, est jointe à une assez grande débilité motrice, dont nous avons tenu compte dans la correction. Ses reproductions sont de grandeur moyenne.

Fabien.

Série		Examen de la reproduction	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	Très bonne reproduction.	0	0	0	0	0	0	12
1	M	2 un peu déformé — 4 mal placé...........	0	0 5	0,5	0	0	1	11
2	I	*c* déformé — 3 mal placé.	1		0,5	0	0	1,5	8,5
2	M	5 mal placé...........	0		0,5	0	0	0,5	9,5
3	I	2 trop petit — 5 un peu déformé.............	0,5	0,5	0	0	0	1	11
3	M	2 beaucoup trop petit — 4 trop petit — 1 un peu déformé.............	1,5	0,5	0	0	0	2	10
4	I	3 trop petit — 4, 5 et 6 beaucoup trop petits — 6 mal placé — 1 élément ajouté.........	3,5		0,5	0	2	6	3
4	M	3 trop court — *f* un peu déformé.............	1		0	0	0	1	8

Fabien est un arriéré mental de 10 ans 1/2. Ses reproductions sont, dans l'ensemble, petites.

Pierre

Série		Examen de la reproduction	P	F	Po	O	Aj	T	V
1	I	2 mal placé — 1 un peu déformé..............	0	0,5	0,5	0	0	1	11
1	M	3 trop petit — 1 et 3 un peu déformés.........	0,5	1	0	0	0	1,5	11,5
2	I	4 trop court — *c* déformé — *b* omis...........	1,5		0	2	0	3,5	6,5
2	M	*b* un peu déformé — 6 mal placé...........	0,5		0,5	0	0	1	9
3	I	2 et 3 déformés — 5 complètement déformé...	0	4	0	0	0	4	8,
3	M	2 et 5 trop petits — 4 déformé — 6 complètement déformé — 1 élément ajouté......	1	3	0	0	2	6	4
4	I	7 très mal placé — *a* omis	0		1	2	0	3	6
4	M	6 très mal placé........	0		1	0	0	1	8

Pierre est un arriéré mental de 13 ans 1/2. Ses reproductions sont de grandeur moyenne.

Samuel.

Série		Examen de la reproduction	P	F	Po	O	Af	T	V
1	I	1 trop petit — 6 très mal placé — 5 omis......	0,5	0	1	2	0	3,5	8,5
1	M	2 trop petit	0,5	0	0	0	0	0,5	11,5
2	I	*a* inversé — *b*, *c*, *d* et *e* omis................	0		1	8	0	9	1
2	M	6 mal placé — 1 élément ajouté.	0		0,5	0	2	2,5	7,5
3	I	2 trop petit — 1 déformé — 5 inversé — 3 déformé...............	0,5	2	1	0	0	3,5	8,5
3	M	1 déformé — 2, 4, 5 et 6 complètement déformés	0	9	0	0	0	9	3
4	I	6 trop court — *f* et *g* inversés — 2 éléments ajoutés	0,5		2	0	4	6,5	2,5
4	M	3 trop court — *e*, *f* et *g* inversés — 1 élément ajouté	0,5		3	0	2	5,5	3,5

Samuel a 13 ans. C'est un arriéré pédagogique et un anormal du caractère. Ses reproductions sont grandes.

III. Examen des Résultats.

1. *La contribution du mimème manuel à la mémoire des formes.*

Commençons par déterminer le rendement de chaque reproduction en établissant le pourcentage de sa valeur par rapport au nombre de points maximum attribué au dessin.

Voici le tableau d'ensemble des rendements :

Tableau I.

Série		Huguette	Simone	André	Fabien	Pierre	Samuel
1	I	95,8	79,1	70,8	100	91,6	70,8
1	M	83,3	83,3	66,6	91,6	95,8	95,8
2	I	85	85	70	85	65	10
2	M	75	75	95	95	90	75
3	I	91,6	50	62,5	91,6	66,6	70,8
3	M	79,1	62,5	33,3	83,3	33,3	25
4	I	55,5	22,2	11,1	33,3	66,6	27,7
4	M	88,8	66,6	0	88,8	88,8	38,8

Calculons maintenant les différences de rendement, en continuant à nous servir des signes + et —, et faisons-en la somme algébrique.

Nous obtenons le tableau suivant :

Tableau II.

	Huguette	Simone	André	Fabien	Pierre	Samuel
Série 1.....	— 12,5	+ 4,2	— 4,2	— 8,4	+ 4,2	+ 25
Série 2.....	— 10	— 10	+ 25	+ 10	+ 25	+ 65
Série 3.....	— 12,5	+ 12,5	— 29,2	— 8,3	— 33,3	— 45,8
Série 4.....	+ 33,3	+ 44,4	— 11,1	+ 55,5	+ 22,2	+ 11,1
Somme	— 1,7	+ 51,1	— 19,5	+ 48,8	+ 18,1	+ 55,3

Ces résultats sont difficiles à interpréter, car ils proviennent d'enfants déficients, qui se fatiguent vite et dont les variations d'attention sont brusques.

Huguette obtient, à côté de trois différences de rendement négatives et sensiblement égales, une différence de rendement positive et beaucoup plus forte. Faut-il considérer celle-ci comme anormale? C'est possible.

Simone et Fabien sont peut-être avantagés par le mimème manuel. Pierre et Samuel le sont, sans doute, si l'on considère leurs différences de rendement négatives comme valeurs aberrantes.

Quant à André, nous ne pouvons rien dire de précis.

Aucune conclusion nette ne se dégage de cette série d'expériences sur des enfants déficients.

2. *La grandeur des reproductions.*

Huguette, André et Pierre font leurs reproductions sensiblement de la même grandeur que les dessins présentés.

Les reproductions de Fabien sont plus petites. Celles de Simone et de Samuel sont beaucoup plus grandes.

CONCLUSION

Ribot cherchait dans la motilité l'explication de la mémoire : un état psychologique serait d'autant plus facile à faire renaître qu'il contiendrait en lui un plus grand nombre d'éléments moteurs.

Si cette thèse est vraie, la présence du mimème manuel est un appoint particulièrement précieux pour la mémorisation des formes. Or, dans nos recherches, cette conséquence a été vérifiée pour les enfants (nous ne parlons ici que des enfants normaux), mais les étudiants lui ont apporté un démenti. Faut-il en conclure que nos expériences ont été faussées par le nombre trop restreint des sujets? Nous ne le croyons pas. Sans doute, nous ne voulons pas prêter à notre étude une valeur statistique qu'elle n'a pas, — elle ne fournit pas une preuve mais un indice, — cependant il nous semble que nos conclusions correspondent à une réalité.

Avant de commencer les expériences où le mimème manuel ne devait pas intervenir, nous recommandions aux sujets de ne pas bouger. Or, cette consigne, jugée convenable pour les adultes, s'est révélée très insuffisante pour certains enfants. Ces derniers conservaient bien l'immobilité du corps mais, d'une main, ils se mettaient aussitôt à tracer, sur la table ou dans l'espace, les contours du dessin qu'ils apprenaient. Nous avons dû leur interdire de faire ces mouvements. Ceci nous porte à affirmer que l'utilisation de la gesticulation manuelle résultait chez eux de l'exercice spontané d'une tendance, ce qui explique qu'elle les ait aidés dans leur travail de mémorisation.

Or on tend à admettre que la tendance à gestualiser, — disons à mimer, — est une des caractéristiques de l'Enfant et aussi de Homme spontané, celui des milieux ethniques non encore transformés par notre civilisation et notre culture.

L'homme, avait dit Aristote, est le plus mimeur de tous les animaux, τό τε γὰρ μιμεῖσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώπόις ἐκ παίδων ἐστί, καὶ τούτῳ διαφέρουσι τῶν ἄλλων ζῴων ὅτι μιμητικώτατόν ἐστι... (*Poétique*, IV, 2). De nos jours, M. Marcel Jousse écrit : « Ce qui frappe, quand on observe l'être humain aussi spontané que possible, n'est-ce pas une tendance instinctive à imiter ou, plus exactement, à mimer toutes les actions des êtres vivants, toutes les attitudes des objets inanimés qui l'entourent? » (Jousse M.). *Méthodologie de la psychologie du geste :* (I) *Le style manuel*, « Revue des Cours et Conférences », 15 mai 1931, pp. 205-206).

Cette tendance, nos étudiants, — et combien en cela leur ressemblent, — ne la manifestent presque plus. Elle leur est devenue étrangère, — c'est ce que laissent entrevoir nos expériences, — au point de les gêner quand, par hasard, ils posent des actes capables de la satisfaire.

La raison de cette transformation ne serait-elle pas d'ordre pédagogique? Au lieu de développer chez l'enfant la tendance instinctive à faire du geste un outil pour comprendre, pour apprendre et pour créer, on l'ignore et on l'étouffe. « A peine l'Enfant sait-il balbutier mélodiquement ses premières phrases qu'on le condamne aux travaux forcés de la lecture. Ses yeux, si curieux de regarder les êtres vivants et mouvants, en sont impitoyablement détournés pour être rivés aux signes algébriques de l'alphabet. Ses mains, avides de tout saisir, n'ont plus que la permission de manier des manuels aux pages mornes et monotones. Ses doigts, faits pour tout palper, pour tout démonter et remonter se crispent uniquement sur un porte-plume, destiné à tracer des graphies dont souvent l'orthographe ne correspond même pas aux articulations sonores qui se jouent sur ses lèvres vivantes. Tout son corps, fluide et spontané mimeur de tous les gestes et de toutes les actions de l'Univers ambiant, est immédiatement figé, sur le banc de l'école, dans l'attitude hiératique d'un petit pharaon égyptien assis, mains aux genoux, en face de sa maison d'éternité » (Ibid., p. 201-202).

Peu à peu, on tue chez l'adolescent la spontanéité reproductrice et créatrice de son geste. Donnez une forme à apprendre à un enfant, il l'inscrira aussitôt dans tous ses muscles ; donnez-la, au contraire, à un adulte vivant au milieu des livres, il la verbalisera et la transformera en une série de rapports algébrisés qui lui permettront ensuite de la reconstruire.

Comment juger cet état de choses? Nous n'avons pas ici à répondre.

Restons dans la ligne de notre étude. Le mimème manuel contribue à la mémoire des formes quand il jaillit d'un organisme spontanément mimeur; quand il n'est qu'une juxtaposition factice, il devient, au contraire, un élément de perturbation.

Jean Besson,
diplômé de psychologie appliquée
de l'Institut de Psychologie de l'Université de Paris,
conseiller d'orientation
de l'Institut national d'orientation professionnelle,

Paris.

UNE CRITIQUE DU FREUDISME

« L'orgueil et le plaisir seront l'unique guide
De tes hommes sans cœur — de tes loups meurtriers ».

(Arm. Godoy, *Le Chemin de la Croix*, XIV, 64-65).

« .....la vraie civilisation. Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur... Elle est dans la diminution des traces du péché originel ».

(Baudelaire, *Journaux intimes*. LXXXI).

On désigne sous le nom de névroses tout un groupe de maladies dont, selon une remarque de Pierre Janet, « tout le monde parle, sans les guère comprendre ».

Ceux qui les étudient y voient tantôt des phénomènes purement psychogènes, tantôt des troubles fonctionnels du système nerveux végétatif et endocrinien, tantôt enfin une combinaison entre ces divers facteurs. Mais sur ce dernier point encore, l'accord n'est pas unanime et si il y a des spécialistes sachant faire la part qui revient à chacun des éléments en présence, il en existe dont l'attitude rappelle la querelle des psycho-physiologistes ; les uns affirment que l'on est triste parce qu'on pleure, tandis que les autres, répétant à peu près ce que dicte le bon sens, sont d'avis que l'on pleure quand on est triste... ou bien par trop joyeux.

Laissant de côté ces disputes, — au sujet desquelles Dubois de Berne disait jadis qu'on pourrait aussi se demander s'il pleut du fait qu'on a ouvert son parapluie, — nous voulons dire tout de suite que ce sont les névroses qui ont servi de base à Freud pour édifier une théorie, — bruyante s'il en fut, — connue aujourd'hui dans le monde entier sous le nom de *psychanalyse*.

Les études sur cette théorie abondent et il nous semble superflu de répéter ce que amis, ennemis et neutres ont dit et redit souvent. Essayer de donner ici un exposé d'ensemble sur la doctrine freudienne serait d'ailleurs téméraire, les

lecteurs des « Archives de Philosophie » connaissant déjà la question grâce au travail magistral que le R. P. de la Vaissière a fait paraître dans les pages de cette revue même.

Nous ne nous arrêterons donc que sur quelques points particulièrement saillants du freudisme qui nous permettront de montrer qu'il s'agit d'une construction élaborée par un bon clinicien qui devient mauvais philosophe lorsqu'il se met à interpréter de travers ses justes observations.

Car, en toute loyauté, il faut le reconnaître, tant que Freud n'était pas préoccupé de systématiser ses idées, les faits qu'il a relatés ont été bien observés. C'est ainsi qu'il lui fut donné de découvrir, — ou parfois de redécouvrir, à son insu, ce qui revient presque au même, — des réactions et comportements psychiques dont l'importance ne saurait échapper. Si son œuvre n'était constituée que de ses travaux sur le refoulement, la résistance opposée par la censure, les phénomènes de transfert et de symbolisation sur lesquels il a tant insisté, elle serait assez considérable pour lui valoir l'estime et même la reconnaissance de ceux qui viennent après lui. Comme l'a bien dit l'un de ceux qui l'ont nettement critiqué, le professeur Oswald Bumke,

« même ceux qui refusent toutes les thèses de cette orientation, fort dogmatiquement formulées, ne pourront contester le fait que celle-ci a joué le rôle d'un ferment et que même ses adversaires les plus acharnés ont été influencés plus qu'on ne pourrait l'entrevoir... »

Kretschmer, de son côté, déclare que

« malgré toutes les réserves critiques, ce serait une ingratitude et un manque de franchise si l'on ne reconnaissait pas sans hésister quelle partie importante de nos connaissances et formules de psychologie médicale vraiment utilisables en pratique ont été créées, pour une part, directement par Freud et, pour l'autre, par l'influence indirecte de ses idées productives pour la psychiâtrie clinique, souvent à l'encontre de la volonté de cette dernière ».

Ce sont, en effet, en grande partie les idées de Freud qui ont permis le développement considérable, — dans un sens bon ou mauvais, cela est une autre question, — de la psychopathologie et même de certains aspects de la psychologie normale des 25 ou 30 dernières années; et bien des noms connus qui tiennent une place aujourd'hui, — nous ne voulons mentionner

que Bleuler, Jung, Adler, Jones, Stekel, Hesnard... — sont redevables au médecin viennois de leur lointain début.

Il ne s'agit donc pas de méconnaître toute la valeur d'une œuvre qui, — si elle est entachée d'erreurs, et même d'erreurs profondes, par la doctrine qui s'en dégage, — ne manque pas de traits lumineux qui çà et là transpercent un fouillis de ténèbres.

On a dit, à juste titre, que le freudisme est « l'analyse la plus profonde que l'histoire ait connue de ce qui dans l'homme n'est pas le plus humain » (R. Dalbiez), et en vérité les partisans de la méthode freudienne, — suivant en cela le maître, — se sont efforcés jusqu'ici de mettre en évidence surtout les côtés qu'ils appellent instinctifs et par lesquels l'être humain se trouve assimilé à l'animal dépourvu de raison, sinon même ravalé au-dessous du niveau de la bête.

Or, qu'on le veuille ou non, l'homme est un « animal raisonnable » doué d'une âme intelligente, — dans le sens le plus large de ce mot, — et vouloir réduire sa *nature* à la nature simplement animale, c'est le diminuer et ne reconnaître en lui qu'un être moins doué que tous ses « frères » inférieurs : si par le corps une parenté de structure peut être postulée, — à titre d'hypothèse ou même de théorie — dès qu'il s'agit de l'âme, aucune comparaison ne peut tenir debout. Entre l'instinct d'une part et la « raison » de l'autre nul ne saura parler de commune mesure sans être démenti par la réalité. Freud et ses disciples ont fait précisément une assimilation de ce genre en confondant des choses *qualitativement* différentes. Ils n'ont pas voulu admettre « entre l'homme et les animaux, une différence, non pas de degré, mais d'espèce » — comme dit si bien G. K. Chesterton dans son *Homme éternel* où il ajoute avec son humour merveilleux que « la preuve c'est qu'il est banal de dire que l'homme primitif a dessiné un singe, tandis qu'il est comique de dire que le plus intelligent des singes a dessiné un homme ».

*
* *

Les origines biologiques du professeur viennois — (nous avons dit que c'est dans l'étude des névroses qu'il a pris son

point de départ) — sont pour une bonne part dans cette confusion, car dans l'enseignement des sciences de la vie, — tel qu'il était donné officiellement, — on professait à un certain moment le dogme du transformisme intégral et du monisme haeckelien, ainsi que le corollaire psychologique qui en découlait, c'est-à-dire l'idée de l'identité de nature et de qualité entre l'instinct et l'intelligence : la seule différence tolérée était de l'ordre *quantitatif.*

De plus, Freud adhère à une idéologie matérialiste, — qui se dévoile dans toute sa pauvreté surtout dans des ouvrages que l'on pourrait appeler de sa « dernière manière », rien n'indiquant jusqu'ici qu'il y ait eu changement, — d'après laquelle en toute logique il ne faut voir dans l'âme qu'un « épiphénomène » du corps, qui seul existe en fait chez l'homme tel que l'a fait sa « douce mère Nature ».

Malgré cette mise au point, malgré toute cette orientation, d'une façon assez paradoxale, le fondateur de la psychanalyse ne dédaigna pas de considérer les névroses comme des réactions pathologiques de « l'âme », recherchant ainsi, toujours et sans cesse, les « traumatismes » psychiques susceptibles d'avoir déclenché tel ou tel autre état morbide, aux symptômes physiologiques duquel il ne se donnait même pas la peine de s'arrêter. Une intuition exacte le faisait deviner que malgré tout c'est peut-être bien « l'épiphénomène » qui a été lésé et que c'est cette offense qu'il s'agit d'effacer par la thérapeutique.

Mais dans cette sympathie pour le psychique — si l'on peut dire — ses conceptions « biologiques » viennent lui jouer un tour des plus vilains.

Ne voulant pas savoir que l'âme spirituelle existe et qu'elle agit *dans* le corps, — et non pas *sur* lui, — Freud subordonne la « raison » aux instincts ou plutôt la met en conflit avec ces tendances animales qui caractérisent la vie végétative et sensitive, et qui seules, à son avis, seraient innées à l'organisme humain. Comme il ne peut cependant contester que cette « raison » existe, il la fait provenir... du monde extérieur. Les influences de ce monde, — du monde moral s'entend et non seulement du monde physique, — imposent à l'homme une conduite qui n'est qu'un compromis entre ce qu'il appelle

le « principe de plaisir » (*Lustprinzip*) et le « principe de réalité » (*Realitätsprinzip*).

Cette cristallisation idéologique ne se fit, certes, que relativement tard dans la « marche » de la pensée du père de la psychanalyse — car pour lui la formule du Moyen Age, trop désuète, doit être renversée : *perfectum est propter imperfectum* — mais elle existe en fait dès l'aube du système. Il n'est pas étonnant alors de voir que Freud ait recherché chez ses malades — sans doute guidé parfois par l'existence réelle de troubles psychosexuels — les complexes troublants qui avaient résulté du refoulement des instincts, équivalents pour lui du *plaisir* tout-puissant. Toute sa théorie de la *libido* se trouve ainsi posée et ce ne fut qu'une question de temps, pour faire éclore en végétation luxuriante ce qui au début ne fut qu'une « hypothèse » modestement formulée.

Cela est si vrai qu'il suffit de suivre l'évolution de la psychanalyse « orthodoxe » pour voir comment des observations pleines de bon sens furent considérées plus tard par celui qui les fit, comme des erreurs dues à la méconnaissance de la vraie portée des « découvertes » que des cas isolés lui avaient... suggérées. Ainsi par exemple une constatation — inscrite dans la première édition de son « interprétation des rêves » (*Traumdeutung*), d'après laquelle « l'enfance est heureuse parce qu'elle ne connaît pas encore le besoin sexuel » — est reniée par la suite, la croissance et les excroissances toujours progressives de la théorie de la *libido* — précisée dans le sens d'instinct sexuel — exigeant des considérations d'après lesquelles l'enfant possède dès sa naissance des tendances sexuelles. A partir de ce moment, Freud voit dans l'enfant un désir instinctif d'accaparer, une soif de jouissance et de volupté, — sexuelles, bien entendu, — et il trouve ainsi la formule « élégante » qui veut qu'un nourrisson, candide et innocent, soit « *polymorphe pervers* »*!* S'il ose sucer son pouce, bébé est perverti ! Mais pour l'apercevoir il faut le regarder avec l'œil perspicace d'un bon psychanalyste !

Selon le mode d'évolution de ces tendances perverses, — oh ! multiples, *polymorphes*, — et qui existent chez tout homme, — bien que cette « perversion normale » soit pour le moins une association bizarre, — on aura à faire dans la suite à un être

normal (il y a donc deux « normalités »?) si l'énergie sexuelle (*libido*) pervertie est *sublimée* par lui, c'est-à-dire utilisée dans un but spirituel, éthique et esthétique; à un *névrosé* si les tendances perverties n'ont été que mal refoulées pour revenir sous la forme de « conversions » en symptômes somatiques ou d'obsessions psychiques; enfin à un *perverti sexuel* — seul héritier fidèle du poupon perverti, mais cette fois-ci considéré comme nettement anormal et pathologique, — si le sujet n'a pas réussi à dépasser son... stade d'enfance « normale »!

Comme on le voit, on est en pleine théorie et c'est ce qui fait que la méthode psychanalytique, — en tant que méthode de traitement, assez judicieuse, — se montre d'une application dangereuse lorsqu'elle est influencée par les « lumières » du maître.

Sans ces déformations, une analyse mentale n'est d'ailleurs pas chose nouvelle et, — toute la valeur surnaturelle de la confession mise à part, — ce sacrement de l'Église en est un bel exemple. Dom Izard l'a rappelé d'ailleurs par une petite note qu'il a fait paraître dans *Lancet* à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Freud, citant à ce sujet un pénétrant passage de la quarantième homélie sur l'Évangile de saint Grégoire le Grand. Le premier Pape bénédictin y disait, en effet : *Quid est ergo peccatorum confessio, nisi quaedam vulnerum ruptio? Quia peccati virus salubriter aperitur confessione, quod pestifere latebat in mente. Et confitendo peccato quid aliud agimus nisi malum quod in nobis latebat aperimus?*

Plusieurs psychiâtres français, de leur côté (Laignel-Lavastine, Auguste Marie, etc.), ont attiré, eux aussi, l'attention sur l'action bienfaisante de la confession et, dans leur juste opinion, ils pensent que cette salutaire lessive des bas-fonds de l'âme est une des causes du peu de succès qu'ont chez les catholiques les théories des psychanalystes : elle les a supplantés pour ainsi dire avant la lettre.

« Ce qui assombrit beaucoup les grands mérites de l'école psychanalytique, — écrit enfin Kretschmer, que nous citons pour résumer l'attitude qu'ont pris vis-à-vis de Freud la plupart des esprits pondérés, — et ce qui fait qu'elle se trouve dans son ensemble discréditée même lorsqu'il s'agit

des résultats les plus précieux de ses recherches, c'est la manière arbitraire, — d'allure dogmatique et d'une insouciance inconcevable dans ses démonstrations — avec laquelle on a procédé à l'interprétation des résultats acquis. Non seulement on a généralisé l'importance des traumatismes sexuels et les événements vécus durant l'enfance bien au delà du rôle considérable qu'ils jouent en effet, mais au cours même des séances thérapeutiques on a suggéré d'une façon presque tyrannique au malade des épisodes sexuels et infantiles admis *a priori*, et cela avec d'autant plus d'insistance que le sujet n'arrivait pas à découvrir lui-même dans ses souvenirs des choses de ce genre.

« Les découvertes importantes des mécanismes du transfert et de la symbolisation ont été utilisées, pour une grande part, d'une manière dépourvue de limites et subjectivement hypothétique, étrangère aux exigences les plus modestes d'une méthode de démonstration scientifique, tout cela en vue de trouver pour finir et à brève échéance dans tout matériel l'interprétation que l'on désirait en somme y trouver et à laquelle d'avance on aspirait d'aboutir. On a créé ainsi presque une sorte de vocabulaire des symboles qui notamment pour ce qui concerne le symbolisme génital et celui de l'acte sexuel a dépassé toutes les limites imaginables de la fantaisie humaine ».

Rendant en quelque sorte justice au bon clinicien que Freud est malgré tout, le psychiâtre allemand conclut en disant que

« le côté faible de ce procédé ne résidait évidemment pas dans l'observation individuelle, mais dans la généralisation dogmatique. Des formations symboliques du genre de celles que la psychanalyse a découvertes peuvent être abondamment retrouvées par tout psychologue qui étudie avec soin et esprit critique les rêves, les névroses et la schizophrénie; il peut souvent mettre en évidence leur probabilité et dans des cas favorables même nettement les prouver. On est cependant encore loin de pouvoir recourir à des analogies tirées d'une théorie générale en se passant de toute preuve spéciale dans chaque cas particulier ».

*
* *

Il ne s'agit, certes, nullement de contester l'existence des « soubresauts » redoutables de « l'aiguillon de la chair » ni même des aberrations que, hélas! la *liberté* humaine tolère parfois même chez des êtres « normaux »; ces trouble-fête de l'équilibre mental peuvent survenir chez mainte personne et le fait que dans le Décalogue, sur dix commandements deux ont trait à des péchés dont la source réside dans un errement d'ordre sexuel fait ressortir assez nettement qu'il s'agit là de réactions possibles dont l'importance et la gravité ne doivent pas

échapper à ceux qui veulent connaître en son entier la pauvre nature humaine. Il est toutefois profondément faux de généraliser ce qui n'est en somme qu'un « accident », — même s'il était fréquent, ce qui ne veut pas dire constant, — et d'y faire résider toujours, sans exception, la source de toute névrose.

Cette dernière affection éclôt d'ailleurs souvent, d'une manière évidente, pour bien d'autres raisons. Comme l'a dit récemment encore (1936) Sven Ingvar de Lund devant la *Hunterian Society* de Londres, les troubles nerveux qui la caractérisent sont « l'expression d'un conflit vital. Plus un sujet sera hautement développé, plus ce conflit aura tendance à être compliqué : chez l'homme moderne il faut chercher la cause fondamentale de la névrose dans le domaine social, moral, politique et religieux... ».

On ne saurait donc réduire, — comme Freud s'obstine à le faire, — toutes ces choses compliquées, toujours à l'instinct sexuel et à ses vicissitudes.

Les exemples abondent où ce qu'on appelle le « mécanisme » pathogène d'une névrose peut être mis à jour avec certitude sans que la moindre trace de troubles érotiques y aient joué un rôle. A ce sujet le cas d'un malade de Boris Sidis (de New-York) est des plus démonstratifs. Ce malade présentait dans des circonstances déterminées des « accès d'hystérie » qui se manifestaient par un état d'anxiété, de la terreur s'accompagnant d'une cyanose du visage et des lèvres et de frisson. Mis en observation, il fut constaté que les crises survenaient lorsqu'on prononçait dans une phrase, en présence du malade, les paroles « obscur » et « froid ». Or l'analyse psychique (à l'état d'hypnose selon la technique de la monotonoïdisation de Sidis) a dévoilé que lorsqu'il était enfant, le malade avait été souvent puni par ses parents adoptifs qui étaient très durs pour lui et qui le faisaient coucher dans une cave où il faisait sombre et froid. L'enfant s'y sentait terrifié par les ténèbres et grelottait de froid jusqu'au moment de s'endormir. Cet incident, qui avait été « oublié » par suite d'un refoulement au moyen duquel le malade entendait sans doute effacer des souvenirs douloureux et troublants, revint importuner l'équilibre mental, à un moment où, pour une raison quelconque, la stabilité organique du sujet se trouvait être chancelante. La

mise en évidence, à la lumière de la conscience du souvenir refoulé eut pour résultat la guérison du malade, du moins pour ce qui était des « accès hystériques » qui depuis ce moment cessèrent de se produire.

Voilà un cas typique et net, où l'on peut voir comment un traumatisme psychique « exhumé » de l'inconscient et remis à sa place dans le monde des souvenirs permet la guérison par suite du rétablissement de la « jonction entre le symptôme et sa cause psychique réprimée ».

Un freudien pourra dans ce cas retrouver, avec plaisir sans doute, la cause psychogène qui remonte à l'enfance. C'est là d'ailleurs un phénomène assez fréquent, capable de rendre souvent difficile la tâche du médecin. Son éternel retour dans des circonstances semblables peut être assimilé à ce qu'on a appelé l'*individualisation* en psychologie normale. En vertu de ce phénomène, le premier exercice d'une tendance la détermine à se réaliser dans la suite toujours de la même manière. Ce phénomène est d'une importance capitale et sa valeur n'échappe pas aux bons éducateurs qui savent le rôle important que joue dans la vie le « premier sentier » suivi. Aussi faut-il reconnaître le grand mérite de Freud qui n'a cessé d'insister, — certes toujours à sa manière! — sur les plus reculés « souvenirs oubliés ». Son tort, on s'en doute bien, fut d'y chercher encore la sexualité et d'établir toute une théorie de ce qu'il appelle le *complexe d'Œdipe*.

D'après cette théorie, l'instinct érotique serait la cause d'un conflit intime de l'âme de tout enfant qui, si c'est un garçon, est amoureux de sa mère et, si c'est une fille, aime avant tout son père.

Selon la propre affirmation du maître, cette tendance amoureuse inspirée par la *libido* rencontre des obstacles du fait de la présence du parent non préféré et, pour s'en débarrasser, la libre « fantaisie » d'un être à l'innocence duquel tout le monde croyait, se met à tramer des désirs qui, ni plus ni moins, équivalent à la suppression par la mort du concurrent gênant!

*
* *

Le côté le plus pittoresque — si l'on ose parler ainsi — c'est que Freud croit trouver un ancêtre vénérable de sa construction « originale » dans la légende d'Œdipe, prototype de valeur selon lui pour l'infamant complexe.

Or le mythe de l'ancienne Thèbes est comme l'image renversée, comprise à rebours, du mythe freudisé. Ou plutôt le rapport que la légende présente avec l'interprétation psychanalytique n'est qu'un rapport de surface, fondé sur un malentendu. Une comparaison entre la tragédie de l'Hellade et les idées de Freud permettra de s'en rendre compte.

On sait que, dans le conte mythologique, il est question tout d'abord du roi Laïos qui alla consulter la Pythie du temple de Delphes. L'oracle lui avait prédit la naissance d'un fils, destiné à s'unir à sa mère et à verser le sang de son père. Le futur père tressaillit indigné et décide de renverser la loi inéluctable qu'Apollon lui imposait. A l'heure même où la révélation lui fut faite, guidé par une haine aveugle, il prend la décision de faire mourir son fils dès qu'il viendra au monde : il sera exposé ayant les pieds percés.

Mais Ananké, gardienne toujours fidèle des volontés des dieux, ne se laisse point désarmer. Elle veut que l'oracle soit écouté, et si par son geste criminel le père a barré la route première du sort, ce dernier saura en trouver une autre, pour être accompli. Œdipe — fils de Laïos — sauvé par un berger, est élevé loin des siens dans la maison de Polybe et de Mérope dont il se croit l'enfant.

Après de longues années, il va consulter à son tour la Pythie auprès de laquelle il apprend qu'il doit consommer un parricide fatal auquel l'inceste suivra. Comme il comprend qu'il sera le meurtrier de Polybe et que c'est de Mérope qu'il faut craindre le lit, il prend le parti de s'enfuir. Mais par cette décision, il va se jeter tout droit dans les bras d'Ananké : quittant la maison de ses parents adoptifs, il s'engage sur une route où il rencontrera Laïos qu'il tue dans une querelle.

Cet acte perpétré, le Sphynx lui apparaît pour lui proposer son énigme. Œdipe confond le monstre et, grâce à cette

victoire, il va prendre la place, jusque dans son foyer, du roi qui fut son père.

On pourrait essayer d'interpréter ce mythe comme une histoire à clef, les récits de l'ancienne Grèce montrant, assez souvent, sous un habit d'emprunt un sens mystérieux et une science occulte. A ce sujet d'ailleurs Creuzer a remarqué dans son ouvrage sur *Les religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, qu'il a dû exister « un vaste système religieux qui aurait dominé en Asie à une époque très ancienne et dont les doctrines singulièrement pures et d'une remarquable élévation auraient été communiquées aux hommes par les prêtres dans un langage symbolique ». Ces doctrines seraient aujourd'hui méconnaissables du fait « qu'avec le temps, les symboles s'étaient peu à peu substitués aux idées dont ils n'étaient à l'origine que les images ; les signes avaient pris la place des choses symbolisées et les mythes avaient envahi la religion jusqu'à l'étouffer... ».

Des interprétations inspirées par ce genre de considérations ont d'ailleurs été tentées par certains spécialistes, et notamment Decharme retrouve dans le drame thébain toute une astronomie.

Le fait cependant que Laïos alla au sanctuaire de Delphes sur le fronton duquel les sages avaient inscrit le dicton bien connu du γνῶθι σεαυτόν, fait penser que le mythe pourrait bien être un drame ayant l'homme comme objet, les dieux voulant montrer combien sont malheureux tous les mortels qui osent consulter la Pythie pour lui désobéir. Le fait que, par ailleurs, le Sphynx pose une question dont le sens est pareil, ne fait que renforcer une telle supposition. En effet, selon Apollodore d'Athènes, dans la charade célèbre que le monstre a posée à Œdipe, il s'agissait d'une créature qui n'avait qu'une seule voix mais qui marchait successivement à quatre pattes le matin, à deux en plein midi et à trois vers le soir : ce n'était là que l'homme qui débute dans sa vie en rempant comme un enfant, marchant debout ensuite et s'appuyant enfin sur une crosse ou une canne.

Aussi bien Œdipe que Laïos étaient trop orgueilleux pour bien s'examiner, avant de renverser la loi mystérieuse qui demande à chacun de savoir s'incliner. Ils agissent en surface, sans faire appel en eux au jugement du cœur : car Laïos se

décide à supprimer son fils, sans vouloir écouter la voix mystérieuse de l'amour paternel, ce profond conseiller ; et Œdipe, à son tour — comme l'a écrit Sophocle — résout le grave problème de l'homme devant lequel le Sphynx l'avait placé par son étrange rébus « par le secours unique de sa propre raison » de pauvre individu. Or, l'homme n'est pas complet, s'il ne sait consulter ce qui en lui murmure qu'il y a bien « des raisons que la raison ignore ».

Jocaste, par contre, elle, est sentiment tout pur et c'est pourquoi, naïve, elle embrasse sans frémir — tout comme le cœur humain, toujours pareil chez tous — les êtres successifs, atomes disséminés, que seul peut relier l'amour, mystère caché des sources de la vie. Comme sa fille Antigone elle n'a qu'une raison d'être, car οὔτοι συνέχθειν ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν[1]. C'est la belle Epicaste dont parle l'Odyssée « qui d'un cœur ignorant, commit le grand forfait : elle épousa son fils, assassin de son père et mari de sa mère »[2] !

Ces conceptions symboliques sur la structure de l'âme, — car c'est en somme cela cette bipartition de la nature humaine, — reviennent d'ailleurs souvent dans d'autres mythes aussi et des recherches que nous avons faites dans ce sens semblent bien appuyer notre manière de voir : les poètes la connaissent et un Paul Valéry — auteur de *Monsieur Teste* — écrit que les anciens « aimaient feindre, pour désigner leur thèses physiques ou métaphysiques, des personnes et des drames dont les attributs et l'action pourraient aussi bien se prendre pour ce qu'ils paraissent, et plaire comme un conte ou comme l'histoire, ou bien être déchiffrés et traduits en valeurs de sagesse ou de science, en pensées ».

Mais laissons de côté cet essai d'exégèse, — dont la belle poésie ne manque, certes, pas de charme : les esprits positifs la jugeront, sans doute en tant que démonstration, par trop insuffisante ; comme a dit Mallarmé

Le sens trop précis rature
Ta vague littérature.

1. Je suis née non pas pour m'unir dans la haine, mais pour m'unir dans l'amour.
2. Trad. V. Bérard.

Et puis, il n'y a pas que cela ; il y a encore le fait que Freud, dont l'imagination s'est montrée par ailleurs si étrangement prolifique, semble vouloir garder au mythe de l'ancienne Thèbes son sens le plus « manifeste ». L'analyse des idées délirantes et des rêves du commun des mortels lui ont-ils donc paru mériter plus d'attention du point de vue de leur contenu « latent » que ce chef-d'œuvre de l'art tragique raconté par un prince de la pensée humaine?

Mais même en ne regardant que le sens littéral de la légende d'Œdipe, on voit que dans sa trame il n'est pas « freudien ».

Que veut dire, en effet, le père de la psychanalyse, lorsqu'il entend parler de son fameux complexe ? Pour lui, c'est un enfant qui veut aimer sa mère poussé par ses instincts : voilà le *starting point*. Laïos n'existe pas, et toute la tragédie que ce dernier déclanche lorsqu'il s'oppose à l'accomplissement de l'oracle, — qu'il ne se donne pas la peine d'interpréter, — est sans valeur aucune : le seul « fauteur » du drame c'est le fils, bien qu'il soit tout à fait ignorant du sens de ses actions. En vain la triste légende répète à tout instant qu'Œdipe ne savait rien et qu'il n'exécutait, aveugle instrument, que les ordres du destin. En vain elle dit encore, que lorsque la Pythie lui avait dévoilé le rôle que ce destin voulait lui faire tenir, il s'était dérobé malgré le très grand risque, qu'il encourait ainsi, de la colère des dieux. Freud veut l'assimiler à son « enfant pervers » qu'il a subtilement construit pour lui trouver une teinte sexuelle, tout près de l'animal, exempt de préjugés et « pensant » (?) librement comme un « libidineux ». Car ce n'est que plus tard lorsque l'éducation l'aura « domestiqué » que l'adulte « rétréci » voudra bien oublier ses vices polymorphes et ses projets d'inceste : il le fera d'ailleurs avec un grand regret et son « inconscient » lui gardera toujours ce que la « société » l'oblige à refouler.

Le fait que dans le mythe la sentence de l'oracle provient précisément du monde extérieur, — c'est-à-dire du destin supérieur à l'homme et étranger pour lui — et qu'Œdipe en lui-même n'a pas l'ombre d'un doute sur le sort qui le menace, ne semble pas troubler l'orientation de Freud. Le besoin de sa cause l'empêche de s'arrêter à ces futilités ; pour lui le cas du mythe est bien ce qu'il prétend : une préfiguration, l'ancêtre vénérable de tous les « œdipiens » tels qu'ils les a forgés.

La contradiction, ou plutôt l'inversion, se maintient encore dans ce qu'on pourrait appeler l'évolution des deux histoires, celle de l'Œdipe de la tragédie et celle de « l'Œdipe » de Freud. Le premier débute comme un être normal — dans le sens généralement accepté de ce terme — soucieux de vivre, du point de vue de sa vie sexuelle, comme tous ses semblables aussi correctement que possible. Si malgré tout cela il accomplit l'inceste, — et effectivement, — il le fait sans s'en rendre compte : il est au désespoir lorsqu'il l'apprend enfin. Le second, par contre, débute par la « normalité » freudienne, c'est-à-dire par une phase pendant laquelle aucune barrière ne s'oppose à ses tendances « instinctives » ; toutefois faute de moyens pour ainsi dire matériels, l'inceste auquel il aspire ne s'accomplira pas : contrairement à ce qui s'est passé pour le fils de Laïos, ici le monde extérieur, qui par son « principe de réalité » s'oppose au « principe de plaisir », l'empêchera d'exécuter ses plans un peu trop « naturels » : la société policée aura créé en lui une fonction adventice qui lui demandera de chasser ses « instincts », loin, dans l'inconscient.

Partout donc, point par point, il y a contradiction!

*
* *

A l'encontre de son habitude, Freud a renoncé cette fois à sa méthode favorite qui, des choses les plus inoffensives ou même de celles qui recèlent une signification morale des plus graves, lui permet de tirer un feu d'artifice sexuel et on se demande si c'est l'aspect scabreux apparent de la fable qui l'empêche de chercher plus profond ou bien si c'est la crainte de devoir découvrir, à l'inverse de sa théorie, un sens édifiant? Car en réalité, que fait le drame d'Œdipe, le vrai, le mythologique, le drame du grand Sophocle, — sinon rééditer l'histoire, hélas, ancienne, de l'orgueil destructeur, source de tous les maux?

Pour Freud un tel orgueil s'appelle « principe de plaisir » et il le considère comme seul constituant de la nature humaine : tout ce qui est « au delà » (*Jenseits des Lustprinzips*) n'est qu'un méchant greffon que la « réalité » impose à tout mortel pour refréner ainsi son « bonheur animal ».

Il est vrai que les théories de Freud ont évolué continuellement et, comme le fait remarquer Stekel tout récemment

(1936), les opinions de ses anciens élèves qui se séparèrent de lui, semblent être pour une grande part dans ces retouches successives. Malgré tout cependant, le fondateur de la psychanalyse est resté fidèle à sa « découverte » du complexe d'Œdipe et aujourd'hui encore il en fait, pour ainsi dire, la pierre de touche dans le traitement de ses malades : c'est en faisant surgir des « profondeurs les plus obscures de l'inconscient » les « tendances sexuelles de la première enfance », — à l'existence desquelles il croit dur comme fer et qu'il considère comme seulement refoulées mais non digérées et vaincues chez le névrosé qui reste toujours un peu enfant freudien! — qu'il entend aider au rétablissement de l'équilibre mental.

Le fait que des observations cliniques nombreuses ont permis de constater des troubles névrosiques dont l'origine peut remonter à un conflit actuel et que l'analyse sommaire permet parfois de liquider, n'est pas pour impressionner Freud : pour lui, il faut toujours remonter à la première enfance et surtout au complexe panacée si l'on veut analyser à fond! Inutiles aussi sont les déclarations de ces anciens partisans qui ont pu observer toute une série de sujets dont la vie sexuelle envisagée du point de vue de sa « libre manifestation » (*ausleben*) ne rencontrait pas d'obstacle et qui néanmoins avaient le sentiment « d'avoir péché contre leur morale intérieure » (Stekel) : le maître de l'orthodoxie psychanalytique s'obstine à faire valoir Œdipe, toujours Œdipe! L'image qu'il s'en est faite est tellement puissante qu'elle devient pour finir le complexe même de Freud!

C'est son outil préféré qu'il tourne et retourne, pourvu qu'il puisse le garder. On le verra ainsi prendre nouvelle posture à chaque tournant de route; mais toutes les constructions que « l'évolution naturelle » de la pensée première se met à fabriquer, le contiendront toujours et même en dernier lieu, il est, ni plus ni moins, l'ancêtre dont hérite « l'impératif » de Kant! Cette puissante obsession nous fait penser un peu à la dernière des « *tribus odiosis* » dont parle l'*Ecclésiastique* (xxv, 4) que cependant la vie — sinon les théories — du « philosophe » de Vienne ne vient pas confirmer. Cela est d'autant plus bizarre, qu'en effet, pour ce qui le concerne, l'homme qui « a fait perdre tout crédit à la morale sexuelle » (Wittels) donne par sa conduite

personnelle « l'exemple de ces vertus appelées communément familiales et sociales » (J. de la Vaissière).

Cette contradiction vivante serait-elle une confirmation *sui generis* des vues de Freud d'après lesquelles le travail de l'esprit est une « sublimation » salutaire comme celle par exemple de l'artiste qui dans son œuvre d'art « fait revivre sa *libido* » ? Ou bien n'est-ce pas plutôt une hérésie étrange qui en est cause et qui sous l'enveloppe du mensonge déforme jusqu'à l'étouffer le grain de vérité qui pourrait s'y cacher? Les conceptions de base de la « biologie matérialiste » ne sont-elles pas peut-être la source de cette erreur? Chez Freud, le bon observateur qui dans sa longue pratique des hommes sains et malades avait, sans doute, été frappé d'une sorte de besoin d'amour — perceptible surtout chez les humbles et les petits — mais dont le sens lui échappait, le transposa tout en.... instinct sexuel! Pour lui la vie humaine qui est — en quelque sorte — un *Cantique des Cantiques* ne peut avoir de sens que si tous les baisers de la belle Sulamite ne sont que l'expression de ses désirs charnels! L'amour, le pur amour, l'amour spirituel voilà ce qui échappe entre les doigts de Freud qui, lorsqu'il l'aperçoit, veut le « cristalliser », le rendre matériel.

L'étude du *sur-moi* freudien nous permettra peut-être d'aborder de plus près cette triste confusion. Mais avant de l'entamer il reste une question importante qu'il faut examiner au préalable, du fait qu'il s'agit d'une « fonction » qui dans tout l'édifice de la psychanalyse tient une place capitale : c'est la fonction que Freud a baptisée *censure*.

* * *

L'étude des malades nerveux a permis à Freud de constater un phénomène qui peut être rapproché plus ou moins de ce que Pierre Janet avait désigné sous le nom de rétrécissement du champ de la conscience. En effet, au cours des séances *d'associations libres* auxquelles le médecin viennois soumettait les sujets qu'il traitait, il avait remarqué une sorte de hiérarchie entre les souvenirs du point de vue de leur évocation; les uns étaient des plus faciles à revenir dans le champ de la conscience,

ou plutôt leur réapparition à la lumière se faisait d'une manière quasi automatique, tandis que, par contre, le retour des autres rencontrait une résistance manifeste. En rapprochant ces constatations des phénomènes observés, avec Breuer, — chez une malade qui au cours d'une sorte « d'absences », en tout semblables aux états d'autohypnose, se débarrassait d'un bloc de « souvenirs oubliés » à l'état de veille au moyen de ce qu'elle-même appelait une *talking cure* qui lui permettait d'extérioriser en paroles tout le bagage refoulé, — Freud a conclu que ce sont ces souvenirs que les névrosés repoussent du fait qu'ils étaient dangereux pour leur équilibre psychique. Ces souvenirs cependant ne laissent pas de vouloir se montrer et c'est alors qu'ils viennent sous la forme de symptômes morbides.

Afin de compléter par une théorie d'une allure scientifique ces rudiments d'explication, Freud a utilisé les notions de la psychologie qui distingue parmi les fonctions psychiques l'intelligence et l'affectivité : il a admis, en développant ces notions, que par la combinaison d'éléments provenant de ces deux ressorts de la vie psychique, prennent naissance des complexes idéo-affectifs. Parmi ces derniers, il y en a d'inoffensifs, mais il existe aussi de ceux qui sont dangereux. Ce sont ces derniers qui sont refoulés et cela grâce à une fonction mystérieuse au premier abord et qui n'est autre que la *censure*. C'est elle qui élimine les complexes préjudiciables à l'équilibre mental hors du champ de la conscience qui les rejette dans les ténèbres de l'inconscient où ils ne cessent de s'agiter; en récitant Virgile le psychanalyste les y retrouve et dit leur rôle redoutable :

Flectere si nequeo superos Acheronta movebo.

Dans cette boîte à surprises inépuisable de l'inconscient, — dont il serait d'ailleurs difficile de contester l'existence, — les complexes refoulés, mécontents du traitement qu'on leur a infligé, se mettent à protester. Au lieu de supporter l'exil qu'on leur impose, ils s'élèvent contre la censure : ils décident leur retour en pleine lumière de la conscience qu'ils ne supportent cependant qu'à l'ombre d'une tricherie. Car ce n'est qu'en trompant la fonction qui est proposée à la garde de la santé psychique, qu'ils réussissent leur jeu. Tout un arsenal de dégui-

sements leur est d'ailleurs prêté par l'imagination de Freud dont la capacité d'inventer des symboles est presque illimitée. Certes il ne s'agit pas du symbolisme vrai des grandes époques de l'art où le langage à clef était un bien de tous, parlé par tout le monde. Les images inventées par la psychanalyse varient à chaque instant et la valeur qu'elles ont, — ou qu'on voudrait qu'elles aient, — est toute de circonstance. Aussi n'y peut-on voir qu'un art ésotérique auquel n'ont adhéré que les « initiés » pour qui le verbe du maître fut la raison suprême.

Mais revenons à la censure. Par qui est-elle produite? Pourquoi sa vigilance? Pourquoi même dans le rêve — ou plutôt au réveil — fait-elle sentir sa force en retouchant toujours les souvenirs gardés? Voilà autant de questions qui s'imposent d'autant plus que la censure est au service de la conscience et que la psychologie freudienne veut être un dithyrambe de l'inconscient. Serait-ce encore une contradiction qui justifierait les lignes qu'a écrites l'un des disciples de la première heure mais dissident aujourd'hui, Otto Rank, d'après lesquelles « la psychanalyse tout entière, tant théorique que pratique, n'est qu'une glorification, unique en son genre, de la conscience et de sa puissance »?

Pour Freud, la censure est une fonction artificielle imposée par les nécessités de la vie sociale à la conscience humaine. C'est une sorte de *deus ex machina* semblable aux divinités inventées de toutes pièces dont parle Cratyle et qu'exigeaient les besoins des dramaturges anciens. Pour un vrai psychanalyste la fonction refoulante n'est que greffée après coup sur la nature humaine et non point inhérente à celle-ci de par sa constitution.

Or, dans ces conditions, il est étrange d'apprendre comment malgré la puissance des tendances instinctives, — car ce sont bien ces forces élémentaires que Freud aime faire figurer à la base des complexes proscrits, — dès qu'il s'agit de réprimer la voix de l'érotisme (de la toute puissante *libido*), une très fragile barrière suffit pour enrayer, sinon supprimer, la libre marche normale de l'occulte assaillant!

Malgré cet état de choses, — qui, s'il était vrai donnerait raison à la boutade de Rivarol que « la civilisation n'est pas plus profonde sur l'homme que la rouille sur le fer », — c'est

bien ce que prétendent les théories de Freud, même ultra-revisées : elles ne voient dans la censure qu'un produit du milieu mis au service du *moi* pour lutter contre les tendances les plus naturelles de l'organisme.

La volonté d'envisager, à tout prix, les choses sous un tel point de vue paraît évidemment plutôt une conséquence de la « philosophie biologique » que Freud a épousée une fois pour toutes, qu'une juste traduction des faits d'observation. Respectueux de ces derniers, certes, — car le bon clinicien n'a jamais nié l'existence de la censure, — il a préféré toutefois ne pas leur donner le droit d'exiger une révision fondamentale de ses convictions « de base ». Celles-ci lui ayant imposé de n'admettre pour l'homme qu'une place très élevée, bien entendu, mais qualitativement non distincte de celle des autres animaux dans la série zoologique, — il en est résulté que le roi de la création ne pouvait posséder en lui que ce qui existe dans la bête. Contrairement à d'autres spécialistes des sciences de la vie, le défenseur du pansexualisme se refuse à admettre l'existence de ce qu'un illustre maître de l'école de Montpellier, J. Grasset, a appelé si heureusement la « biologie humaine ». Force lui fut alors de rejeter sur le dos du « milieu » — des parents tout d'abord ! — ce qui ne cadrait pas avec ses conceptions : pour un si grand expert en matière de *transfert* ce ne fut évidemment qu'affaire d'un tour de passe-passe !

Tout autre est pourtant en réalité la situation de l'être que nous sommes et au plus intime duquel, — on ne saurait trop le dire, — une âme agit *dans* le corps et non seulement *sur* lui. Cette vue hylémorphiste est la seule acceptable d'ailleurs, car seule elle autorise une interprétation des faits psychologiques tels qu'ils existent chez l'homme.

*
* *

Si l'on se place à ce dernier point de vue, — représenté jadis par Aristote et par saint Thomas d'Aquin, — la question de la censure s'éclaire d'une tout autre lumière. Toutes les difficultés qu'avait fait surgir son caractère de fonction adventice s'évanouissent alors. Car rien ne s'oppose plus à ce qu'on la considère comme une chose inhérente à l'être humain naturel en qui palpite une âme : elle pourra ainsi avoir une valeur pour

le moins égale en puissance, aux forces instinctives de « notre frère le corps ». Le rêve du poète endolori pourra se réaliser, et sa prière

Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût!

pourra être exaucée.

D'ailleurs le psychanalyste « dissident » Otto Rank, — dont les opinions se sont écartées de l'orthodoxie freudienne pour aller dans un sens meilleur, — semble avoir senti que la source véritable de la censure — gardienne de ce que cet auteur appelle « notre éthique individuelle » — ne doit pas être cherchée en dehors de la personne humaine. « Notre éthique individuelle, dit-il, ne s'explique pas par l'histoire, mais par la psychologie. Elle n'est pas la somme des morales accumulées au cours de milliers d'années; elle n'aurait d'ailleurs pas pu se transmettre pendant des siècles s'il n'y avait eu dans l'individu quelque chose qui correspondît à cette morale..... »

En effet, quelle que soit l'importance que l'on voudrait accorder aux « superstructures » sociales qui s'élèvent au-dessus de la personne — et qu'il ne s'agit nullement de contester — il est difficile d'admettre qu'elles aient pu créer de toutes pièces et entretenir malgré et contre toutes les vicissitudes du monde, une fonction aussi puissante que la censure freudienne. Comme nous l'avons dit ailleurs, une telle censure, aussi fortement chevillée, ne peut être que l'expression d'une propriété naturelle essentielle de l'être humain, conditionnée par sa structure organique, fusion de l'âme et du corps.

Il n'est donc pas superflu d'interroger cette structure.

Pour ce qui est de l'âme, que nous permet-elle de trouver?

Les notions enseignées par la psychologie d'école à ce sujet se réduisent à trois mots qui résument les grandes fonctions de l'âme et qui sont en même temps un indice — ou plutôt pourraient l'être — de sa structure intime : intelligence, affectivité, volonté.

Si sur la première de ces trois « fonctions » tout le monde est à peu près d'accord, sur les deux autres, il existe, sinon une confusion, du moins des opinions trop souvent contradictoires. Qu'il nous soit permis de rappeler ici quelques-unes des formules

« scientifiques » adoptées par les manuels et traités, pour faire ressortir à quel point le chapitre de « l'affectivité » attend encore... son heure. On réunit d'habitude, sous le vocable en question, les plaisirs, les douleurs, les instincts ou tendances, — primitives ou dérivées, — les émotions, simples ou complexes, voire les passions et les sentiments. Parmi ces derniers, à un degré plus avancé d'une échelle dont les gradins ont été successivement franchis par le « psychisme » au cours de son « évolution », on rencontre les sentiments moraux, sociaux, religieux et même un « sentiment intellectuel » qui accompagnerait les opérations de l'intelligence. Ce dernier revêtirait, — au dire d'un spécialiste en la matière, — successivement trois formes, — ni plus ni moins, — qu'il appelle utilitaire ou pratique, désintéressée ou scientifique et, *last but not least*, passionnelle. Pour terminer, toujours dans ce même domaine où le *sentiment* et l'*affectivité* sont confondus, on aperçoit les « caractères ».

Maintenant, si l'on veut savoir comment se relient les multiples anneaux de cette étrange chaîne, il faut tout d'abord admettre qu'il s'agit d'une sorte de hiérarchie dans ce monde affectivo-sentimental. Ensuite, on apprend qu'entre les différents degrés ainsi établis, des transitions nuancées existent. Par exemple, le passage des émotions simples aux émotions complexes se ferait de trois manières : par évolution, par arrêt de développement et par composition. « L'évolution est à forme homogène ou hétérogène suivant qu'un sentiment se complique et s'affirme, en demeurant essentiellement le même, ou qu'il se transforme en un sentiment essentiellement différent et même contraire » : un exemple fourni pour illustrer ce dernier aspect de l'évolution serait le changement de l'instinct de conservation.... en avarice !

Mais épargnons au lecteur la suite de cette argumentation et contentons-nous de rappeler, pour finir, qu'on a écrit que « la plupart de nos sentiments, qu'il s'agisse de tendances proprement dites ou de manières d'être (plaisirs, peines, émotions), sont susceptibles de s'éveiller devant des représentations, et l'on peut, en chacun d'eux, distinguer des degrés de représentation suivant le caractère plus ou moins représentatif de la cause évocatrice » !

Quant à la volonté, la place et le temps nous manquent vrai-

ment pour reproduire ou résumer ici des pages « d'anthologies ». Tout ce que l'on peut dire, c'est que sur cette question les codifications des ouvrages existants, — même des volumineux, — laissent le débat ouvert.

Pour ce qui nous concerne, de toutes les notions ainsi présentées, il y a lieu de retenir qu'il existe dans l'âme une faculté morale, — le « sentiment », — bien trop souvent confondu avec l'affectivité qui n'est qu'une tonalité. Il est, certes, difficile de se représenter cette faculté, peut-être du fait que ces manifestations extérieures ne sont pas aussi détaillées et accessibles à l'analyse que celles d'un arc-en-ciel. Elle répond néanmoins à quelque chose que des savants qui s'occupent surtout de psychologie appliquée ont décrit dans leurs observations et qu'on pourrait désigner par le terme, assez impropre d'ailleurs, de *moi collectif*.

Ainsi, par exemple, l'auteur d'un petit livre intitulé *Social psychology*, R. H. Thouless, semble s'y référer. Bien qu'il fonde ses conceptions sur une biologie en quelque sorte évolutionniste il fait observer

«... qu'il serait vain d'essayer de donner une explication de la marche particulière du groupement social dans l'histoire de la civilisation en faisant simplement appel à l'instinct grégaire » et il admet que « les formes dans lesquelles cet instinct s'est exprimé ont été déterminées par les circonstances du développement culturel et par les exigences économiques qui ne sont pas du tout de nature psychologique ». « Mais il est tout aussi antiscientifique, — poursuit-il, — d'attribuer la marche de la civilisation entièrement à ces facteurs non psychologiques et d'ignorer le fait qu'ils agissent sur une tendance grégaire instinctive. Il n'est pas possible que sans cette tendance instinctive une force, quelle qu'elle soit, dérivant des circonstances extérieures ait conduit les hommes à vivre si peu que ce soit en groupes sociaux. Si c'était le cas, cela aurait abouti à la formation de groupes humains incohérents et instables, car les membres qui les composent n'auraient pas été pourvus des tendances sociales instinctives qui rendent possible la fusion des individus en un groupe harmonieux. Or, l'existence des tendances sociales n'est mise en doute par personne, même pas par ceux qui nient l'existence des instincts grégaires ».

Il existe donc dans l'homme quelque chose qui fait de lui un être social. Quelque chose qui n'est pas seulement instinct et qui n'est pas « mis en doute, même pas par ceux qui nient l'existence des instincts grégaires ». Quelque chose qui fait que

malgré toutes les différences individuelles tous les hommes ont en eux un trait commun qui les identifie les uns aux autres et leur permet de comprendre qu'ils sont faits pour s'unir, qu'ils sont égaux devant certains « principes » dont l'ordre est moral.

Si une comparaison nous est permise, ce « moi collectif » serait en quelque sorte analogue à ce qui, dans la personne physique — dans le *phéno-type* des biologistes — correspond aux traits *génotypiques* ou *idiotypiques*, au *type humain* par excellence.

A notre avis, c'est à cela que font allusion des psychiâtres comme Heyer, par exemple, qui dit que dans tout homme il y a un élément *originaire* (*Urtümliches*), obscur, primitif, un trait essentiel (*eine Wesenheit*) qui ne constitue pas une expérience vécue (*erlebt*) en concevant (*begreifend*) mais en « sentant » (*erfühlend*); quelque chose enfin qui ne converge pas vers le *moi*, vers « le noyau de subjectivité », mais vers le *nous*, « vers un *nous* qui l'est aussi fortement dans le temps (passé et présent), un *nous* qui surtout ne veut pas les individus isolés (*Einzelnen*), mais le tout (*das Gesamt*) ». Un nous enfin qui « plein d'ivresse et d'amour se fond en contemplation profonde (*Versenkung*) et « pressentiment » (*Ahnung*) et forme les associations qu'on ne peut appeler que magiques : la famille, le *Liebesbund*, la communauté (*Gemeinde*), l'État (le vrai et non l'utilitaire), les clans (*Bünde*) et les cultes (*Kulte*) ».

Enfin, pour ne pas allonger cette énumération des conceptions dans lesquelles se réfléchit la notion du moi collectif, nous ne mentionnerons encore que les idées d'un ancien freudien C. G. Jung qui parle d'un « inconscient collectif » dont les « dominantes » ou « archétypes » ne peuvent pas être expliqués par les réminiscences et souvenirs accumulés au cours de l'existence d'un individu. Pour le psychologue zurichois il s'agit d'une forme spéciale d'images « archaïques », de « possibilités de représentations humaines gravées par l'hérédité dans la structure cérébrale », de « pensées les plus générales et les plus profondes de l'humanité tout entière ».

Quelles que soient les retouches dont ces idées auraient besoin — notamment pour ce qui concerne la confusion qu'on fait entre « l'héréditaire » et le « constitutionnel », — elles convergent toutes pour affirmer l'existence d'un *quid* dans l'âme humaine qui

ajoute à *l'individu* ce qui lui manque pour être une *personne*. Elles réalisent dans le domaine psychique, en chacun de nous, cette unité entre les hommes que figure sur le terrain du corps le type idéal humain, la matrice primordiale « homme » qui n'est pas *héritée* mais *constitutionnelle* comme caractère de base, comme préfiguration. Elle est la même toujours à travers tous les âges, plus fixe et immuable que toute hérédité. Car cette dernière. aussi paradoxal que cela puisse paraître, n'est pas la transmission intacte et sans retouches de ce qui est à tous : elle est plutôt l'hoirie des traits particuliers de quelques ascendants que l'existence imprime à un être vivant, avant même qu'il soit né.

*
* *

De la fusion entre le principe de multiplicité qui caractérise l'individu et le principe d'unité de ce *moi collectif* résulte le *moi total* qu'on appelle une *personne*[1]. Or, c'est cette personne que sert la censure freudienne et c'est en elle qu'elle a sa source naturelle. Elle est ancrée dans l'homme, dans son intimité, et non surajoutée comme un greffon factice qui lui est imposé du monde extérieur. Elle répond quelque peu à ce que autrefois on nommait *syndérèse*, terme de la philosophie scolastique employé pour désigner la conscience morale *innée* qui distingue entre le bien et le mal. C'était une notion courante adoptée depuis saint Jérôme et qui fut maintenue même en dehors du monde des théologiens jusqu'au XVI[e] siècle; on la retrouve, par exemple, dans un Dialogue sur les lois d'Angleterre de 1531 où il est dit dans la belle langue du temps que « *sinderesis is a natural*

1. Nous rapprochons cette structure de la personne de la conception chrétienne en cette matière que le T. R. P. Gillet a magistralement résumée comme suit dans une page de sa *Culture latine et ordre social* : « Psychologiquement le moi se présente aussi à l'observateur sous deux aspects : d'un côté la personne (moi, je, personne c'est tout un) qui est principe d'unité, d'identité, d'activité; de l'autre l'individu qui est principe de multiplicité, de passivité ». « Ces deux moitiés du » moi « collaborent à son activité totale, mais chacun le fait à sa manière, la personne activement, l'individu passivement. Dans la symphonie plus ou moins harmonieuse qui se dégage de la vie humaine consciente, où la personne et l'individu mêlent constamment leurs voix, c'est la personne qui tient le pupitre, donne le ton, bat la mesure et conduit l'orchestre. Car c'est elle, et elle seule, qui a conscience de ce qui se passe dans le moi total, qui est principe responsable de son activivé, qui se sent libre, c'est-à-dire cause spontanée et indépendante de la vie mobile des états de conscience ».

power of the soule sette in the hyghest parte therof, mouynge and sterrynge it to good and abhorrynge euyll ».

Grâce à l'activité de la censure, — dont on a vu le zèle persistant s'opposer aux « instincts » au cours de l'analyse freudienne, — tout être bien portant, maintient son équilibre, sa stabilité psychique. L'école française de neuro-pathologie (dans le sens de pathologie des névrosés) semble admettre d'une façon implicite une telle manière de voir lorsqu'elle formule la théorie selon laquelle la dissociation de l'âme des névrosés serait causée par une insuffisance de la « synthèse mentale » (Charcot, Janet, etc.). Nul besoin pour cela de faire appel à la « police » du milieu, lequel, hélas, n'est en réalité que trop souvent corrupteur plutôt que renfort de l'ordre harmonieux, du rythme naturel, inné et immanent à l'être sain d'esprit. Que chez le malade ce soit le cerveau, ou bien les glandes sanguines ou que ce soient encore les troubles traumatiques appelés psychogènes ou enfin la combinaison de tous ces facteurs qu'il faille incriminer, cela n'a rien à faire avec l'ordre de l'âme tel qu'il existe d'abord et qui en soi est une image infime du Dieu qui le créa parfait : il est par excellence l'intime union de *mens, notitia* et *amor,* comme dit saint Augustin qui, tout émerveillé de la belle convergence de sa psychologie vers la reproduction de la Très Sainte Trinité dans l'âme, écrit : *Miro itaque modo tria ista inseparabilia sunt a semetipsis, et tamen eorum singulum quodque substantia est, et simul una substantia vel essentia, cum relative dicantur ad invicem.* Le *mens* de la personne abrite, en les joignant, la connaissance diverse (*notitia*) et la toujours semblable humaine dilection (*amor*).

Mais tout cela pour Freud paraît ne pas compter. Fidèle à son concept de l'instinct tout-puissant à l'intérieur de l'âme, il préfère s'éloigner de ces réalités qui font de l'homme un être que peut toucher la grâce divine du Créateur. Il renverse la nature et par un artifice qu'il appelle le *sur-moi* il va tourner les faits. Mais comme il n'aimerait pas malgré tout, par son complexe d'Œdipe, rester l'apologiste d'un âge de fer cruel, semblable à celui dont parle Hésiode où « le père ne veut plus ressembler à ses fils, ni les fils à leur père », il s'est efforcé de mettre en évidence par une « superstructure » assez abstruse l'importance capitale du comportement moral.

Sans entrer dans trop de détails sur les vicissitudes des deux principes, de plaisir et de réalité, auxquels Freud a cru devoir opposer, pour finir, le principe de mort ou de destruction, il nous faut dire que le fondateur de la psychanalyse a réservé, dans sa conception de la structure de « l'appareil psychique », une place à ce qu'on a traduit par *soi* (*Es*) et dans lequel il voit le grand réservoir d'où jaillissent les instincts.

« Un individu est pour nous — dit Freud — un *soi* psychique inconnu (*unerkannt*) et inconscient (*unbewusst*) auquel s'adjoint superficiellement le *moi* »... Ce dernier est « la partie du *soi* modifié par l'influence directe du monde extérieur par l'intermédiaire des perceptions conscientes (*W-Bw*), en quelque sorte une suite de la différenciation de surface. Il s'efforce aussi de faire valoir vis-à-vis du *soi* l'influence du monde extérieur ainsi que ses propres intentions; il s'efforce de substituer le principe de réalité au principe de plaisir, qui règne sans entraves dans le *soi*. La perception joue pour le moi le rôle qui revient dans le *soi* à l'instinct (*Trieb*). Le *moi* représente ce qu'on peut appeler raison (*Vernunft*) et attitude réfléchie (*Besonnenheit*) par opposition au *soi* qui contient les passions (*Leidenschaften*) ».

Or c'est sur le *soi* que viendra se greffer paradoxalement le *sur-moi* ou *moi-idéal*, — résultat en premier lieu de l'identification de l'individu avec son père, ou sa mère, car

« ... on peut admettre un dépôt (*Niederschlag*) dans le *moi* comme résultat tout à fait général de la phase sexuelle dominée par le complexe d'Œdipe, dépôt qui consiste dans la confection de ces deux identifications en quelque sorte fusionnées. Cette modification du *moi* garde sa position particulière et elle s'oppose à l'autre contenu du *moi* comme un *moi-idéal* ou un *sur-moi* ».

Toute la confabulation qui sert à édifier cette thèse semble tirer sa source d'une constatation de Freud, — toujours *observateur* remarquable et objectif mais mauvais interprète, — d'après laquelle il y a des personnes

« ... chez qui l'autocritique et la voix de la conscience (*Gewissen*), c'est-à-dire des manifestations psychiques estimées très haut, sont inconscientes et extériorisent les effets les plus importants inconsciemment; le maintien à l'état inconscient (*Unbewusstbleiben*) de la résistance au cours de l'analyse n'est donc nullement la situation unique de ce genre ».

« Or, — poursuit l'auteur de la découverte de la *censure*, — cette nouvelle expérience, qui nous oblige, malgré notre intelligence (*Einsicht*) critique meilleure, à parler d'un *sentiment de culpabilité inconscient* nous embarrasse bien plus et nous pose de nouvelles énigmes, surtout si nous finis-

sons par deviner qu'un tel sentiment de culpabilité joue pour un grand nombre de névroses un rôle économiquement décisif et oppose les obstacles les plus puissants à la marche de la guérison ».

Ces considérations que Freud a encore résumées très justement par la formule : « peut-être inconscient dans le *moi* non seulement le plus profond (*das Tiefste*) mais aussi le plus élevé », le conduisirent ainsi à son étrange *sur-moi.*

*
* *

Au lieu de s'apercevoir qu'il y a dans l'homme une pudeur, — la pudeur instinctive dont le R. P. de la Vaissière a parlé d'une si merveilleuse manière dans le beau livre qu'il a consacré à cette question, — pudeur qui « n'est pas un préjugé, un vestige de siècles passés, quelque production artificielle, mais le frein naturel d'un instinct », Freud s'évertue à mater son « Œdipe » par des « images » du dehors (*vaterimago* et tout ce qui s'ensuit) ; au lieu de voir cette pudeur et d'obéir « à l'avertissement que par la nature elle donne à l'esprit, tenir compte de sa direction et de ses conseils, pour réaliser l'épanouissement vrai de *tout* l'individu » (de la Vaissière), il ne voit, inné dans l'homme, qu'un penchant au « plaisir ».

Pour ceux qui savent que même la grâce, — la grâce donnée par Dieu, — ne vient pas contre nature, — *gratia non tollit naturam sed perficit* disait le grand saint Thomas, — les conceptions de Freud, biologiste inhumain, sont pour le moins, étranges et force leur sera donc de dire : *non possumus.* La nature humaine unit au corps une âme. C'est de l'existence de cette dernière, qui agit *dans* le corps et non pas *sur* lui, que doit tenir compte un médecin qui n'est pas vétérinaire, car — comme l'a écrit Mauriac —

« ... étudiant des êtres lorsqu'ils sont au plus bas et dans la plus grande misère, il peut être beau de les obliger à lever un peu la tête. Il peut être beau de prendre leurs mains tâtonnantes, de les attirer, de les obliger à pousser ce gémissement que Pascal voulait arracher à l'homme misérable et sans Dieu — et cela non pas artificiellement, ni dans un but d'édification, mais parce que le pire d'une créature étant donné, il reste de retrouver la flamme primitive qui ne peut pas ne pas exister en elle ».

Certes la « société » a bien son mot à dire et on ne saurait trop insister sur ce point : mais que de fois, hélas ! — nous

répétons la chose, — au lieu de renforcer ce qui « sommeille » dans l'être, l'exemple du dehors ne vient-il pas troubler la paix harmonieuse de l'âme de nos enfants?

L'histoire même des névroses témoigne d'ailleurs aussi qu'il y a des réactions chez ces « malades psychiques », créées par l'ambiance. Qu'il s'agisse de faillite ou de protestation, le « refuge dans la maladie » démontre assez souvent que le symptôme morbide résulte d'un conflit entre les aspirations de la *personne* qui veut s'épanouir et l'incompréhension ou le déséquilibre du « milieu social ».

Ainsi par exemple, récemment encore (1935) des recherches effectuées par G. Giehm ont permis à ce neurologiste berlinois de formuler des remarques dans ce sens au sujet des phénomènes hystériques. Ayant soumis d'une façon systématique à un examen médical les époux des femmes malades qui présentaient des symptômes manifestes de cette névrose, il avait trouvé que, dans environ la moitié des cas, les hommes étaient aussi plus ou moins anormaux du point de vue psychique. Il s'agissait surtout d'individus indécis, mous, le plus souvent excessivement soucieux du sort de leur femme et qui par leur comportement avaient déclanché chez ces dernières la « protestation » morbide : l'enfant trop « cajolé », d'une façon tyrannique, n'est-il pas un « boudeur »?

D'autre part, les obsessions et phobies de nombreux psychasthéniques — parfois des êtres « forts » ou plutôt « fiers » d'eux-mêmes, chargés de responsabilités peut-être exagérées, — que sont-elles sinon l'appel au prochain, qu'ils portent dans leur « moi collectif » mais dont l'existence leur échappe du fait que c'est à eux et à eux seuls qu'incombent les actions de contrôle? Ils deviennent anxieux, mal rassurés du cœur et la folie du doute les ronge à tout moment : à chaque instant ils veulent qu'on leur redise sans cesse que telle ou telle action — souvent des plus futiles — a bien été remplie. C'est eux encore qui forment l'armée des « claustrophobes » qui craignent la solitude et qui ne peuvent rester seuls dans un endroit, sans voir des gens autour d'eux. C'est le besoin de sympathie, de communion avec les « autres » — sans doute déformé — qui les font ressembler à ces enfants dont parle Herbert Spencer dans une de ses pages les plus touchantes. « Voyez ce petit assis sur vos

genoux, — dit le célèbre sociologue, — comme il approche ses jouets de votre visage pour que vous les puissiez considérer... Entendez les enfants qui entrent dans la chambre en criant : « Maman, regardez ceci ! Maman regardez cela ! ... » Remarquez comment dans la promenade tous les petits courent vers leur bonne pour lui montrer la fleur qu'ils ont cueillie, lui faire voir qu'elle est jolie, lui faire dire qu'elle la trouve belle » [1].

D'une manière pathologique c'est cet enfant qui revit chez les psychasthéniques par trop isolés, en milieu « libéral » et qui n'ont pas trouvé d'écho à la voix de leur cœur [2]. Ils courent, ils cherchent sans cesse leur centre de gravité, leur équilibre de l'âme. Car le père de l'adulte est, — comme l'a dit Wordsworth, — l'enfant qui est en lui. Chez l'être tout petit, *notitia, mens*, *amor* sont en accord parfait et c'est cette harmonie que l'homme doit conserver s'il veut le Paradis : c'est la parole du Christ qu'on lit dans l'évangile : *Nisi efficiamini sicut parvuli.*

Sur ces paroles divines nous nous arrêterons pour terminer ces pages de critique du freudisme.

Quelle que soit la réaction de ceux qui se sentiront visés, nous croyons pouvoir demeurer sans trouble, car le plus grand souci que nous avons gardé fut d'être « objectif ».

Nous ajoutons d'ailleurs, qu'à l'heure présente la psychanalyse n'en est plus à sa phase turbulente, — que nous avons vécue jadis un peu de l'intérieur. Nous pensons que, mieux qu'un éloge sans mesure ou un dénigrement haineux, une critique formulée en toute loyauté rendra un témoignage qui mettra dans la juste lumière un homme qui a si bien su observer les faits et y conforme mieux sa conduite que ses théories.

Dr A. STOCKER.

Genève.

1. Cité d'après H. BREMOND. *L'enfant et la vie*, préface, p. 24.
2. BERDIAEFF a fait observer qu'à la fin des « époques libérales » « l'homme éprouve une immense fatigue et il est tout prêt à s'appuyer sur quelque genre de collectivisme que ce soit, où disparaîtrait définitivement l'individualité humaine. L'homme ne peut pas supporter son abandon, sa solitude » (*Nouveau Moyen Age*).

LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ADLER

INTRODUCTION

1. Plan de l'étude.

1. La psychologie individuelle s'oppose à la psychologie générale : tandis que celle-ci traite de l'organisation psychologique concernant tout homme, elle considère l'organisation spéciale de telle classe d'individus, l'organisation féminine par exemple.

Très strictement comprise la psychologie individuelle est celle de tel individu, de Rousseau, de Napoléon. En ce sens plusieurs pédagogues réclament l'individualisation de l'éducation, l'école sur mesure.

Elle est encore l'étude du développement psychologique humain, celle de la position de l'individu en face de la collectivité, etc.

Dans le cas actuel le sens est très précis, exclusif : la psychologie individuelle est le système psychologique du docteur Alfred Adler; celui-ci d'ailleurs s'est efforcé d'établir que sa psychologie individuelle n'est étrangère à aucun des autres sens : caractérologie, développement psychologique de l'enfant, féminisme, thérapeutique, réforme individuelle, sociale et religieuse, il n'est pas une seule partie du domaine psychologique qu'elle ne prétende faire bénéficier de son intervention : très particulièrement elle s'est attachée aux problèmes de l'école et de la famille.

Les écoles actuelles se plaisent à être qualifiées de nouvelles, d'actives, épithètes un peu confuses appliquées à des tendances très diverses. Tandis que certaines écoles catholiques tiennent à porter ces titres pour affirmer qu'elles ne veulent aucunement former l'enfant en dehors de sa coopération active et entendent bien prendre tout ce qui est valable dans les améliorations

suggérées par le progrès, pour les autres ces mêmes termes sont un drapeau qui les groupe sous le *naturalisme pédagogique*. Cette attitude revêt plusieurs aspects : Adler relèverait de Nietzsche[1], d'autres se réclament de Rousseau : entre tous les systèmes Adler accentue particulièrement la note. L'étudier c'est prendre contact avec tout ce qui est disséminé et affaibli dans les autres[2].

L'étude présente n'abordera pas directement les côtés pratiques du système, elle se confinera dans l'examen spéculatif de la théorie psychologique, présentée d'ailleurs par Adler comme la raison d'être des applications. Sur ce terrain de la psychologie positive la théorie est d'un grand intérêt ; après celle de Freud aucune ne présente mieux le type d'une de ces psychologies profondes, maîtresses, assure-t-on, de l'avenir.

La marche choisie sera la suivante :

Après un court aperçu historique.................. I
Donner les conditions d'une théorie de psychologie profonde.. II
Exposer la théorie adlérienne...................... III
Examiner si elle remplit les conditions requises....... IV

Nous espérons donner par cette voie quelqu'intelligence, non seulement de la valeur psychologique, mais aussi de toute la portée de la psychologie individuelle.

1. — Aperçu Historique[3].

1. Origine de la psychologie individuelle. — 2. Ses développements.

1. Alfred Adler naquit en 1870. Il acheva ses études à l'université de Vienne en prenant le grade de docteur en médecine. Au début de 1902, lorsque plusieurs jeunes médecins se groupèrent autour de Freud avec l'intention d'étudier la psychanalyse, il s'associa à cette réunion, où il rencontra Wittels, Stekel, Rank, plus tard Bleuler et Jung, d'autres encore dont les

1. B 34. (Les indications b1, b3, etc., renvoient aux numéros de la bibliographie.)
2. Cf. Encyclique *Divini illius Magisterii*, 31 dec. 1929. Edit. des *Questions actuelles*, col. 405-406.
3. Freud et Wittels sont les narrateurs autorisés de ces débuts dont ils ont été les témoins actifs : b 35, b 36, b 59.

noms sont devenus célèbres. Entre tous il se fit remarquer par la vivacité de son intelligence ; même après s'être séparé de lui, Freud écrivait : « Je n'ai jamais refusé de reconnaître en Adler un esprit supérieurement doué pour la spéculation »[1]; trop bien doué peut-être « pour rester toujours » à l'ombre des grands hommes », comme il le déclarait entre amis. Bien vite il crut remarquer des lacunes dans l'enseignement reçu et sa tête en travail substitua à la théorie freudienne des névroses celle d'une compensation des sentiments d'infériorité. Freud avait une grande largeur d'esprit pour permettre des utilisations, même peu délicates, de ses travaux, mais il était rigoureusement intransigeant pour ce qui constituait à ses yeux l'essentiel de la psychanalyse : primat de l'Eros, inconscient refoulé et actif, complexe d'Œdipe, censure et sublimation : « court et trapu, Adler jetait un bloc d'idées systématiques dans le filet artistement travaillé des mécanismes freudiens[2] ». Et Freud s'en plaignit : « Adler rejeta en bloc l'importance de la sexualité, rapporta exclusivement la formation du caractère comme de la névrose à la volonté de puissance des hommes et à un besoin de compenser leur infériorité; il jette par la fenêtre toutes les acquisitions psychologiques de la psychanalyse ».

Au printemps de 1911 la crise éclata. Adler s'illusionna à ce point de songer à réfuter Freud dans une discussion publique : « L'aigle osa regarder le soleil en face » et pendant trois séances de l'Association psychanalytique, il développa à loisir toutes ses conceptions. A la quatrième séance Freud et ses fidèles déclanchèrent une contre-attaque concertée d'avance; l'exclusion fut proposée, Adler se retira avec neuf de ses adhérents.

Quand le maître fait le récit de cette séparation, sa plume traduit un profond désappointement : volontiers il se serait plié à introduire dans son système l'une ou l'autre des conceptions du disciple. L'une ou l'autre seulement: Adler était bien trop entier pour se contenter d'un tel tempérament. Sans aucun doute il souffrit lui aussi; ses écrits l'attestent par un ton de dépit et d'aigreur : puis, selon la remarque mélancolique de Wittels,

1. B. 35, p. 42, p. 18.
2. B 59, p. 83.

dissident lui aussi depuis 1910 : « on ne retrouve pas un Freud »[1].

Il ne fut plus question de retour. Tout de suite Adler s'employa à propager sa doctrine. Dès 1912 il fonda à Vienne même le *Verein für individual Psychologie* et travailla à s'imposer dans la thérapeutique des névroses, surtout dans les doctrines de l'éducation familiale et scolaire. Sur ce dernier terrain les organismes adlériens eurent une multiplication rapide [2]:

Sans rayonner le même éclat que les associations freudistes les associations adlériennes sont nombreuses : il en existe à Vienne, Budapest, Londres, Cologne, Prasov en Roumanie, Stuttgart, Cracovie, Zagreb en Yougoslavie, Copenhague, Barcelone, Cracovie, Berlin. Des centres d'études fonctionnent à Berlin, dans plusieurs villes de Hollande, à Chicago, à Paris[3], etc.

L'international Verein für Individualpsychologie a pour organe le *Zeischrift für Individual Psychologie*, fondé par Adler en 1922. Il fait paraître chaque année quatre fascicules donnant une somme de 260 pages envirou; à la revue est annexée la collection *Individum und Gemeifnschalt*[4].

Adler a déployé une remarquable activité pour la diffusion de ses théories. C'est ainsi que d'avril à août 1937 il a fait une tournée en Europe, donnant des leçons à Paris, Bruxelles, en Hollande, et dans les principales universités d'Angleterre et d'Écosse. Au cours de ce dernier voyage, à Aberdeen, en se rendant à une conférence de psychopathologie, il fut surpris par la mort en pleine rue, à l'âge de 68 ans.

Adler a écrit un grand nombre d'ouvrages. Son système y est exposé d'une manière invariable; il diffère en cela de Freud dont la doctrine a considérablement évolué dans ses différents livres. Une seule modification notable a été introduite, relative aux relations entre la névrose et le système nerveux : la dépendance physiologique des névroses, proclamée dans son premier

1. B 59, p. 132 s.
2. L'ouvrage de M[lle] GANZ, b 37 ch. II, III, IV, expose le fonctionnement de plusieurs orgnanismes. L'auteur est une fervente admiratrice d'Adler.
3. Le centre de Paris est dirigé par M[e] Dr Rapaport et le Dr. A. Neuer.
4. Ces renseignements sont extraits du *Zeitschrift für Individual Psychologie*.
5. B 35.

ouvrage *Le tempérament nerveux* a été depuis solennellement et définitivement reniée.

Il n'existe pas d'ouvrage français de quelque importance sur la psychologie individuelle, à part celui de Madeleine Ganz paru en 1935, faisant principalement ressortir les aspects éducatifs, nettement partisan des doctrines adlériennes.

II. Les psychologies profondes. Leurs théories.

4. Problème général. — 5. Conditions d'une bonne solution. Le choix des faits et leur interprétation au sein du matériel. — 6. Les lignes de la théorie. Règles du dualisme et de la tripartition. Esthétique. — 7. Mise en action.

4. W. Stern a défini la *psychologie profonde :* Toutes ces conceptions qui cherchent dans les profondeurs inconscientes de la personnalité les origines et l'interprétation des faits conscients de la vie psychique et de l'activité volontaire[1]. Une psychologie tenant compte de l'inconscient, du préconscient, du subconscient peut donc à ces titres être qualifiée de profonde. En un sens très large, en dehors du terrain strictement scientifique la psychologie profonde a toujours existé : impossible en effet de rien expliquer sans recourir à l'influence de facteurs non actuellement conscients, images, idées, sentiments, tendances acquises dans le passé. Mais l'introduction de ces faits de connaissance non consciente dans l'objet même de toute psychologie positive est relativement récente, surtout quant à la détermination des lois qui les règlent et les relient au conscient; encore bien plus l'introduction de théories dans lesquelles l'inconscient joue un rôle général ne se rencontre-t-elle qu'exceptionnellement comme dans les hypothèses d'H. Myers sur la personnalité humaine et celle d'H. Delacroix sur les faits mystiques suscités par la subconscience. Il faut arriver aux travaux de Charcot, surtout de Pierre Janet, des psychanalystes, pour trouver des psychologies auxquelles s'applique exactement le nom de *profondes*.

Dans son envergure totale la psychologie profonde ne se borne pas à jeter quelques coups de sonde pour extraire de

1. E 50, p. 60.

l'inconscient. Elle se propose d'unifier en organisation cohérente tous les faits, toutes les lois des domaines conscient et inconscient, de fixer des principes dynamiques généraux tels que, ceux-ci une fois connus, on ait par eux l'interprétation de tout événement psychologique, du plus élevé au plus humble, du plus universel au moindre détail d'une conduite humaine.

Cette grande ambition n'apparaît pas irréalisable. Si aucun fait du domaine inconscient n'est directement atteint en lui-même, son influence sur le conscient est directement saisie dans plus d'un cas; une telle influence porte l'empreinte de son origine, et ainsi les dynamismes inconscients sont atteints comme à travers un voile par des actes conscients qui en sont des symboles indiscutables. Une hypothèse interviendra nécessairement, une théorie donnant la clé de la traduction. Comme ces théories dépassent les faits, au point de vue positif elles pourront être multiples et la meilleure sera celle qui, tout en ne laissant aucun fait, aucune loi en dehors de sa systématisation, imaginera des dynamismes généraux groupant les dynamismes particuliers en un ordre utilisable, simple et esthétique.

Aucun psychologue n'a abordé le problème de la psychologie profonde avec autant d'ambition et d'audace que Freud et ses disciples. Non seulement les maîtres de la psychanalyse ont créé des méthodes qui affirment mettre pour ainsi dire le doigt sur l'inconscient et le contraindre à manifester son influence dans le comportement extérieur, mais ils ont travaillé à édifier des systèmes embrassant tous les faits; ils insistent sur cette compréhension universelle de leurs théories. Freud disait : « Le domaine où s'applique la psychanalyse a la même ampleur que celui de la psychologie. » Adler est encore plus affirmatif sur la portée de la psychologie individuelle. Après avoir rappelé qu'elle est organisée selon la volonté de puissance et le sentiment de communauté, dont la fusion trace une ligne de vie, il ajoute sans la plus petite restriction : « Sur ce plan de vie s'édifie toute la structure psychique : tout le vouloir, le cercle entier des pensées, des intérêts, le cours des associations; les espérances, les attentes et les craintes suivent le lit tracé par la ligne de vie »[1].

1. B6, p. V.

Adler, on le voit, s'est parfaitement rendu compte de la portée du problème de la psychologie profonde et il affirme l'avoir résolu ; reste à savoir si sa prétention est justifiée.

Nos grands méthodologistes, Claude Bernard, Henri Poincaré et les autres ont élucidé avec le plus grand soin les règles de toute théorie scientifique[1]. Les *théories de psychologie profonde* ont en outre des exigences particulières à satisfaire.

Comprise selon l'esprit de ses grands inspirateurs, une telle théorie doit être purement, *exclusivement psychologique*. Telle était la pensée de Freud ; celle d'Adler n'est pas moins nettement formulée. Dans le premier de ses ouvrages indépendants, *Le tempérament nerveux,* il avait eu recours à des facteurs physiologiques pour expliquer les névroses ; il protesta hautement dans l'avant-propos des éditions consécutives : « Nous ne concevons pas la psychologie individuelle telle que, pour la première fois, elle se trouve exposée dans ce livre, comme étant liée nécessairement à un substratum organique[2] ». Il insiste en répudiant toute explication par telle ou telle influence humorale, telle ou telle fonction du cerveau. Attitude logique pour un psychologue : sans nier que des facteurs physiologiques interviennent comme conditions de la connaissance motrice et des réalisations par l'activité extérieure, incontestablement ce qui dans le dynamisme est psychologique ne saurait se réduire à du physiologique. On objectera sans doute que la douleur physique d'une lésion, le malaise d'une fatigue interviennent dans le psychisme ; soit, mais ces influences ne s'exercent pas en tant que le nerf est lésé, épuisé, c'est aux affections psychologiques de plaisir et de douleur qu'il faut recourir en dernière analyse. Il s'agit donc de construire uniquement avec du psychologique.

5. Une théorie scientifique est œuvre d'art intellectuelle réalisée par des matériaux ordonnés selon une architecture.

1° *Le matériel* est constitué par l'ensemble des faits conscients et inconscients. De là un travail délicat s'impose au théoricien de l'inconscient : *le choix des faits* dont le déchiffrage ruinera l'inconscient. Avec un réel discernement Freud traduira comme révélateurs des influences inconscientes les

1. Cf. *Archives de philosophie,* Méthod. scient., vol. X, cah. III, sp. n°s 11-12.
2. B 1, p. 7.

rêves, les névroses, les actes manqués de la vie quotidienne (oublis, remarques singulières, lapsus, méprises, etc.), et aussi l'observation directe des enfants dont la psychologie, non encore compliquée de nombreuses associations acquises, est plus directement influencée par les dynamismes primitifs. On voit l'importance du choix des faits pour établir une théorie de psychologie profonde.

L'interprétation des faits a sa place en toute science ; à elle revient la fonction d'élaborer le *fait brut* en *fait scientifique*. Dans la psychologie profonde ce rôle devient en un sens le grand rôle : interpréter le fait brut en effet ce sera lire l'inconscient caché, opération à laquelle le diagnostic, le flair psychologique du théoricien auront une part prépondérante. L'interprétation donnée par Freud à l'inconscient du rêve est célèbre : sous son apparence manifeste il dissimule un contenu latent, fait de désirs refoulés ; c'était là une tentative d'élaboration du fait brut en inconscient scientifique.

Après avoir choisi et interprété, il faut *classer*.

Parmi les influences inconscientes, certaines sont comme une persistance des faits conscients : tout l'acquis sensoriel, susceptible dans les circonstances requises de redevenir partiellement conscient, ce seront les faits *préconscients*.

D'autres au contraire n'ont jamais été conscients, ne le deviendront jamais ; ils sont *strictement inconscients*.

Pour les théoriciens de la psychologie profonde ces deux classes de faits auront une place très distincte dans la systématisation.

Rappelons encore la division freudienne de l'appareil psychique en trois groupes : le soi, le moi, le surmoi.

Les matériaux dûment choisis, interprétés, classés, reste à les ordonner dans un ensemble. Là surtout se distinguera le génie du théoricien, son originalité d'invention, cette qualité maîtresse du *sens esthétique*, dont les belles pages d'H. Poincaré ont signalé l'extrême importance, même dans les sciences les plus abstraites[1].

6. *L'architecture de la psychologie profonde* obéit à deux lois essentielles : le dualisme et la tripartition.

1. Cf. *Méthodologie scientifique*, pp. 90-91. « Archives de philosophie », vol. X. cah. III.

Loi du dualisme. Elle s'impose à tout ordre de science positive. Dans l'ordre physiologique l'énergie vitale trouve en face d'elle la tendance à la corruption. Le principe de conservation de l'énergie est doublé de la loi d'entropie. En se maintenant strictement sur le terrain psychologique, la nécessité d'un tel dualisme est très nette : si les dynamismes subissaient l'influence d'une origine unique, ils s'exerceraient au delà de toute mesure sans arrêt, sans bornes ; rien ne viendrait à l'encontre du désir de la gloire, de l'appétit de curiosité, etc. Or l'expérience dit nettement le contraire : sans parler, redisons-le, des freinages exigés par l'absence ou l'usure des conditions physiologiques, dans l'exercice de toute tendance on trouve comme une retenue, une exigence d'arrêt ; au sein même de la marche en avant existe un retour en arrière, un automatisme, une répétition, un sentiment de résistance à vaincre : dans la ligne d'actuation de l'activité humaine il y a toujours bipolarité.

Les théoriciens de la psychologie profonde ont unanimement saisi la nécessité d'un dualisme. Un des grands efforts de Freud dans ses tentatives métapsychologiques a été de trouver à l'origine deux moteurs réellement opposés. Dans sa première tentative tout avait été ramené aux principes de plaisir et de réalité ; on obéit à ce dernier lorsque, par exemple, on accepte une amputation, on suit le premier dans toutes les démarches accompagnées de plaisir. A un examen plus approfondi, Freud crut trouver que, dans l'exemple cité, le principe d'activité était un amour de soi subissant donc l'impulsion d'une libido narcissique. Dès lors les deux principes ne lui apparurent plus assez nettement opposés ; il les réunit en un seul, l'Eros avec les libidos narcissique et objectale ; puis, pour rétablir le dualisme, il plaça en face de l'Eros le principe de mort ou de nirvana, qu'il s'efforça péniblement de reconnaître dans la tendance psychologique à l'automatisme et la répétition signalées plus haut à propos de la nécessité d'un dualisme.

Deuxième loi. Tripartition.

S'il n'existait que deux principes opposés à l'origine de toutes les activités psychologiques, comment pourraient-elles s'exercer? Elles ne peuvent se réaliser qu'en vertu d'un troisième

1. B36, pp. 89-90.

principe qui entraîne simultanément les deux autres. C'est le point critique de l'architecture psychologique : on semble au premier abord être acculé à l'impossible.

Par le fait qu'un troisième moteur est principe de l'activité des deux autres, ceux-ci ne sont plus opposés, mais au contraire concordent de tout point, puisqu'ils subissent une impulsion unique; et cependant la première loi exige l'opposition. L'impulsion du troisième principe doit réaliser ce paradoxe : être source commune du mouvement des deux autres en respectant leurs propres impulsions.

L'architecture théorique n'est pas celle d'une tour s'élevant d'un jet, ni celle de pans de mur séparés. Elle est plutôt analogue à celle d'un arc de triomphe, de piliers réunis et maintenus séparés par l'entablement supérieur[1].

Dans une étude très intéressante un auteur contemporain a bien mis en évidence la nécessité de « ce tertium quid », en réfutant la systématisation freudienne : le grand psychanalyste aurait abouti à une solution en poussant plus à fond le rôle de cette censure, qui surgit on ne sait d'où pour maintenir l'équilibre général.

Le système aristotélicien enlève toute contradiction en posant un principe des dynamismes intellectuels qui est en même temps principe formel de la psychologie sensitive ; le « tertium quid » est alors « mens », qui est aussi « anima », posant les deux ordres sensitif et intellectuel à la fois dans la distinction et la possibilité d'union.

7. La théorie construite, reste sa *mise en action*, contre-épreuve de sa vraie valeur.

Le matériel peut avoir été soigneusement élaboré dans sa sélection et son interprétation, l'architecture peut avoir été dressée selon les règles, encore faut-il que l'application à l'univers scientifique en question se montre pratique pour relier faits et lois, en faire comprendre l'ensemble et la portée ; sinon, même avec un style correct, esthétique, elle n'est pas utilisable. Bien plus est-il nécessaire qu'aucune partie de son domaine ne s'insurge contre elle, ne la contredise; elle serait fausse, ou tout

1. B51-52 Cf. *Études récentes sur l'organisation psychologique*, « Archives de philosophie », vol. XII, cah. III.

au moins cesserait d'être générale pour n'embrasser qu'une portion délimitée des faits.

En chimie, lorsque la théorie atomique fut divulguée pour la première fois, il y eut un mouvement universel d'admiration, tellement elle s'adaptait exactement à tous les faits de la chimie organique et inorganique, permettant même de prévoir l'existence de corps simples jusqu'alors insoupçonnés. Supposons la découverte de toute une série organique dont les membres échappent à la théorie, c'est fini de l'enthousiasme, la théorie est fausse.

Cette contre-épreuve est indispensable à la théorie, son point de départ n'a été forcément qu'une partie du matériel total, les phénomènes n'ont pas été examinés sous tous les aspects possibles. Et combien cela est spécialement vrai de la psychologie, dont les faits sont si divers et mobiles dans leur vitalité, si énigmatiques parfois! Que dire du cas fréquent où l'idée, directrice est une vue personnelle ou l'expression d'une théorie philosophique?

Dans ce cas, que le théoricien ne perde pas de vue un seul instant le précepte de toute méthode correcte : « Garder une indépendance aussi grande que possible vis-à-vis des théories courantes et *de ses propres manières de voir* ». Selon la fine remarque de Ch. Richet, il doit aller à l'inverse de l'ambition du poète : *et mihi res, non me rebus subjungere conor.*

En psychologie toutes ces recommandations sont à pratiquer avec scrupule : les faits font quelquefois plus ou moins partie de la vie courante personnelle, d'où grand danger de manque d'impartialité.

Examinons la théorie de la psychologie individuelle d'Adler à ce triple point de vue : Le matériel.

Les lignes.

La contre-épreuve de la mise en action.

1. *Méthodologie scientifique*, n° 51, p° 92. « Archives de philosophie », vol. X, cah. III.

2. Cf. B 1, partie théorique ; b 3; b 6, préface ; b 14 ; b 16; b 30 (exposé, pp. 162-1854; setoqie, p. (384-303); b 59, ch. IV; b 37, b 33; b 35 (pour la mise en action); b 63. b 45.

III. La théorie d'Adler[1].

8. Matériel des *conférences de la table ronde* : rêves, actes manqués, névroses, l'enfance. — 9. Hypothèse directrice d'Adler : la volonté de puissance. — 10. Le sentiment de communauté. La règle de vie. — 11. Le sentiment d'infériorité. Protestation virile. Surcompensation. — 12. Refuge dans la névrose. — 13. Les lignes d'architecture : volonté de puissance, sentiment de communauté. — 14. Mise en action : féminisme, éducation, religion.

8. *Le matériel de la théorie.*

La théorie adlérienne se comprend mieux en lui gardant son contact avec celle de Freud; à la phase d'élaboration, il suivait un cours de théorie psychologique dirigé par le professeur Freud. Si les résultats sont en opposition presque constante avec la doctrine du maître, la route suivie est bien celle qui lui avait été marquée.

Entre ces deux grands travailleurs intellectuels existe un contraste saisissant : similitude de la technique, divergence des résultats. Sans grand effort, sur cette route psychologique qu'ils parcourent côte à côte, on tracerait une concordance d'oppositions entre les assertions de l'un et de l'autre. Telle était sans doute la pensée de Freud lorsqu'il écrivait mystérieusement : « la théorie d'Adler est plutôt faite de négations que d'affirmations[1] ».

Allons à Vienne vers 1909 dans le salon de Freud; prenons place à l'une de ces séances du mercredi soir, surnommées *conférences de la table ronde* psychanalytique. Depuis plus de six ans Adler et Stekel les fréquentent assidûment; d'autres sont venus, Federn, Hitschmann, Sadgers, Rank, Wittels, Jung, etc., dont plusieurs ont acquis une célébrité comme professeurs, psychiâtres, directeurs de revues internationales. Docteurs en médecine, passionnés pour la psychopathologie, ils sont assis autour de la grande table, les yeux fixés sur le maître. Freud exerce sur eux un prestige explicable à bien des titres. Il a déjà publié quelques-uns de ses principaux ouvrages, *la science des rêves*, *la psychopathologie, de la vie quotidienne*, *les trois essais sur la sexualité.* En 1908 il a lancé

1. B 35, p. 44.

sa grande théorie sur le primat de l'Éros. Après avoir étudié en France les expériences de Charcot et de Bernhein, il a jugé leurs procédés insuffisants pour une étude objective de l'inconscient et a créé la méthode psychanalytique.

Autour de lui, tout en fumant et prenant le café, on travaille. Chacun est tenu d'apporter sa contribution et de prendre part aux discussions. Tout un matériel s'étale, destiné à l'étude de la psychologie profonde, rêves personnels ou autres, cas pathologiques rencontrés dans les travaux professionnels.

Freud préside; la méthode socratique lui est ordinaire : il interroge, argumente, discute, cherchant à faire entrer les idées chères. Sans solennité, d'un ton affable et insinuant, il analyse fait jaillir l'inconscient refoulé du contenu manifeste des rêves et des névroses, développe les phases d'évolution de l'enfance. « Les auditeurs sont hypnotisés.... Il a tout pris d'avance et ne nous laisse rien à découvrir »[1], dit Wittels. « Il fascine, il abat, on ne peut se sentir porté à le contredire, quand on est sous le feu de ses paroles ». Tous sont conquis, tous sauf un seul.

9. Adler écoute avec attention, charmé sans doute par l'élocution du maître, lui qui professera sa vie durant; tous les exposés lui présentent de riches matériaux pour l'édifice qu'il projette[3]. Quant aux conceptions développées, aux découvertes dans l'inconscient, il ne veut pas les voir; sa volonté applique son intelligence ailleurs[4]. Tandis que les autres songent uniquement aux matériaux, réservant à plus tard la construction de l'édifice, lui systématise déjà. Il se refuse à descendre dans le sous-sol; il tient son hypothèse directrice, son travail est de la voir se réaliser dans les faits apportés.

Pour lui, l'activité psychologique humaine a toute sa raison d'être en ceci : *l'homme veut pousser sa vie, de faible devenir fort, être puissant. La volonté de puissance*, l'effort qu'elle fait pour aboutir, c'est toute la psychologie.

Tient-il cette idée de lui seul, ou l'a-t-il prise à Nietzsche qui était mort depuis peu et dont les livres avaient eu un

1. B59, p. 114.
2. B59, p. 117.
3. Cf. n° 2.
4. B 59, pp. 136, 128.

succès retentissant? *La volonté de puissance* (*der Wille zur Macht*) est de Nietzsche, celle de la fusion avec *le sentiment de communauté*, dont nous allons parler, est bien d'Adler. Freud pense que les opinions socialistes d'Adler ont exercé leur influence. Quoi qu'il en soit, Adler tient une hypothèse directrice et n'a plus qu'à conduire tout son travail selon cette direction. Il n'est pas question de chercher l'inconscient dans les profondeurs, de se replier en arrière, le point de départ est à la surface pour s'élever au-dessus vers les hauteurs et l'avenir de la vie.

Le rêve.

Ignorance totale de son rôle inconscient. Le rêveur vit son idéal de vie, prépare l'avenir à réaliser demain. La volonté de puissance s'y affirme, car c'est elle qui pousse de l'avant. Le rêveur essaie l'acte futur; dans la sécurité, des dispositions sont prises en faveur du but de vie[2].

Les actes manqués ne posent pas la question de leur origine, mais celle de leur but. Tel oubli semble impardonnable, telle réminiscence est bizarre et sans lien avec la réalité présente; l'idée directrice est là pour expliquer : est oublié ce qui entraverait la marche vers les hauteurs de l'avenir, rappelé ce qui rapprochera du but. Le passé ne compte que dans la mesure où il prépare l'avenir.

10. *Les faits de la première enfance* sont pour Adler le grand moyen de préciser et d'approfondir l'hypothèse de la volonté de puissance. Il ne se laisse pas prendre à l'épopée de l'Eros actionnant les principes de plaisir et de réalité pour conduire l'enfant par l'autoérotisme, la libido objectale, la période de latence, la soumission à la censure, de l'amour du sein maternel jusqu'aux sommets de la sublimation. Il lit chez l'enfant la première manifestation de la volonté de puissance vers tout l'avenir, la forme qu'elle gardera. Dès lors elle est accompagnée de deux sentiments, le *sentiment de communauté* et le *sentiment d'infériorité* les deux principaux ressorts du dynamisme psychologique.

Le sentiment de communauté naît avec la vie, lui commandant

1. B35, p. 63.
2. B7, p. 44.

aussi impérieusement que les réflexes et les fonctions organiques[1]. Il passe par des phases de développement. Dans une première, l'impulsion est totalement égoïste ; l'enfant est poussé vers sa mère pour être nourri et recevoir les soins nécessaires ; union parfaite avec la volonté de puissance : c'est parce qu'il veut grandir et vivre que le sentiment de communauté s'impose à lui sous cette forme.

A cette période en succède une autre. L'enfant s'est rendu compte qu'il a un moi et qu'il en est d'autres distincts du sien, sur lesquels il ne peut compter que s'il compte avec eux; tout cela plus ou moins consciemment.

A cet âge de quatre ou cinq ans, le travail psychologique de l'enfant depuis la naissance a creusé comme un sillon, d'où une ligne de vie, un plan de vie qui lui est propre, distinct de celui des autres et dont il ne se départira jamais. Son existence apparaîtra comme poussée de côté et d'autre ; en réalité elle ne changera jamais ce plan, ne sortira jamais du sillon creusé par la ligne de vie.

Selon Adler, la ligne de vie est entièrement fixée dès le début, même dans le degré d'intensité avec lequel elle sera suivie. Il précise sa pensée par un exemple : l'enfant qui abandonne ses parents, le jeune homme qui de lui-même fait du commerce sur la rue, ont un plus haut degré d'activité que le casanier dont le seul souci est de rentrer à la maison pour retrouver ses livres ; viennent-ils à échouer dans le crime, les premiers seront peut-être de hardis meurtriers, le dernier se contentera d'être pick-pocket.

Voyez dans les phases supérieures s'affirmer l'union de la volonté de puissance et du sentiment de communauté, dans le jeu par exemple. L'enfant joue son rôle de prêtre, de chef, de commerçant et prépare bien ainsi l'avenir.

La vie se poursuit : ce sera la recherche de l'autre sexe. Ici Adler fait une remarque, qui attira sur lui les foudres de Freud et de bien d'autres : il attribue l'amour à une poussée de la tendance à la possession. N'est-ce pas, proteste-t-on, blesser la nature humaine dans ce qu'elle a de plus profond? Assurément si l'on regarde cette expression de la volonté de puissance à part du

1. B7, p. 28.

sentiment de communauté, mais dans la théorie adlérienne volonté de puissance et sentiment de communauté travaillent toujours de concert, et il ne semble plus aussi absurde d'attribuer l'amour conjugal à la fusion d'un profond sentiment de la communauté avec une tendance conquérante.

Volonté de puissance et sentiment de communauté persévèrent à pousser toute vie humaine dans le sillon de la ligne de vie vers un terme conforme au plan arrêté dans la première enfance, mi-consciemment, mi-inconsciemment.

Un autre sentiment actionne également la marche en avant, le sentiment d'infériorité.

11. *Le sentiment d'infériorite* existe chez le tout petit avec la volonté de puissance et le sentiment de communauté, l'aiguillonnant par la faim et tant de manques à combler. Il est chez le rêveur et le joueur qui cherchent à l'apaiser par l'apparence d'une vie satisfaite. Est-il besoin d'un grand effort d'observation pour en constater la présence ? Qu'il s'agisse de travail intellectuel, artistique, de vie intérieure, sociale, religieuse, quel que soit le succès des démarches, toujours il existe comme un manque, un sens qu'on ne saurait aller plus loin, qu'on ne va pas indéfiniment de l'avant, qu'il faut stopper, tout au moins freiner[1]. Un sentiment d'incomplétude[2] est toujours présent à quelque degré, même chez les plus normaux.

C'est un leit-motiv de la psychologie individuelle : le sentiment d'infériorité excite à compenser, à *surcompenser* le déficit, le tort causé à l'individu et à la communauté.

Un défaut d'articulation poussa Démosthène à surcompenser ; il devint le premier des orateurs. Les peintres ont souvent des anomalies visuelles ; Beethoven était sourd lors de la composition de ses plus belles œuvres ; les gauchers sont calligraphes ; plus d'un sportif est un chétif qui a réagi contre des tares physiques ; Stilicon, le général d'Honorius, presque paralytique, mettait en mouvement tout l'empire. Ne pas éprouver le sentiment d'infériorité est une condamnation à ne rien faire qui vaille, et la *protestation virile* contre le déficit assure au contraire le triomphe.

Sur ce point encore Adler a été traité avec excès de rigueur.

1. Cf. n° 7.
2. P. Janet désigne par ce mot l'un des stigmates de la psychasthénie.

Stern objecte, et très justement, que dans le sport la manifestation des avantages personnels joue souvent un plus grand rôle que la compensation de l'infériorité[1]. En général, si la lutte contre l'infériorité se montre si intense, « c'est que d'autres dispositions excitent à faire des efforts »[2]. On ne peut qu'approuver; mais faut-il traiter Adler de grotesque parce qu'il fait intervenir en tout le sentiment d'infériorité? Freud compare ce sentiment aux pierrots des cirques : avec de grands gestes, à grands pas, ils vont et viennent au directeur, aux chevaux, aux écuyers et aux écuyères, de la porte d'entrée à celle de sortie, comme s'ils faisaient tout marcher; en réalité ils ne font rien du tout et seuls les enfants s'y laissent prendre.

D'autres que des enfants ont été pris à la nécessité du sens de la peine pour le déclanchement de l'activité humaine. Kant disait : « Sans la douleur il y aurait extinction de la vie »[3]; pour Schopenhauer l'effort est causé par la douleur. La grave erreur d'Adler n'est pas tant d'avoir admis la présence universelle du sentiment d'infériorité que d'avoir entièrement changé son rôle. Kulpe, Mc Dougall ont établi sur expériences cette loi générale : nos tendances, nos poussées hormiques, ne dépendent pas dans leur détermination du plaisir et de la douleur qui influent seulement en tant que le plaisir fortifie la tension, que la douleur l'affaiblit et l'arrête[4]. La douleur ne cause pas ne meut pas; elle arrête au contraire l'action; seulement l'intelligence prend conscience de la gêne, de l'obstacle et c'est alors la volonté intellectuelle qui actionne les réactions utiles; elle est bien différente de la volonté de puissance, dont l'expression objective semble n'être que la tendance des virtualités à passer à l'opération.

12. *Le refuge dans la névrose.*

Adler développe de plus en plus l'idée directrice en l'appliquant au matériel des faits, particulièrement aux cas de névroses apportés par Freud et ses collègues ou fournis par son expérience personnelle.

Ce genre de faits semble présenter une réelle difficulté à

1. B52, p. 489.
2. B52, p. 484.
3. B40, p. 283.
4. B41, B45 sp. p. 224.

ses conceptions. Chez le névrosé la volonté de puissance n'aboutit pas, le sentiment de communauté se perd : comment est-ce possible alors que tout est déterminé par la nature du but de vie, le cheminement et jusqu'au rythme de l'allure?

Voici la solution d'Adler :

Arrivée en présence d'obstacles notables, butant contre une infériorité plus profondément sentie, la ligne de vie se cabre, se retourne en quelque sorte sur elle-même, en s'efforçant de sauver par cette tactique le prestige de la suprématie. Manquant de courage pour surcompenser par la protestation virile, elle utilise l'obstacle lui-même dans la ligne de suprématie. Écoutons Wittels narrer la méthode suivie par Adler dans le traitement des malades ; elle manifeste bien l'intime de son idée sur la nature psychologique de la névrose : « Je l'ai vu au travail. Il ne se donne presque pas la peine de rendre conscientes les représentations inconscientes au moyen d'associations spontanées et d'interprétation des rêves. Il sait que les névroses si variées ont toujours de mille et mille manières diverses le but d'élever le malade par un chemin détourné devant son entourage. Il tient toujours cette connaissance devant les yeux du malade : Vous n'avez tout cela que pour vous donner de l'importance... Une fois qu'il soignait une grande fillette qui ne voulait pas manger et était devenue d'une maigreur de squelette : Regardez-la : la voilà accroupie comme une lionne, se cramponnant à sa maladie rien que pour en imposer à la maison. N'est-ce pas dommage que tant d'énergie soit perdue[1] ?»

En réalité le névrosé serait tel parce qu'il ne veut pas surcompenser et se réfugie dans la névrose pour sauver son prestige : il est à part, un névrosé.

Constamment dans tous ses ouvrages, Pierre Janet a protesté contre cette simplification outrancière : il y a maladie réelle, non simulation de maladie, même chez l'hystérique, qui a si souvent l'apparence manifeste de jouer la comédie.

C'est qu'en réalité les dynamismes de la psychologie humaine sont fort complexes. Il y a, c'est entendu, le dynamisme intellectuel, la volonté, qui par l'intermédiaire des tendances sensitives peut actionner les nerfs, les muscles, mouvoir le corps ;

1. B56, pp. 133-134.

mais les dynamismes sensitifs pourront faire défaut, parfois être bloqués sous l'influence de la douleur, de la gêne, conformément aux expériences de Kulpe et Mc Dougall[1]. La volonté elle-même ne s'exerce qu'en s'attachant à des jugements de valeur ; or les jugements de valeur requièrent pour naître et pour être maintenus des images sensitives dont la genèse et le cours ne se règlent pas sur le bon plaisir de la volonté. Entre le vouloir et l'action, des obstacles et des combinaisons d'obstacles peuvent donc exister ; à l'existence habituelle de certains de ces obstacles correspondront des difficultés pour adapter la conduite au milieu intérieur ou social, *difficultés qui à l'état habituel constituent les névroses.*

Adler a probablement guéri plus d'un malade, mais, comme bien d'autres psychiatres, il peut le devoir beaucoup plus à son savoir-faire qu'à l'exactitude de ses théories.

13. Adler est en pleine possession de sa théorie, les lignes architecturales se dessinent d'elles-mêmes.

La volonté de puissance.

Le sentiment de communauté.

Sous *l'aiguillon du sentiment d'infériorité.*

Dès le début de la vie ils fusionnent leurs activités pour creuser une *ligne de vie, un plan de vie,* but qui sera poursuivi sans relâche sous l'aiguillon du sentiment d'infériorité, dans les moindres détails, dans le rythme même de l'intensité de leurs activités.

Devant les obstacles de la route les courageux *surcompenseront par la protestation virile*, sans perdre la ligne de vie ; les autres, si le déficit est dans un manque de docilité à la volonté de puissance, se réfugieront dans la névrose ; si le déficit est dans le sentiment de communauté, ils aboutiront au crime.

Les activités psychologiques donc jailliront d'un dualisme général :

14. On ne saurait songer à suivre dans le détail les travaux d'Adler pour la *mise en action* de sa théorie. Il a parcouru tout le domaine psychologique, soit dans la vie intérieure, soit dans la vie sociale : indication de toutes les nuances du caractère,

1. Cf. n° 1.

vanité, envie, haine, emportement, peur, angoisse, joie, compassion, honte, etc. et aussi toutes les variétés de névroses, d'impulsions perverses et criminelles — et encore la peinture, la musique, les littératures mentales comme celle de Dostoieswki, etc.

Jetons seulement un coup d'œil sur les solutions données à certains grands problèmes toujours actuels : le féminisme, l'éducation, la religion. Ce sera le meilleur moyen de pénétrer la portée de ces mots-clés quelque peu énigmatiques : puissance, suprématie, prestige, protestation virile, but de vie.

Le Féminisme. Il n'est plus question de concevoir la femme comme un être à vocation maternelle dont toute la psychologie est façonnée dans ce but et constitue un type féminin essentiellement distinct du type masculin[1]. Non, la femme est par sa faiblesse physique, et en conséquence des préjugés sociaux, toute pénétrée de sentiment d'infériorité; la volonté de puissance est donc aussi spécialement aiguillonnée à surcompenser et l'idéal du plan de vie sera « l'homme fort ». On se rend compte ainsi de l'importance du mouvement féministe dans la famille et la société.

Un psychologue averti sera stupéfait devant une pareille conception. Loin de viser à être « homme fort », dès l'enfance la femme ne cesse de poursuivre inconsciemment le but de sa condition future. Voyez, dit Stern, le frère et la sœur construire sur la plage un édifice de sable et percer une galerie à la partie inférieure : tous deux font extérieurement le même travail par les mêmes gestes, mais dans un but très différent; le garçon construit un tunnel, la petite fille un four pour cuire le pain.

Adler affirme qu'à la fin de sa vie le grand pédagogue américain G. S. Hall, était partisan de la psychologie individuelle ; on reste sceptique en lisant certains passages de celui-ci sur le féminisme.

Dans un de ses principaux ouvrages, après avoir proclamé qu'il envie à ses amis catholiques leur dévotion envers la Vierge Marie, il ajoute : « L'idéal de la madone exaltée prouve qu'il est plus d'être une femme que d'être un artiste, un orateur, un professeur... Je ne peux m'empêcher de ressentir en mon cœur

1. Cf. *Coéducation des sexes,* « Archives de Philosophie », vol. V, cah. II.
2. B 10, p. 121.

une crainte toujours grandissante, c'est que la femme moderne, en bien des lieux et sur bien des routes, ne soit en danger de décliner de son orbite, et ne mette plus sa confiance et son honneur en ce qu'elle est femme, qu'elle ne soit en péril de courir des voies et de suivre des méthodes masculines, de viser à l'idéal de l'homme, jusqu'à ce que sa divine origine en soit obscurcie[1].

L'éducation. Citons quelques maximes émises çà et là par Adler :

Le développement d'activité dépend de l'opinion que l'on a de soi, de sa valeur, de son caractère[2].

Rien n'est nuisible comme de se fixer des limites; on donne plus en ne mettant pas de bornes à son pouvoir d'action.

En général l'école prépare mieux à la vie que la famille, où l'enfant trouve sans effort ce dont il a besoin ; l'envoi aux jardins d'enfants dès quatre ou cinq ans est une mesure très utile.

Pour que l'enfant soit préparé à la vie, place-le dans des circonstances moins favorables; alors le sentiment d'infériorité le poussera à surcompenser[3].

Le régime des punitions est toujours à suppprimer.

L'enfant traité par les punitions ou chez lequel n'a pas été développé le sentiment de la communauté devient l'enfant difficile, l'enfant-problème des américains.

Augmenter, étendre le sens social, fortifier l'indépendance et le courage, c'est toute l'éducation.

Remarquons encore l'opposition entre les écrits de S. Hall et la psychologie individuelle. Hall prône la nécessité de punitions modérées, défend hautement le principe d'autorité, est adversaire de la coéducation très appréciée d'Adler.

La religion[4]. Voici quelques principes adlériens :

Rien n'existe au-dessus de l'individu et de la société, « Athéisme muet », dit Donat.

« Le bon Dieu » — conception bien puérile[5] ».

1. B 35, p. 546.
2. B 18, p. 1.
3. B 10, p. 119.
4. DONAT a donné de ce point un exposé remarquable, très exactement documenté E 30, pp. 242-247.
5. B 7, pp. 208-209.

Grande erreur éducative : viser à former l'homme à l'image de Dieu[1].

Dans le *Handbuch für Individualpsychologie*, organe attitré de la Psychologie individuelle : Ni dogmes, ni sacrements ; la relation d'homme à homme est un sacrement suffisant... La piété, ce n'est pas joindre les mains... croire en un Dieu qui trône au-dessus des nuages, c'est croire à une puissance créatrice, non inaccessible à l'homme, mais réalisée au plus profond de lui[2].

L'idéal dont l'homme a besoin n'est pas Dieu, mais l'humanité, c'est celle-ci qui en réalité porte l'auréole divine.

On le voit bien clairement : les expressions d'Adler ne sont pas à comprendre dans un sens mitigé, mais à recevoir dans toute leur acception et leur portée.

On a comparé la psychologie individuelle à certaines plantes des montagnes. Sur une haute pente, dans une dépression, sous les grands sapins, se dressent des tiges élancées, terminées par des grappes de fleurs d'un bleu d'azur : c'est l'aconit; approchez pour la contempler, mais ne la maniez qu'avec précaution, il n'est pas une de ses parties qui ne soit un poison violent.

Qui n'est séduit par les mots de virilité, de courage, de vie pour la communauté, de marche en avant, d'utilisation des déficits pour mieux faire, de sursaut d'énergie devant l'obstacle? Mais, puisque suprématie, indépendance, suffisance, sont à prendre strictement, dans tous ces mots fascinateurs se perçoivent en écho sinistre : non serviam; eritis sicut dii; similis ero Altissimo.

Dans une belle étude *Résignation ou abandon* un professeur de l'Université grégorienne conduit Adler à l'école d'un maître de la véritable marche en avant : dans l'*Itinerarium mentis* de Saint Bonaventure il lui fait lire le premier principe de toute surcompensation effective : « Nul ne peut s'élever au-dessus de lui-même, s'il n'est surélevé par une force d'en haut[3] ».

1. B 7.
2. E 37, chap. « individualpsychologie und religion »,
3. E 54, p. 63.

IV. Examen de la théorie adlérienne.

15. Déficits du matériel : le sentiment de dépendance et la volonté intellectuelle. — 16. Déficits de l'architecture : manque d'esthétique, absence de tripartition, insuffisances du dualisme. — 17. Utilisation des procédés adlériens.

15. La théorie de la psychologie individuelle remplit-elle les conditions d'une bonne théorie exposées plus haut[1], requises pour toute solution du problème de la psychologie profonde?

Quelques interprétations données par Adler aux parties du matériel des faits, par exemple aux névrosés, au sentiment d'infériorité, ont déjà été critiquées[2]. L'examen du matériel n'aurait-il pas de plus le défaut d'avoir été superficiel en négligeant des aspects psychologiques de haute importance?

Dans les observations d'enfants discutées par les conférenciers de la *table ronde* se rencontrait bien souvent *le sentiment de dépendance*, le respect vécu de l'autorité des parents; n'est-ce pas à lui en partie que la censure devait de se faire écouter? La personnalité de Freud en évoquait à elle seule l'importance; cela se savait : même ayant atteint sa vingt-cinquième année, il ne s'était pas permis une seule fois de contredire son père.

L'intelligence et la volonté des parents apparaissent comme l'intelligence et la volonté personnelles du tout petit. Même devenu capable de juger par lui-même, des enquêtes très étendues l'ont prouvé, il fait appel en première ligne à l'autorité pour appuyer ses croyances religieuses et ses convictions morales.

Précisément, dira l'adlérien; ce sont là infériorités que la volonté de puissance poussera à compenser la vie durant.

Est-ce bien ce que dit l'observation? En grandissant, adolescent, jeune homme, adulte, l'homme sera de plus en plus apte à se rendre compte par lui-même; n'empêche que se retrouve en lui très tard, peut-être toujours, le besoin d'appuyer ses vues sur une autorité. La foi, un conseiller éclairé, l'auteur préféré, l'opinion courante, au besoin le programme du syndicat ou l'article du journal quoditien; ce besoin d'autorité est cherché

1. Cf. nos 5-7.
2. Cf. nos 11-12.

spontanénent pour la vie personnelle, non en général pour le bien commun.

Des sourds-muets aveugles ont été inondés d'une joie débordante en découvrant l'existence d'un Dieu, plus grand que tous, père de tous, au courant des plus secrètes pensées ; dans la soumission à son autorité ils trouvaient la force d'être honnêtes et bons [1]. C'est bien là un témoignage en faveur de la tendance de l'homme à la dépendance.

Ce fait de psychologie particulière se retrouve bien nettement dans des faits de psychologie collective, envisagés ici au seul point de vue positif.

Il y a eu, il y a, il y aura toujours un grand nombre de chrétiens, de disciples du Christ. Or le Christ est le Verbe fait chair, celui dont la personnalité est d'être engendré par le Père, de tout tenir de lui fait homme, il s'est nettement proclamé dépendant, voulait dépendre dans les moindres détails de sa vie et de sa mort ; dépendre était sa ligne de vie. Or les chrétiens affirment être de fait ses disciples et trouver dans cette dépendance un puissant moteur de leur activité psychologique au-dedans et au-dehors. Dans cette dépendance et non dans la volonté de puissance ils connaissent le secret d'accepter les infirmités avec vaillance, de s'en faire une voie de salut et de conquête. C'est dans la dépendance que les apôtres ont conquis le monde, qu'un Augustin a illuminé l'Église, que les saints ont fait part à la communauté humaine de recettes de bonheur : il est impossible de faire entrer cette psychologie du chrétien dans les lignes de l'architecture adlérienne, qui prétend cependant embrasser toute la psychologie.

Un autre ensemble de faits psychologiques a passé inaperçu entre les mains d'Adler : les *volitions Intellectuelles*.

La psychologie contemporaine, en particulier les pénétrantes expériences de W. James, les rigoureuses introspections provoquées de la *Denhpsychologie*, ont établi leur existence, très distincte des autres poussées psychologiques, irréductibles à l'une quelconque d'entre elles [2]. Freud et les autres, hypnotisés par la recherche de l'inconscient, ne voyaient pas le moteur

1. B28, pp. 233, 234, 12-14, etc.
2. E44.

même de leurs travaux: les préjugés d'Alder lui faisaient confondre dynamismes intellectuels et volonté de puissance, si clairement distincts pourtant.

A noter aussi le déficit de l'examen du matériel par Adler au point de vue des *faits inconscients;* ses préjugés les lui faisaient négliger de parti pris.

16. *Déficits de l'architecture adlérienne.*

Freud, se disant d'accord avec les grands psychanalystes Jonas Abraham, Ferenczy, donne cette rigoureuse appréciation de la psychologie individuelle : Le système est inintelligible, si confus, qu'il est difficile de prendre une attitude à son égard... Dès qu'on y touche, on est accusé de la méconnaître; on ne sait que faire pour le comprendre correctement[1]. Jugement de psychanalystes prédisposés à trouver Adler en faute ; la critique de la méthodologie scientifique sera-t-elle moins sévère?

L'esthétique ne se manifeste pas; elle doit cependant se révéler si la théorie est bien faite; celle-ci est un ordre établi dans le matériel psychologique ; si elle est bonne, cet ordre resplendira dans la beauté[2]. La systématisation de Freud est fausse et pourtant ses lignes accusent une certaine beauté : l'élan dominateur de l'Eros, modéré par le principe de mort, actionne tout le matériel psychologique, harmoniquement divisé en moi, soi et surmoi; le tout sublimé vers les hauteurs sous l'influence de la censure. Rien chez Adler de cette esthétique apparente : Il se contente de nous placer intellectuelle ment en face du sentiment de communauté.

Il n'y a pas deux lignes distinctes et fusionnées ; la volonté de puissance et *tripartition,* et même aucun facteur n'est mis en relief pour jouer le rôle de la censure. La psychologie individuelle prétend avoir trouvé mieux, l'unité du but, volonté de puissance et sentiment de communauté fusionnent dans la poussée finale vers un but unique[3]. Une saine philosophie s'empressera d'admettre que toutes les activités d'un être fusionnent vers un but, mais en même temps l'observation montre que pour l'homme le but est poursuivi sous l'influence de deux moteurs distincts en certaines parts de leurs influences ;

1. B35, p. 41.
2. Cf. n° 6.
3. B33, pp. 12-13.

d'où la nécessité d'un troisième principe réunissant les impulsions dans l'unité du but, tout en les empêchant de se confondre.

Et même un vrai dualisme existe-t-il entre volonté de puissance et sentiment de communauté? La critique de Freud semble ici à sa place : ce sentiment de communauté, né avec le premier effort de l'enfant pour assurer à sa vie le nécessaire, a-t-il la séparation nécessaire de la volonté de puissance par laquelle l'enfant recherche son prestige personnel? Certainement les principes de plaisir et de réalité que Freud se refusa à trouver suffisamment distincts, étaient beaucoup plus dissemblables. Il est difficile de ne pas répéter : « On ne sait que faire pour comprendre correctement ».

La psychologie expérimentale a également le devoir de dire combien elle se sent blessée par le sans façon avec lequel Adler a traité son domaine : le choix des faits, l'interprétation, la systématisation. Lentement, par le passage à travers de rudes épreuves, de déceptions même, en précisant ses notions, en assurant minutieusement les conditions de son expérimentation, la psychologie positive est parvenue à conquérir une tactique sûre dans un domaine bien exploité. De tout ce passé de science, de tous les hommes de talent, de génie même, qui l'ont précédé Adler n'a cure; il va de l'avant par lui seul.

17. La psychologie expérimentale voudrait malgré tout être bienveillante pour ce travailleur de l'esprit, qui a donné à ses disciples l'impression d'un homme humble, modeste, tout au désir de rendre service, de venir en aide à ceux qui souffrent[1]; mais la science est la science. Elle n'accordera pas le mérite scientifique à celui qui a méprisé toutes les conditions essentielles de son existence.

En dehors du terrain rigoureusement défendu de la science, la psychologie adlérienne aura peut-être quelque valeur d'usage?

Sans doute on se heurte aux déclarations déconcertantes sur la religion : ne peut-on voir avec Künkel[2] une relation entre la psychologie d'Adler et le christianisme, entre l'idéal de la

1. B36, pp. 182-183.
2. B42.

communauté et le précepte de l'amour du prochain? Ne suffit-il pas pour l'éducateur de « faire comprendre à l'enfant par son attitude qu'on reconnaît au-dessus de soi un principe supérieur : l'esprit dans son infinité »[1]?

Non, assurément; ce n'est pas la religion demandée par la psychologie de l'enfant. Il requiert un Dieu personnel qu'il puisse aimer comme le meilleur des pères, dont il accepte de dépendre.

Quant aux procédés pratiques d'éducation adlérienne, jardins d'enfants, consultations médico-pédagogiques, etc.[2], la véritable éducation se gardera d'en faire fi. Elle les estimera, et beaucoup, en tant qu'efforts en faveur de l'enfance. Les adoptera-t-elle? Elle en a déjà pratiqué un bon nombre sous d'autres noms par des procédés à elle qui ont fait leurs preuves. Si elle rencontre des nouveautés utilisables, elle les acceptera de plein cœur, après les avoir soigneusement purifiées de ce qu'elles contiendraient de tendances nuisibles. Elle poursuivra son chemin dans la ligne de la pédagogie catholique, qui s'accorde avec celle de la science, et ainsi, dans l'humilité, la dépendance, elle conduira les disciples beaucoup plus haut, beaucoup plus loin, que la psychologie individuelle d'Adler.

J. DE LA VAISSIÈRE, S. J

JERSEY.

1. B37, p. 182.
2. E37, ch. 11, 111, IV.

BIBLIOGRAPHIE ADLÉRIENNE

Cette bibliographie donne les ouvrages d'Adler postérieurs à 1911, date de sa rupture avec Freud. Les nombreux articles de revues psychologiques et médicales ne sont mentionnés qu'exceptionnellement. L'ordre d'énumération est celui des premières éditions.

1912. 1. *Über den Nervösen Charakter*, Grundzüge einer vergleichenden Individual Psychologie und Psychotherapie, pp. 111, 220, Munich, Bergmann.

Le tempérament nerveux, Éléments d'une psychologie individuelle et applications à la Psychothérapie. Tr. Roussel, pp. 366, Payot, 1926.

1913. 2. En collab. avec Furtmuller et Wexberg, *Heilen und Bildung* (3e édit., pp. VII, 365, Munich, Bergmann, 1928).

1914. 3. La Psychologie individuelle. Ses hypothèses et ses résultats, *Scientia*, supplément, p. 35-48; texte allemand, pp. 74-87.

1917. 4. *Das Problem der Homosexualität*, Munich, Reinhard (2e édit., pp. VII, 110, Leipzig, Hirzel, 1930).

1919. 5. *Die andere Seite*, Studie über die Schuld des Volkes, Vienne, Heidrich.

1920. 6. *Praxis und Theorie der Individualpsychologie* (5e édit., pp. VII, 245, Munich, Bergmann, 1930).

1926. 7. *Menschenkenutnis*, pp. XII, 230, Leipzig, Hirzel.

1926. 8. Inhalt und Wandeln der Idee der Mütterlichkeit, *Individuum und Gemeinschft*, pp. XI, 46, Munich, Bergmann.

1927. 9. *Schwererziebbare Kinder*, pp. 40, Dresde, Am andern Ufer.

1927. 10. Individualpsychologie. *Journal of abnormal and social Psychology*, XXII, 2, pp. 116-122.

1927. 11. *Die Aufgabe der Jugend in unserer Zeit*, pp. 41, Berlin, Laubsche Verlag.

1927. 12. *Studie über Mindwertigkelit von Organen* (Réédité de 1907, pp. 92, Munich, Bergmann).

1929. 13. *Die Technik der Individualpsychologie, I, Die Kunst, eine Leben, und Kranken Geschichte zu leseh*, pp. IV, 145, Munich, Bergmann.

1929. 14. Les idées fondamentales de la Psychologie individuelle, *Revue de psychologie concrète*, I, pp. 89-101.

1929. 15. *Individualpsychologie in der Schule*, pp. VII, 114, Leipzig, Hirzel.

1930. 16. *Individual Psychology. Psychologies of 1930*, pp. 395-405, Worcester, Clark University press.

1930. 17. *Die Technik der Individualpsychologie,* II. Die Schule der schwererziehbaren Kinder, pp. VIII, 188, Munich, Bergmann.
1932. 18. Individualpsychologie und Erzzichung, *Vierteljabrschrift für Jugendkunde,* II, 1, pp. 1-6.
1933. 19. (En collab. avec JABN), *Religion und Individualpsychologie,* pp. X, 108, Vienne, Passer.
1934. 20. *Die Formen der seelischen Aktivität, Zeitschrift für Individual Psychologie,* I, pp. 1-5.
1934. 21. *Der Sinn des Lebens,* pp. 207, Vienne, Passer.
1935. 22. *Die Vorbengung der Neurose, Zeitschrift für Individual Psychologie,* 1, pp. 1-7.
1935. 23. *Die Verbeugung der Delinquenz. — Ibid.,* I, pp, 195-205.
1936. 24. *Das Todesproblem in der Neurose. — Ibid.,* I, pp. 1-7.
1936. 25. *Symptomwahl. — Ibid.,* 2, pp. 65-80.
1936. 26. *Naurotisches Wiltbild. — Ibid.,* 3, 9-37.
1937. 27. *Ist. Forschrift der Menscheit möglich? wahrscheinlich: unmöglich? sicher? Zeitschrift für Individual Psychologie,* I, pp. 1-4.
Selbstmord. Zeitschrift für Individual Psychologie, II, pp. 49-52.

28. R. ALLERS. Individualpsychologie. *Lexikon der Pädagogik der Gegen wart.* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1930.
29. R. ALLERS. *Das Werden der sittlichen Person,* Wesen und Erziebung des Charaktes, pp. VIII, 376, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 4e éd., 1929.
29. L. ARNOULD. *Les âmes en prison,* pp. XI, 377, Poitiers, Oudin, 1926.
30. P. BIRNIAUM, *Die seelischen Gefabren des Kindes,* Ein Wegweiser zur Erzierung der Schwererziehbarkeit, pp. VI, 129, Leipzig, Hirzel, 1937.
31. E. CLAPARÈDE. *Le sentiment d'infériorité chez l'enfant.* Cahiers de pédagogie expérimentale et de psychologie de l'enfant. N° 1. Université de Genève, 1934.
32. J, DONAT s. j. *Psychoanalyse und Individualpsychologie,* pp. 168-173, Innsbruck, Rauch, 1937.
33. B. DREIKURS. *Einfübrung in die Individualpsychologie,* pp. IV, 9, Leipzig, Rirzel, 1933.
34. R. FRESCHI. Friedrich Nietzsche und die Individualpsychologie. *Zeitschrift für Individualpsychologie,* XIV, 1, 1935, pp. 50-61.
35. S. FREUD. *The history of the psychanalystie movment,* Tr. VIII, pp. 55, New York, The hercus and mental disease publishing C°, 1917.
36. Š. FREUD. *Ma vie et la psychanalyse,* Trad. M. BONAPARTE, pp. 1-11, Gallimard, 1928.
37. MADELAINE GANZ. *La psychologie d'Alfred Adler et le développemen de l'enfant,* pp. 191, Delachaux et Niestlé, 1935.
38. G. S. HALL. *Adolescence.* 2 vol., pp. XXI, 507; VI, 784.
39. *Handbuch der Individualpsychologie* (WEXBERG et autres adlériens, pp. 861, Munich, Bergmann, 1926).
40. JAHN. *Machtwille und Mindwertigkeitsgefühl,* Berlin, Warneck, 1931

41. P. JANET, *État mental des hystériques*, 2e édit., pp. VIII, 708, Alcan, 1911.
42. KANT. *Anthropologie*, Trad. Tissot, Alcan.
43. O. KÜLPE. *Zur Psychologie der Gefühle,* Congrès de Berlin, 1909, pp. 183-196, Alcan.
44. F. KÜNKEL, *Einführung in die Charakterkunde auf die individualpsychologische Grundfrage*, 2e édit., pp. VIII, 194, Leipzig, Hirzel, 1929.
45. A. LALANDE. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 4e édit., 3 vol. Art. « Sentiment », Alcan.
46. J. LINDWORSKY s. j. *Der Wille*, pp. VII, 208, Leipzig, Barth, 1919.
47. W. MC DOUGALL. *Outline of abnormal psychology*, pp. XVI, 572, New York, 1926.
48. A. NEUER. *Mut und Ermutigung*, Die Prinzipien der Psychologie A. Adlers, *Individuum und Gemeinschaft*, pp. 32, Munich, Bergmann, 1926.
49. G. NEUMANN. *Eine Psychologie des täglichen Lebens*, Berlin, Marnek.
50. *Schule und Leben*, Individualpsychologie und Pädagogik, Berlin, Hittler, 1927.
51. L. SEIF. *Individualpsychologie und Religion, Zeitschrift für Individual Psychologie*, 1926.
52. W. STERN. *Allgemeine Psychologie auf personalisticher Grundfrage*, pp. XIX. 854, La Haye, Nijhoff, 1935.
53. A. STOCKER. Psychanalyse et Psychosynthèse, *Hygiène mentale*, XII, 1936, pp. 181-200.
54. A. STOCKER. *Sinteza suffeteasca*, pp. 95, Bucarest, Tiparul romanesco, 1936.
55. J. TAKATS. *Kriminologie und Individualpsychologie. Zeitschrift für Individual Psychologie*, 1935, XIV.
56. E. WEXBERG. *Individualpsychologie, Eine systematische Darstellung*, 2e édit., pp. VII, 330, Leipzig, Hirzel, 1930.
57. A. WILLWOLL s. j. *Resignation oder Hingate, Stimmen der Zeit*, CXXX, 1, 1935, pp. 60-63.
58. F. WINKLER. *Die Individualpsychologie und die Wurzein der Religion. Zeitschrift für Individual Psychologie*, 1931, 9, pp. 417 s.
-9. F. WITTEL. *Freud, L'homme. La doctrine, L'école*. Tr. Herbert, pp. 239, chap. IV, Alcan, 1925.

J. de la V.

TABLE DES MATIÈRES

CE CAHIER III DU VOLUME XIII DES « ARCHIVES DE PHILOSOPHIE » A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 DÉCEMBRE MCMXXXVII PAR FIRMIN-DIDOT AU MESNIL, POUR GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS ÉDITEURS A PARIS